

SALLE GAGNON



BIBLIO-  
THEQUE  
DE LA VILLE DE  
MONTREAL  
MONTREAL  
CITY  
LIBRARY

395

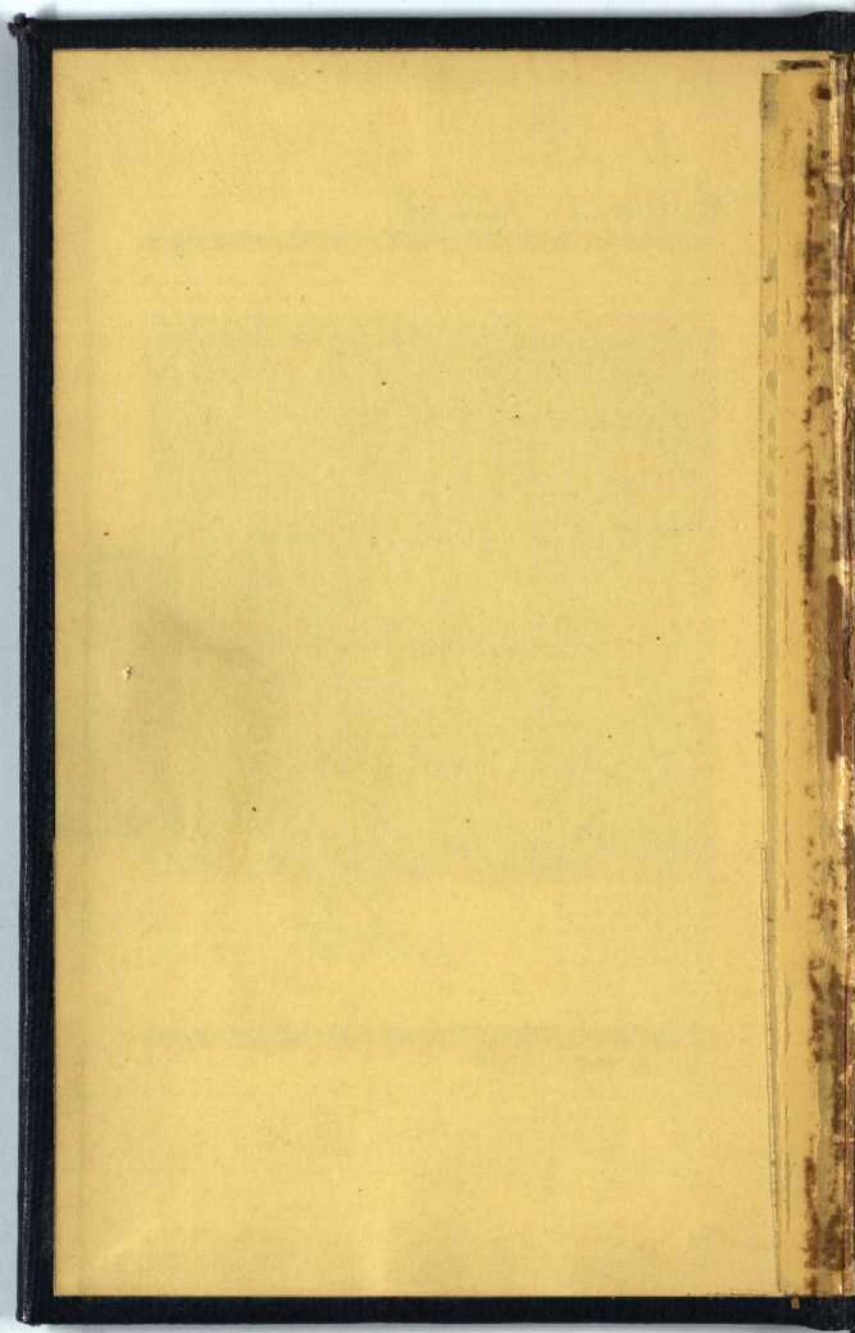
G946 G4

J  
501639

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0061 2264 7



*W. Yagron*

GUIDE  
DES AMANTS

CONSIDÉRATIONS SUR

L'AMOUR ET LE MARIAGE

SUIVIES DE

PENSEES SUR LES FEMMES

LETTRES D'AMOUR

DECLARATIONS, AVEUX, REPROCHES, RUPTURES

RÉCONCILIATIONS

BILLETTS D'INVITATION POUR DINERS ET SOIREEES

DE

LANGAGE DES FLEURS, LANGAGE DU MOUCHOIR

ET D'UN CHOIX DE POÉSIES POUR ALBUMS, ETC.

*A.C.*  
PUB. DE  
QUEBEC

MONTREAL

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1889

*Publie à Montréal  
J.B. Robitaille*

No. 5182

Bibliothèque  
DE  
VICTOR MORIN  
MONTREAL

29-2-2

GUIDE  
DES  
AMANTS





G

GUIDE  
DES AMANTS

---

CONSIDÉRATIONS SUR

L'AMOUR ET LE MARIAGE

SUIVIES DE

PENSÉES SUR LES FEMMES

LETTRES D'AMOUR

DECLARATIONS, AVEUX, REPROCHES, RUPTURES

RÉCONCILIATIONS

BILLETS D'INVITATION POUR DINERS ET SOIRÉES

DU

LANGAGE DES FLEURS, LANGAGE DU MOUCHOIR

ET D'UN CHOIX DE POÉSIES POUR ALBUMS, ETC.

---

MONTREAL  
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

395  
G946gu

501639

BRITISH MUSEUM  
LONDON  
EAST

# GUIDE DES AMANTS

---

## L'AMOUR

---

On peut définir l'amour la sympathie qui pousse les sexes les uns vers les autres.

C'est l'aspiration sainte la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. C'est une pure rosée qui descend du ciel dans notre cœur.

Nul ne peut se soustraire à l'empire de l'amour qu'en violentant sa nature, qu'en rompant de vive force les liens qui l'attachent aux autres êtres. Dieu, qui voulait placer cette loi, cet instinct, ce devoir, au nombre des plus inviolables, a mis l'amour sous la sauvegarde du plaisir, il a fait de ce que la nature nous commande, l'occasion des plus doux sentiments du cœur.

Pour célébrer l'amour, la nature s'embellit chaque printemps, le Très-Haut sème avec profusion sur

elle les plus séduisantes beautés. La création entière semble rajeunir, un doux zéphir chasse du ciel les tristes brumes et les nuages sombres de l'hiver ; la végétation commence ; les campagnes revêtent leur manteau de verdure ; d'odorants parfums se répandent dans les airs. Tout semble se réjouir et se parer comme pour une fête.

Quand la plante va se reproduire, elle se couronne de fleurs que la nature fait varier à l'infini et dont elle nuance les pétales de mille couleurs différentes. L'insecte qui rampe dans l'herbe, les gracieux habitants des plaines de l'air, le lion dans les déserts, les poissons au sein des flots, tous ressentent les aiguillons de l'amour. Aux beautés pittoresques de la nature se marie le concert qu'élèvent à la fois vers le ciel tous les êtres animés. Chacun dans son langage exprime sa reconnaissance et son bonheur.

Dans l'espèce humaine deux éléments constituent l'amour, l'élément physique, involontaire, et l'élément moral, sentiment réfléchi qui perfectionne le premier en affectionnant son objet par l'appréciation de ses qualités. L'amour purement physique n'appartient qu'à la brute, il est indigne de l'homme. L'amour purement moral, appelé platonique, ne convient qu'aux pures intelligences, ce n'est qu'une illusion de notre cœur. Ce sentiment, rêve due à l'innocence, séduit tous ceux qui, avec

une grande délicatesse, n'ont point d'expérience en amour. Lorsqu'ils aiment pour la première fois, ils n'imaginent rien au delà de ce doux commerce des cœurs ; il leur semble même qu'ils commettraient un sacrilège en y mêlant une pensée charnelle. Les deux amants n'ont point encore senti ces désirs brûlants qui enivent et qui naissent du besoin de s'appartenir, d'être ensemble ; se voir, se parler, ne se rien dire des heures entières, s'isoler des regards profanateurs du monde, voilà leur bonheur ; une tresse de cheveux échangée, voilà leur trésor. On s'aime longtemps ainsi avant d'oser se le dire ; enfin, la bouche avoue tout bas ce que le cœur dit tout haut, ce qu'on n'ignorait plus, ce que cependant on brûlait d'entendre. Charme divin du premier aveu, vous qui remplissez l'âme d'une si douce émotion, rayon de bonheur qui descendez du ciel, nous ne vous décrirons pas. Vous avez des mots trop pleins d'harmonie pour que la voix les répète. Heureux qui peut les dire ! plus heureux mille fois qui peut les entendre ! Celui-là s'agenouillera saintement devant leur souvenir, resté comme un écho dans son cœur. C'est une fleur tombée des lèvres d'un ange, et qu'il a ramassée, fleur qui n'est pas de la terre et qui parfume toute la vie.

Il ne faut pas confondre la galanterie avec l'amour. La galanterie n'est que l'amour brutal, égoïs-

te, revêtu du vernis de la civilisation ; c'est la débauche polie des hommes de bonne compagnie.

Elle vise à séduire et à jouir, elle désire les sens plutôt que le cœur, elle préfère la beauté physique aux qualités de l'âme. L'amour est dévoué, profond, exclusif ; la galanterie est astucieuse, superficielle et banale. L'homme galant adore toutes les femmes et n'en aime aucune ; il met aux pieds de toutes ses hommages empressés et ne leur ferait pas le plus petit sacrifice. L'amour est l'apanage de tous les âges, mais c'est surtout au printemps de la vie qu'il existe dans sa plus grande pureté. Les jeunes gens aiment avec le cœur plus qu'avec les sens. Le premier amour surtout, entièrement platonique, laisse dans l'âme un souvenir embaumé d'innocence et de poésie. C'est à cet âge que l'on s'inspire de toutes les pensées généreuses, de tous les dévouements. On est heureux d'un regard, d'une parole ; on fait de la personne aimée une véritable divinité qu'on entoure de respect et d'adorations. L'enfant qui devient homme, sent s'accomplir en lui des phénomènes moraux en rapport avec son développement physique. A son aimable gaieté, pleine d'insouciance, a succédé une rêverie profonde. Au lieu de ces jeux folâtres, de ces courses vagabondes et sans but avec ses bruyants compagnons d'enfance, il cherche la solitude et l'ombrage, on dirait qu'il se prépare dans le repos et

la méditation, à la vie nouvelle où il va rentrer, ou bien qu'une voix intérieure lui fait en secret des révélations importantes sur son avenir.

La nature l'habitue aux sentiments tendres, par une douce rêverie, par l'amour des beautés qu'elle renferme. Il aime à s'égarer dans les campagnes, un beau site le charme et l'enchanté, tout lui semble resplendissant, les objets lui apparaissent sous un aspect nouveau. Les soupirs du vent dans les feuilles, les murmures de l'onde frémissante, les vols d'hirondelles, les chants d'oiseaux, tout est plein d'ineffables harmonies qui l'enivrent.

La poésie est à ses yeux le seul langage digne de l'homme ; c'est sur ses ailes qu'il envoie aux échos les premiers soupirs de son cœur, les premiers rêves de son âme, comme la note inquiète et tremblante qui prélude à d'ineffables concerts.

Un instinct secret, un sentiment intime de sa force et de sa puissance, lui disent qu'il est fait pour de grandes choses. Lesquelles ? Il l'ignore, mais il a des moments de douce exaltation, de noble fierté, et puis des découragements et des prostrations de cœur inconcevables. Il est heureux et il souffre ; tout se confond en lui ; il sent comme des bouffées de plaisir et des suffocations de tristesse et de larmes. Il y a des pensées qu'il voudrait dire et qu'il n'ose dire, des besoins d'épanchements que ni son père, ni sa mère n'entendent.

Qui donc ? C'est là qu'est le mystère. Quelqu'un d'inconnu, une forme enchanteresse d'angélique créature, qui n'est pas de ce monde et que lui seul a rêvée.

Dans ses promenades solitaires, dans un salon, à l'église, s'il voit passer ou s'il entend une belle et douce jeune fille aux traits séraphiques, à la taille aérienne, un rayon d'amour s'épanche dans son cœur, l'éclaire et l'illumine tout entier. Pour lui, la voilà belle, radieuse et divinisée ; sur sa tête viennent se reposer tous ses rêves, toutes ses créations idéales ; il lui fait un temple dans sa pensée, la lui consacre entièrement. L'aimer ainsi, sans qu'elle s'en doute, est un bonheur qui lui suffit. Son cœur demandait l'énigme de ses tourments et le but de sa puissance d'aimer ; maintenant qu'il les possède il lui semble avoir assez pour être heureux.

Pourtant cette jeune fille, qu'il décore ainsi de toutes les créations de son imagination, l'aime-t-il bien réellement, ou plutôt, n'est-elle que l'idole aux pieds de laquelle il sacrifie à l'amour qui tourmente son cœur et aux illusions qu'il enfante ? Nous pensons qu'il en est ainsi, car toute autre femme produit sur lui une impression qu'il ne peut dominer ; il rougit, il se trouble, il balbutie ; il éprouve à la fois du bonheur, de l'embarras et comme de la honte. Il aime la femme sans en aimer précisément aucune. Plus tard, dans l'âge mur, l'amour se matérialise.

Pour la femme, l'amour est une nécessité encore plus impérieuse que pour l'homme. C'est une vérité qui ressort de l'étude la plus superficielle de son moral et de son organisation. Elle est faible toute sa vie et vraiment incomplète.

Elle a besoin d'appuyer sa faiblesse sur la force de l'homme, de demander à l'énergie de son caractère ce qui manque à la mobilité du sien. Son cœur plus tendre, plus affectueux, n'est point distrait par les mille préoccupations qui emportent l'homme à la poursuite de la fortune, de la science, vains rêves qui dévorent les trois quarts de son existence.

La femme, sans cesse occupée de ses affections, n'a pas d'autre but ici-bas que d'aimer, d'autre bonheur que d'être aimée. Aussi l'amour, comme nous le disions ailleurs, qui n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme, est pour elle l'existence entière.

A 16 ans, la jeune fille est splendide de grâce et de beauté, et son cœur s'est ouvert aux révélations étranges du sentiment qui va dominer toute sa vie. Hier encore, enfant joyeuse et folle, elle se plaisait aux jeux de ses compagnes, elle avait des cerceaux, des chiffons, des poupées. Comme elle était pétulante, gentille et vive ! Comme elle riait à tous les sourires, comme elle tendait, la naïve petite fille, son front à tous les baisers ! C'était une gracieuse et jolie enfant. Que s'est-il donc passé d'é-

trange en elle ? Voyez comme elle est timide et recueillie, comme la rougeur colore son visage et comme son œil éclate sous sa paupière baissée. Un mot la fait rougir, un regard la sillonne, tout semble l'embarrasser ; elle n'a plus de contenance assurée, plus de gais sourires, plus de vives reparties. Mais elle est bien plus belle ainsi ! On dirait qu'une illumination soudaine a transfiguré son visage, qui resplendit maintenant de toutes les clartés de l'intelligence. Il a comme une transparence qui laisse voir le cœur et ses émotions. Qui dira jamais ce qu'il y a de saint, de pur et d'harmonieux comme ces premiers élans du cœur des vierges qui s'éveillent à la vie ? Ainsi, aux premiers rayons d'un matin splendide, les oiseaux des champs gazouillent d'instinct, au Très-Haut, les notes incomprises de leurs cantiques amoureux ? Que les rêves de cet âge sont précieux ! Comme ils doivent parfumer l'existence et rafraîchir le cœur !

La jeune fille, à cet âge, sait-elle ce qu'elle aime, quel but elle se propose ? Rien de tout cela ; et quand son rêve, envolé de son âme, vient se reposer sur quelqu'un, malheur à qui lui coupe les ailes pour l'enchaîner ou le jeter à terre, car c'est une profanation.

La jeune fille qui n'a point encore expérimenté la vie, qui voit tout à travers le prisme de son cœur, riche d'illusions et de désirs, s'abandonne sans ré-

rve à la douceur des sentiments qui naissent en elle. Puis des voix intérieures lui parlent un langage incompris de son intelligence, mais doux à son cœur comme un miel. Amour, mariage, enfants, sont des harmonies ineffables pour elle. Elle rêve des jours dorés, des épanchements d'âme à âme tout embaumés d'amour pur et de suaves délices ; un petit enfant tout rose et charmant à ravir, qui lui gazouille des mots chéris ; un cœur d'époux qui ne bat que pour elle, et du bonheur durant l'éternité.

Après ces premières impressions toutes idéales, la jeune fille ne tarde pas à aimer positivement quelqu'un. Ce premier amour est quelque chose de platonique et de pur, plein d'un charme ravissant. La jeune fille est entièrement absorbée par sa passion, tout disparaît à ses yeux : amis, parents, tout s'efface ; rien n'a de charme que l'objet aimé, sans cesse elle y songe, dans ses rêves des jours et dans ceux des nuits. Près de lui elle ne songe pas qu'il soit possible d'imaginer d'autre félicité ; dans son absence elle vit des souvenirs du passé et sans cesse attend le moment fortuné du retour. D'abord timide et craintive en sa présence, à ce point qu'un regard la fait rougir et trembler, qu'un mot la sidère de la tête aux pieds, elle ne tarde pas à ne se trouver bien qu'auprès de lui. Toute autre compagnie lui déplaît ; elle s'abandonne innocemment à la plus

douce intimité à la confiance la plus absolue. Elle dit tout ce qu'elle pense, tout ce qu'elle éprouve, ou bien, quand elle n'ose le dire, elle le laisse voir. Bientôt l'amour la rend rusée et prudente dans l'intérêt de sa passion, à l'égard de tout ce qui pourrait être un obstacle. Elle n'a d'habileté que pour aimer. Toutes les jeunes filles ne sont pas aussi heureusement douées, il y en a beaucoup, même, chez lesquelles il y a une véritable impuissance morale sous ce rapport. Elles n'aiment pas ou elles aiment mal. Leur âme est un instrument qui manque souvent des cordes qui rendent les harmonies dont nous avons parlé.

Il est rare, excessivement rare, qu'une jeune fille aime quelqu'un pour ses qualités personnelles indépendamment de certaines satisfactions de fortune ou de vanité. Sans qu'elle s'en doute, la richesse, une position élevée, les regards du monde scintillent à ses yeux, et son cœur se laisse prendre à l'éclat qu'en reçoit un homme.

Dans les hautes classes, peu de jeunes filles consentiraient à descendre d'un degré, même en faveur du jeune homme le mieux doué sous tous les rapports. Un tel fait deviendrait une sorte de scandale pour la société qu'elles fréquentent.

Dans les classes inférieures, il est peu de jeunes filles qui, en se mariant à leurs égaux ne fassent pas des mariages de raison.

Presque toutes, les pauvres enfants, celles qui sentent au moins, ont fait les mêmes rêves, bâti les mêmes châteaux que les demoiselles des hautes classes, et quand il faut que par raison elles descendent de ces hauteurs dorées pour se marier vulgairement, croyez-vous qu'elles aiment véritablement, ou que du moins des regrets profonds ne jettent pas un voile de tristesse sur leur vie toute entière? Elles sont malheureuses; tôt ou tard elles confient à leurs amies les amertumes de leur position et elles diront qu'elles ne sont pas comprises.

C'est là un périlleux symptôme et les consolateurs ne sont pas loin.

Que les mères n'élèvent donc les filles que pour la position à laquelle elles peuvent prétendre.

Quand on a trop développé leur esprit et leur cœur, et qu'ensuite on les enferme dans un cercle trop étroit pour elles, elles en sortent souvent par la porte de la honte.

Supposons une jeune fille engagée dans une affection de cœur qui semble inviolable: pensez-vous qu'elle résiste pour faire un choix ailleurs, à l'attrait de deux mille dollars de rente, à un titre, à une haute position? Une le fera peut être, mais mille succomberont.

## UN MOT SUR LES FEMMES

PENSÉES.

Quand on écrit touchant les femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur la ligne la poussière des ailes du papillon.

\* \* \*

La femme est un poème qu'il faut lire avec le cœur pendant bien des années pour le bien comprendre.

PAULIN LIMAYRAC.

\* \* \*

La femme est essentiellement énigme et contradiction.

L. P. LAMFREY.

\* \* \*

La femme est un être singulier, elle est puissante et faible, sublime et abjecte, passionnée et féroce, compatissante et cruelle ; elle est capable de tout supporter et de tout oser.

L. P. VENTURA.

\* \* \*

La femme est supérieure à l'homme aussi bien par l'âme que par la beauté.

E. PELLETIER.

La femme est chez les sauvages une bête de somme, dans l'Orient un meuble, chez les Européens un enfant gâté.

DUCLOS.

\* \* \*

La femme est l'être le plus parfait entre les créatures ; elle est une création transitoire entre l'homme et l'ange.

DE BALZAC.

\* \* \*

Dieu a essayé de faire des ouvrages : sa prose est l'homme, sa poésie, la femme.

NAPOLEON.

\* \* \*

Les femmes font apostasier les anges.

SALOMON.

\* \* \*

Les femmes sont les démons qui nous font entrer en enfer par les portes du paradis.

SAINT CYPRIEN.

\* \* \*

La femme est l'amie naturelle de l'homme, toute autre amitié est faible ou suspecte à côté de celle-là.

DE BONALD.

\* \* \*

L'amour, c'est la vertu des femmes. Que de femmes sont trop vertueuses !

La beauté d'une femme sans pudeur, c'est une rose sans parfum.

\* \* \*

La femme chrétienne, c'est le bonheur modeste et silencieux de la maison, la vie humblement remplie de bonnes œuvres ignorées et de grandes actions, sans bruit terrestre, l'affection inépuisable et féconde, mais muette comme l'eau d'un puits caché qui ne reflète jamais que le ciel.

LOUIS VEUILLOT.

\* \* \*

La femme est l'âme du foyer domestique.

\* \* \*

Pour bien connaître toute la séduction, toute la puissance d'une femme, il faut l'avoir vue pleurante, gémissante et implorante.

WALSH.

\* \* \*

Le devoir d'une femme est semblable au devoir de l'ange ; ils ne doivent ni l'un ni l'autre monter au ciel avant d'avoir rempli leur mission toute entière.

\* \* \*

La première religion des femmes, c'est le sacrifice.

\* \* \*

Maîtresse des cœurs, la femme est le plus fort lien de la famille.

Les femmes ont seules de ces inspirations, de ces simples mots sans emphase qui traversent le chemin du cœur, et pour lesquels Dieu leur a sans doute donné cette voix douce et pénétrante, dont les mélodies font tomber nos résolutions les plus fermes.

ADRIEN PAUL.

\*  
\* \*

Peu de paroles, mais beaucoup de vertu, tel doit être le ressort de l'action des femmes.

\*  
\* \*

Les longs et purs dévouements désintéressés sont aussi fréquents chez les femmes qu'ils sont rares chez les hommes. Chez ceux-ci, le dévouement semble être un effort, les regards l'excitent, tandis que celui des femmes est plus simple et plus modeste.

\*  
\* \*

L'épouse chrétienne n'est pas une simple mortelle, c'est un être extraordinaire, mystérieux, évangélique, c'est la chair de la chair, le sang du sang de son époux. L'homme, en s'unissant à elle, ne fait que reprendre une partie de sa substance ; son âme ainsi que son corps sont incomplets sans la femme ; il a la force : elle a la beauté ; il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie, mais il n'entend rien aux détails domestiques ; la femme lui manque pour

apprêter son repas et son lit. Il a des chagrins, et la compagne de ses nuits est là pour les adoucir ; ses jours sont mauvais et troublés, mais il trouve des bras chastes dans sa couche et il oublie tous ses maux. Sans la femme, il serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui, les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.

Enfin, l'épouse chrétienne et son époux vivent ensemble ; ils élèvent les fruits de leur union ; en poussière ils retournent ensemble, et se retrouvent ensemble par delà les limites du tombeau.

CHATEAUBRIAND.

\* \* \*

En regardant dans leur berceau deux enfants de différents sexes, l'observateur le plus habile a souvent peine à les distinguer l'un de l'autre. La petite fille, au berceau, ressemble donc extérieurement au petit garçon ; cependant, en l'examinant de près, on verrait en elle quelque chose de plus tendre dans les teintes de la peau, de plus transparent dans son tissu, de plus doux, de plus onctueux au toucher, de plus velouté au regard. La constitution semble plus molle et plus humide, la tête est moins grosse, les cheveux plus fins, plus soyeux ; le visage a une délicatesse plus grande que celui du petit garçon, les yeux sont plus humides. Peut-être déjà les traits sont-ils moins marqués, plus

indécis ; l'organisation offre dans les germes de son développement les signes de cette délicatesse qui la distinguera plus tard,

Mais toutes ces nuances sont à peine visibles, et l'œil le plus attentif, le plus exercé, a parfois de la peine à les saisir. Ces différences restent ainsi obscures et voilées pendant les premiers mois de la vie ; mais dès que l'enfant quitte le berceau, commence à exercer ses forces, à bégayer quelques mots, elles se dégagent : la nature commence à tracer dans l'organisation toute entière les caractères propres à chaque sexe. C'est ainsi que de plus en plus les ressemblances s'effacent, les formes communes s'individualisent.

Voyez cette petite fille qui joue auprès de sa mère : quelle délicatesse de formes, quelle souplesse dans cette frêle organisation ! Déjà ses longs cheveux bouclés descendent sur ses épaules, sa jolie tête offre dans ses mouvements quelque chose d'onduleux et de nonchalant. Le visage est empreint d'une douce pâleur ennuancé d'un rose tendre aux teintes fugitives.

L'œil est humide, la paupière est mobile, longue et ornée de longs cils qui ajoutent à la douceur, au velouté du regard. Le corps est mince, effilé comme une jeune tige née d'hier sous les tièdes haleines du printemps. Les membres sont délicats, flexibles, les extrémités petites ; les mouvements n'ont rien

de brusque ou de saccadé comme ceux du petit garçon, ils ont quelque chose de délié, de moëlleux ; toutes les articulations sont d'une souplesse extrême.

Ces caractères deviennent de plus en plus apparents avec les années ; et bientôt il arrive une époque où la nature opère dans l'organisation entière une révolution prompte et complète qui transforme l'enfant en une jeune fille. Ce nouvel âge est pour la jeune fille le développement des facultés morales et physiques ; c'est l'avènement de sa beauté et de sa puissance ; c'est la révélation de son avenir avec tous ses mystères de bonheur et de dévouements sublimes, d'affections candides. Jeune fille, elle sort de l'enfance comme le papillon, chrysalide hier, sort de sa prison, comme la fleur sort du bouton qui la tenait captive.

Ornée des grâces de la jeunesse, au printemps de sa vie, la femme est la plus belle des créatures. Voyez avec quelle profusion la nature l'a ornée de ses dons les plus enchanteurs. Quelle délicatesse de forme, quelle pureté dans ces lignes arrondies ! Pas une saillie ne heurte le regard ; partout la peau mollement étendue ondule avec grâce et donne à toutes les parties du corps le moëlleux le plus parfait. Un sang rose donne au tissu blanc qui le recouvre les teintes les plus tendres et les plus délicates.

Admirez ce visage enchanteur où brillent tout à la fois la douceur angélique et la puissance magnétique de la beauté ! Voyez descendre sur les épaules les boucles flottantes de cette longue chevelure qui baigne de ses ondes le corps tout entier. Sur ce front uni qu'aucune ride encore n'a sillonné, apparaissent l'innocence, le calme, la pureté de l'âme et la fraîcheur de ses illusions. Toutes les séductions, toutes les puissances de la beauté, Dieu les a réunies dans cet œil enchanteur qui semble, sous sa longue paupière mobile, appartenir à quelque chérubin venu du ciel. Douceur, tendre prière, espérance, rêves d'amour et d'avenir : tout est là. C'est sous ce regard humide que viendront s'allumer tous les feux du cœur, se suspendre toutes les pensées, se consoler toutes les amertumes. Voyez cette jolie tête se balancer mollement sur un cou plus blanc que la neige, plus poli que le marbre, flexible comme un cou de cygne. Pas un pli, pas une aspérité, pas la moindre saillie brusque n'en altère la pureté.

Chez l'homme, ce qui domine, c'est une beauté mâle, énergique. Il se pose fièrement, marche avec assurance et regarde autour de lui d'un air dominateur. Chez la femme, au contraire, ce qui domine, c'est la grâce, c'est la délicatesse ; sa démarche est indécise, timide et onduleuse ; sa beauté, à elle, a quelque chose de tendre, qui semble invoquer aide et protection.

Tant de beauté ne peut pas nous laisser indifférents.

Par l'effet d'un mystérieux talisman, la femme nous subjuge et nous domine ; faite pour l'amour, n'est-il pas naturel que les étincelles du feu divin jaillissent de son cœur ? L'homme sincèrement aimé par un cœur de femme digne et vertueux, doit être fier d'une aussi belle conquête ; mais les femmes placent souvent mal leur amour et ne sont payées que d'ingratitude.

La femme est sublime en donnant son amour avec toute la pureté de son âme, mais les hommes comprennent-ils toujours son cœur noble, aimant et généreux, il est permis d'en douter.

La femme possède, généralement, une sensibilité exquise, un cœur bon et généreux, un amour sans limite, un courage extraordinaire et surtout un dévouement admirable que rien n'égale.

Elle exerce sur l'homme une force morale pendant presque toute sa vie ; elle est appelée à verser le baume de son cœur sur ses sombres pensées, à essuyer ses pleurs et à l'aider à supporter le fardeau des chagrins et des peines.

Dans toutes les classes de la société, chez les femmes riches ou pauvres, ne voit-on pas le même amour ? O amour ! dont la femme est seule capable, amour sublime qui recueille et qui vivifie le premier souffle de l'homme ; de l'homme, être ingrat,

qui, plus tard, ne cherchera dans la femme qu'un instrument à ses funestes débauches.

Qui reniera son dévouement incomparable, qui reniera le courage, l'énergie, la force d'âme qu'elle met si généreusement au service de celui qu'elle chérit? Lisez l'histoire, à chaque page vous y trouverez le récit de son noble amour!

Chez le riche, elle distrait sur la culture des arts la vivacité gracieuse de son esprit, les préoccupations matérielles de cet homme toujours soucieux de ses intérêts, des soucis de sa fortune.

Chez le commerçant, la femme est souvent l'*assise* première, la directrice intelligente de tout ce qui a besoin d'économie et d'ordre; c'est elle qui donne un peu de vie à cet intérieur tapissé de chiffres.

Par son courage, elle soutient cet homme qu'une mauvaise affaire, une fausse spéculation a, pour ainsi dire, anéanti, brisé; elle lui rappelle l'espoir, relève son moral abattu et lui montre l'exemple en redoublant de zèle et de persévérance.

Bonne, généralement, envers ceux qui travaillent sous les ordres de son mari, elle leur rend plus douce la tâche du travail.

Ah! combien d'hommes, s'ils étaient sincères, vous diraient qu'ils doivent à la perspicacité, à l'économie, au courage de leur femme, la prospérité de leur commerce!

Chez l'ouvrier, c'est là surtout que les soins de la femme et son action sont précieux.

Que deviendrait-il, lorsque la maladie vient assombrir son triste logis, et que là, seul, sans distraction, il médite et se tourmente d'amères pensées, s'il n'avait sa femme, lui prodiguant ses caresses et calmant son âme qui déborde de douleur et de crainte pour l'avenir ? Que deviendrait-il, enfin, lorsqu'il est père de nombreux enfants, si sa compagne ne travaillait nuit et jour afin d'arriver, comme on dit, à joindre les deux bouts ?

Lorsqu'il rentre de son travail, déjà le couvert est mis, puis elle choisit les meilleurs morceaux pour lui et ses enfants. Il s'en va réjoui, dispos, laissant à sa maison sa plus chère pensée.

Le dimanche, sa modeste chambre prend, sous les doigts de la ménagère, un autre aspect que les autres jours ; les fleurs viennent y répandre un peu de gaieté. Il faut donc que non-seulement la propreté reluise, mais aussi qu'elle soit embellie.

Si le soir ils vont se promener dans la campagne, c'est encore la femme qui dirige tous les petits plaisirs. On ne saurait croire quelle action puissante cette femme exerce sur ce travailleur, et cette action est généralement vers le bien, l'ordre, l'économie. Que serait-ce donc, si la société l'initiait, par une bonne éducation, à une vie plus haute ?

La vie morale y gagnerait, et y gagnerait infiniment.

Si la mort vient frapper le principal soutien de la maison et la laisse seule, voyez sa force d'âme, sa conduite incroyable, on peut dire miraculeuse. Accablée sous le poids de sa peine et de ses nombreux enfants, aux heures du jour, souvent trop fugitives pour le travail qui doit les nourrir, celles de la nuit viennent se confondre.

Jugez que d'ennuis, de fatigues, de perplexité, viennent fondre sur son front : que de travaux inouïs il lui faut édifier pour pouvoir satisfaire à tout ce qui l'assiège.

*Comme fille*, la femme est la consolation de son vieux père, la haute réminiscence de ses heures passées, l'image vivante de ses plus douces souvenirs. Sans cesse à ses côtés, elle lui donne les soins que sa faiblesse demande, obéissant à toutes ses exigences, et s'empressant de satisfaire jusqu'à ses moindres caprices.

Ah ! que deviendrait ce vieillard, sans l'affection et les prévenances de sa fille ? Que deviendrait-il dans ces jours où le monde le regarde à peine, où sa vieillesse sert souvent de jouet à la moquerie ? Que deviendrait-il, quand tout ce qui est distractions, plaisirs, le dédaigne et le fuit, s'il n'avait sans cesse sous les yeux quelque chose qui véritablement l'aime, l'écoute, lui sourit, le dédommage de l'ingratitude, de l'oubli des hommes, un être enfin qui lui donne et des soins et des consolations ?

Que deviendrait enfin ce vieillard, à sa dernière heure, alors qu'il sent que son âme lui échappe, s'il ne pouvait, dans un dernier regard, voir cet être dans lequel son image est personnifié ; quelle serait sa peine s'il ne lui était donné de bénir, à cet instant suprême, cette enfant, harmonie du ciel, se mêlant à son dernier soupir ?

Ainsi la femme est le type par excellence de l'amour et du sacrifice, elle est l'idéal de la vie du cœur. Mais la société, par son organisation vicieuse, la détourne forcément de ses voies naturelles, et la fausse position qu'on lui fait dans le monde est un obstacle puissant à la manifestation des généreux instincts de sa grande âme. Et si l'homme ne trouve dans toutes les phases diverses de son existence dans lesquelles la femme le touche, ces joies pures, consolantes, indélébiles, que nous sommes en droit d'attendre, nous ne pouvons en accuser que la mauvaise instruction, la fausse éducation donnée aux femmes ; sa réhabilitation peut seule les lui faire reconquérir, et cette réhabilitation ne peut vivre que le jour où l'existence de la femme ne sera plus un véritable non-sens au milieu de nous, que le jour où les élans naturels de son bon cœur ne seront pas opprimés par la contrainte de ce cercle étroit où elle s'impose de si cruelles violences.

Faites que la femme marche dans la voie d'une sage indépendance ; puis, donnez-lui une position

matérielle convenable, afin qu'elle ne soit pas forcée de s'unir à celui qu'elle n'aime pas, ou bien de se vendre pour manger du pain ; et par là vous ferez plus pour la civilisation et le bonheur de l'humanité que tous les revirements politiques, que toutes les dépenses d'invention et d'esprit.

---

## MARIAGE

---

L'homme est né pour la femme, et la femme est née pour l'homme ; ils s'unissent par les liens du mariage.

Le mariage est un lien sacré que l'espoir embellit.

L'amour conjugal est un amour sans peine, sans trouble, sans égarement ; c'est une affection paisible et enchanteresse dont l'influence se prolonge dans un riant avenir. Ainsi, l'amour dans le mariage ne ressemble pas à cette passion impétueuse qui naît dans l'effervescence des sens, s'épuise avec eux et se consume par sa propre violence. L'amour conjugal devrait être considéré comme la base du bonheur domestique ; il devrait entretenir au sein

de la famille le bonheur et la joie ; mais ce bonheur et cette joie ne peuvent être que la conséquence ; d'une union bien assortie. Ce n'est qu'à cette condition que le mariage peut amener le bonheur dans le cœur des époux.

Le mariage est encore la convention sociale par laquelle deux individus, de sexe différent, mettent en commun les plaisirs aussi bien que les douleurs inséparables de leur existence ; ils s'allient l'un à l'autre pour mieux résister à cet inexorable destin qui semble poursuivre l'humanité sur la route pénible de la vie. Le premier besoin des cœurs rapprochés par le mariage, c'est d'unir leurs biens, leurs vœux, leurs projets, leurs espérances.

L'homme brille dans son ménage par la force de son âme et l'étendue de son esprit ; le courage est en lui l'ornement de l'amour, et son dévouement, l'apanage de sa puissance. La femme répond à ces hautes qualités par les tendres sentiments que la nature lui donne.

## DES AVANTAGES DU MARIAGE

---

L'homme trouve dans la femme une douce compagne, une sincère amie, qui lui offre tout ce que la nature a de plus séduisant, de plus précieux ; qui lui prodigue la satisfaction des désirs les plus tendres ; qui lui fournit la société la plus agréable ; qui lui procure tous les soins dont il peut avoir besoin ; qui veille à la conservation de ses jours ; qui, dans ses franches et naïves caresses et les charmes de sa conversation, lui fait trouver un délassement à ses travaux ; qui s'empresse d'écartier de son âme la tristesse et de ramener sur son visage la sérénité ; qui, dans la disgrâce, partage ses peines, lui donne des consolations, et cherche à alléger ses maux par tous les moyens qui sont en son pouvoir ; qui l'aide de ses conseils affectueux et salutaires ; qui entretient l'ordre et l'économie de sa maison ; qui, en un mot, ne vit que pour lui plaire, le rendre heureux, l'aimer et en être aimée.

La femme trouve, dans l'homme qu'elle épouse, un être aimant, sensible, compatissant, confiant, pour lequel elle est un objet d'estime et d'amour qui l'emporte sur toutes ses autres affections les plus chères ; qui ne voit d'aimable qu'elle seule ; qui a pour la faiblesse de son sexe tous les égards

qui lui sont dus ; qui prend part à ses peines ; qui la console dans ses afflictions ; qui n'a rien de secret pour elle ; qui n'a enfin point de plus grande satisfaction que de partager avec elle le bonheur qu'elle lui fait goûter.

Tous deux, heureux l'un par l'autre, voient chaque jour s'accroître les sentiments qui les ont déterminés à associer leur commune destinée.

Entourés et caressés de ces enfants, espoir de leur vieillesse, qui croissent sous leurs yeux, ils s'applaudissent d'être unis ensemble et ne voient point de bornes à leur douce amitié.

Si, par hasard, quelque nuage s'élève au milieu de ce calme enchanteur, le souvenir du passé, l'amour et la raison l'ont bientôt dissipé.

Ainsi les liens d'un tel mariage ne sont, comme on le voit, qu'un tissu de fleurs parmi lesquelles il se rencontre rarement quelques épines.

## DES INCONVÉNIENTS DU MARIAGE

Lorsqu'un mariage a été contracté ou par une aveugle passion, ou par un caprice ridicule, ou par des vues d'intérêt, sans avoir consulté les lois de la sympathie et du cœur, sans qu'un sincère attachement en ait formé les liens, il ne tarde pas à devenir un joug pesant qui rend la vie des époux chagriné, malheureuse, insupportable, et leur fait maudire chaque jour la chaîne qui les lie.

Si l'on pénètre dans ces ménages infortunés, on n'y voit que l'indifférence, les tracasseries, les querelles; l'on n'y connaît ni l'aimable confiance, ni les douces prévenances, ni la tendre amitié, ni les vifs sentimens du véritable amour.

Les époux presque étrangers, quoique sous le même toit, cherchent constamment à s'éviter; ils sont l'un pour l'autre un objet odieux, ne peuvent se souffrir; ils conservent, à la vérité, entre eux une paix apparente aux yeux du public; mais cette paix déguisée cache l'insensibilité, la froideur et souvent le mépris. Quelque-fois obligés, par leur état ou leur commerce, de se rapprocher, d'être ensemble à la même table, de partager la couche nuptiale, ils se livrent à tout ce que le dépit ou la haine peuvent leur suggérer

Dans quelques-unes de ces tristes situations, le mari est devenu insouciant à l'endroit de la conduite de sa femme ; il lui laisse le droit de faire ce qu'elle veut ; il ne s'occupe plus des soins de sa maison, néglige ses affaires et voit ses enfants avec dédain ; il cherche dans le désœuvrement, le palliatif de ses peines domestiques, et s'abandonne bientôt au jeu et à la débauche. De son côté, la femme, qui ne voit dans son mari qu'un redoutable tyran, qu'un monstre qu'elle abhorre, conçoit, pour son ménage, une puissante aversion, laisse tomber sa maison dans le désordre, oublie ses devoirs, devient ou trop sévère ou indifférente pour ses enfants et leur fait trop souvent partager la haine qu'elle a vouée au père. Et cette mésintelligence qui règne entre le père et la mère ne peut avoir d'autre résultat que de faire naître, chez les enfants, le mépris pour les auteurs de leurs jours, ou leur rendre odieuse la maison paternelle.

Telles sont les tristes victimes d'une union mal assortie, en proie à une foule de chagrins intérieurs qui les consomment au milieu des larmes du désespoir.

*Pour se marier, il faut s'aimer, quand on s'aime, il faut se connaître, quand on se connaît, il faut se convenir.*

Dans le ménage, le devoir veut qu'on s'aime. Il faut s'aimer avant de s'unir ; sans cela, il y a trop

de chances contre le devoir. C'est aux époux à s'assortir, ils doivent être juges des convenances naturelles, nécessaires à la félicité de leur union. L'amour des jeunes gens commence toujours par la convoitise. Il a beau se voiler sous les apparences les plus pudiques et les plus délicates ; il a beau se faire une auréole d'illusions et de rêves, et placer l'objet de son culte, dans les nuages de l'amour platonique, au fond se nomme convoitise. Il faut que la raison, que l'intelligence viennent au secours du cœur. Malheur à ceux qui se marient par fougue amoureuse et qui n'ont pas suivi d'autre guide que leur passion ! Les jeunes filles ont une tendance fatale à se jeter corps et âme, en ces amours de feu, d'entraînements, tout dorés d'illusions, tout parfumés d'idéalité, riches de toute l'inexpérience du jeune âge. Les sens qui s'éveillent, le cœur qui désire, l'imagination qui brode sur le tout, arrivent à créer un type idéal d'être aimable et passionné, qu'on adore, et qu'on veut rendre heureux pour être heureuse. Ce type, c'est le rêve des jours, le sylphe des nuits. Longtemps, il y a pour le regard intérieur de la jeune fille, une forme vague et indéterminée. Le vague plaît tant aux jeunes cœurs ! Bientôt de toutes ces créations, de tous ces beaux rêves, on fait une couronne, une auréole qu'on met au front de quelque beau jeune homme qu'on rencontre, et qui sait venir à propos.

Un compliment, quelques grains d'encens qu'il jette, c'est tout ce qu'il faut pour qu'on le trouve adorable. La vanité de l'idole élève et divinise l'adorateur. Un tel amour, c'est le rêve d'un ange. La jeune fille a rencontré la moitié d'elle-même. Elle fait un mariage d'inclination, la plus lourde sottise de l'existence.

Quand les attachements ne sont fondés que sur la convoitise, quand ils n'ont été formés que par ce qui plaît, c'est-à-dire, par ce qui est extérieur, ils ne tardent pas à se dissoudre. On a compté pour rien les convenances autres que celles là. On ne s'est pas inquiété des qualités du cœur et de l'esprit, à plus forte raison, aura-t-on dédaigné tout ce qui était relatif aux questions d'intérêt. Une chose seule a tout dominé, l'amour des sens. Cet amour là, c'est un incendie, il dévore avec une rapidité effrayante les aliments qu'on lui jette. Alors, quand les sens ont ce qu'ils désirent que reste-t-il ? Tout ce qu'on a négligé de connaître se montre, les antipathies se dévoilent, et le malheur est entre les époux. Jeunes filles, ne suivez pas seulement les convoitises et les désirs de vos cœurs, écoutez la raison. Ne tenez compte des avantages extérieurs qui vous flattent et vous attirent, qu'autant que vous retrouverez avec eux la vertu, les qualités indispensables à la félicité du mariage. Les sens ont des limites étroites. Quand les époux cessent d'être

tre amants, il faut qu'ils trouvent les éléments de leur bonheur dans une amitié douce, ca'me, tendre, fondée sur la conformité de leurs goûts, de leurs caractères, sur les qualités naturelles qu'ils se reconnaissent sur l'estime qu'ils s'inspirent, sur le respect qu'ils ont l'un pour l'autre.

Tâchez donc, avant de vous marier, de connaître parfaitement l'homme auquel vous allez vous unir. Sachez si dans le monde il a des amis, s'il est honoré, estimé. L'opinion publique se trompe rarement et les mauvais cœurs n'ont pas d'amis. Sachez s'il est bon fils ; l'homme qui n'aime pas ses parents n'aimera rien sur la terre. Sachez s'il est charitable, s'il est religieux ; les principes sont une base nécessaire, quoiqu'on fasse et quoiqu'on soit. Voyez s'il aime le travail : fut-il riche à millions, l'homme qui ne travaille pas est un lâche et un parasite ici-bas. D'ailleurs, la paresse est la mère de tous les vices. Voyez surtout si le caractère de votre futur est en rapport avec le vôtre, s'il sympathise avec vos goûts, s'il a des qualités qui puissent s'unir aux vôtres, si les défauts que vous lui trouvez ne vous heurtent pas trop.

Si l'homme que vous cherchez ne se montre à vous que par le côté qui vous flatte et qui vous plaise, défiez vous, il a mûrie son cœur et son âme. L'homme qui ne vient auprès de vous que guidé au moral comme au physique, qui reste sur le ter-

rain des compliments apprêtés, des politesses apprises, est souvent un fourbe qui vous trompe. S'il importe que vous connaissiez l'homme qui vous recherche, il est juste aussi que vous vous fassiez connaître à lui. Quittez donc cette pose ridicule qu'on vous habitue à garder. Cessez donc d'être cette jeune personne compassée qui se tient raide, dans la posture apprise, qui répète des phrases étudiées et qui n'étale que des qualités étudiées aussi. Tôt ou tard il faut que les masques tombent. Ne mettez de faux ni dans votre caractère ni dans votre toilette.

Croyez-vous qu'un mari soit content de trouver une bossue dans la femme qu'on lui a livrée, faite au tour ? Croyez-vous qu'il le soit davantage en trouvant une femme acariâtre et colère dans la jeune fille qu'il a toujours vu poser en ange de douceur et de bonté ? Pensez-vous qu'il sera enchanté de vous voir négligée et malpropre en ménage, quand il vous aura vu toujours parée, propre et tirée à quatre épingles, dans la toilette faite pour son arrivée ? Soyez ce que vous êtes, faites-vous connaître telle qu'un mari ne puisse pas un jour se plaindre d'avoir pris sous faux échantillon.

Si vous êtes belle, défiez-vous, vous êtes exposée à n'être recherchée que pour ce motif. Un homme qui aime une fille laide aime probablement des

qualités en elle. Tâchez de ne pas mettre votre vanité à prendre un homme trop au-dessus de vous sous le rapport de l'intelligence. Les hommes d'intelligence s'éprennent aussi vite d'une belle fille qu'ils se dégoûtent promptement d'une femme médiocre. Si l'homme qui vous recherche est riche et vous pauvre, soyez assez sage pour juger si vous y trouverez votre bonheur. Pas de marché en si grave affaire. Quant à la naissance de votre mari, demandez si elle est honnête ; cela vaut mieux. Par le temps qui court on juge un homme par ce qu'il vaut et non par ce que valait son père.

Si vous êtes riche, demandez-vous si c'est vous qu'on aime ou bien votre or. C'est à vous de choisir, à vos parents d'éclairer votre choix.

Consultez vos parents. Une fille qui aime est portée, naturellement, à l'abnégation, au sacrifice : elle donne volontiers avec son cœur, sa personne, son honneur à celui qu'elle aime. C'est aux parents à avoir la prudence qu'elle n'a pas. Il faut qu'ils soient les yeux de son cœur et la sagesse de sa folie. Avant d'aimer, imposez-vous donc l'obligation de tout dire à vos parents. Quand l'amour sera venu il sera trop tard pour prendre cette résolution.

## DE L'IMPORTANCE DU CHOIX DES EPOUX.

Ce choix doit être le résultat d'une volonté libre, sans que la contrainte ou la soumission y prennent aucune part.

Lorsque l'on a porté ses vues sur une personne, on doit étudier avec soin s'il y a sympathie de caractère, d'humeur, de goûts.

La bonté de cœur, la douceur de caractère, la modestie, la probité, l'ordre, l'économie, l'amour du travail ; voilà les premières qualités que ceux qui se destinent au mariage doivent rechercher.

L'esprit, l'éducation, l'usage du monde sont des qualités qui doivent entrer en considération parmi les personnes d'une classe élevée qui les possèdent elles mêmes.

Les âges peuvent sans inconvénient n'être pas les mêmes, pourvu que la disproportion n'en soit pas trop grande, et que la supériorité soit du côté de l'homme. L'usage et la raison ont toujours désapprouvé les unions où l'homme, dans des vues d'ambition, de spéculation ou tout autrement, prend pour compagne une femme d'un âge supérieur au sien.

Le milieu dans lequel nous vivons, le luxe, cette

plaie de l'humanité, l'ambition, ce ver rongeur, nous ont créé des besoins sans lesquels l'homme ne saurait être heureux ; la fortune, sans doute, ne serait point à négliger dans les mariages, à la condition, toutefois, de rencontrer, dans le choix auquel on s'est arrêté, la proportion d'âge et la sympathie de caractère ; cependant, à notre avis, si l'homme était toujours raisonnable et ne fût pas dévoré par l'ambition et l'orgueil, il devrait faire le sacrifice de la fortune en faveur de la vertu, du mérite, de l'éducation, de la bonne conduite. Mais malheureusement, de nos jours, l'homme cherche rarement la femme pour son mérite ; il n'est attiré que par sa dot, qu'il considère comme devant faire son bonheur.

Le plus souvent, les hommes et les femmes, loin de choisir avec discernement et réflexion l'objet qui conviendrait à leur union, s'épousent sans se connaître et unissent presque toujours des caractères antipathiques. L'intérêt est le principal mobile. On recherche la dot, rien que la dot. Toutes les idées de bonheur dans l'union conjugale se résument dans ces mots : *C'est un bon parti ; il y a une bonne dot et de la fortune à espérer.*

Lorsque du côté de l'homme, comme quelquefois aussi du côté de la femme, on a découvert ce prétendu *bon parti*, alors, sans s'inquiéter du caractère, des goûts et des mœurs de la personne dont on

ambitionne plutôt la richesse que le cœur, sans s'occuper de son âge, de sa laideur ou de ses difformités, on veut, à quelque prix que ce soit, épouser ; pour y parvenir, on dissimule les vices qu'on a, on feint des vertus qu'on n'a pas ; on prend toutes les formes propres à séduire et à tromper, et on épouse... Mais aussi quels mariages que tous ces mariages d'intérêt !

Les jeunes filles ne voient trop souvent dans le mariage qu'un bonheur sans limites, qu'une indépendance sans bornes. Elles se figurent en perspective un mari doux, soumis, prêt à céder à leurs gracieuses volontés, à leurs petits caprices, et alors, pour se soustraire à l'autorité paternelle qui entrave leur liberté et gêne leurs goûts, s'arrêtent, sans réflexion aucune, sur le premier homme qui leur offre d'arriver promptement à leur but ; et, avant même que l'âge ait muri leur raison, elles s'empressent de contracter l'engagement le plus important de la vie sans en connaître ni les obligations, ni les devoirs ; la beauté seule, cette fleur qui passe si vite, les porte au mépris des convenances, et, pour satisfaire seulement une passion aveugle, à contracter des mariages qui sont ordinairement suivis de remords et de regrets. Et ce bonheur, et cette liberté illusoire qu'elles avaient rêvés, ne sont devenus qu'une chaîne insupportable dont elles désirent voir briser les anneaux.

Trop souvent aussi, les parents guidés ou par l'avarice ou par l'ambition, ou par l'amour-propre, abusent de l'autorité sacrée qu'ils ont reçue de la nature, pour forcer leurs enfants, ces victimes de l'obéissance paternelle, à contracter une union qui repugne à leur cœur et qui, trop souvent, a des suites malheureuses.

---

#### CE QUE DOIVENT OBSERVER LES HOMMES AVANT LE MARIAGE

---

Sur le choix si délicat de la femme qu'il doit s'unir pour le temps de sa vie, l'homme doit, avant de s'y arrêter, s'entourer de certaines considérations.

La beauté, qui fait tant d'impression sur l'esprit des hommes, qui allume en eux les feux d'un amour ardent, n'a rien de stable, puisqu'elle peut se perdre par une foule d'accidents, et que le temps exerce cruellement ses ravages sur elle. Personne n'ignore d'ailleurs que la possession ne tarde pas à éteindre le désir et à détruire cette séduisante illusion qui l'a fait naître. L'habitude, en outre, finit presque

toujours par rendre cette beauté fort ordinaire au mari, qui, six mois avant, lui trouvait tant de prix.

Cependant si, aux charmes d'une belle figure, d'un maintien gracieux, la femme joint la bonté de cœur, la vertu, les agréments de l'esprit, sans doute le mari qui la possèdera aura une épouse aussi accomplie qu'il le désirait ; mais il ne faut pas perdre de vue que si elle n'est que belle, sans réunir les qualités qui font le mérite des femmes, il est à craindre que l'homme, qui se sera attaché à la beauté seulement, ne soit pas longtemps heureux ; car l'expérience nous apprend tous les jours qu'il n'y a pas de mariages plus promptement troublés que ceux faits pour la beauté seule. Combien cette seule qualité, si c'en est une, a-t-elle d'inconvénient pour l'homme sérieux, sensible et délicat ; car la plupart des femmes qui ont reçu du Ciel la beauté en partage, sont fières, dédaigneuses, capricieuses et bizarres ; elles se contentent rarement de l'affection ou de l'attachement sincère de leurs maris, de leurs soins, de leurs prévenances ; tout cela est insuffisant et ne peut combler ni leurs vues ni leurs aspirations ; elles veulent qu'on parle d'elles, que tous les hommes les fêtent et les admirent, et, parmi les adorateurs qu'elles ne manquent pas de s'attirer, il ne s'en trouve que trop qui cherchent à leur tendre des pièges, à s'emparer de leur cœur et à les porter à l'infidélité conjugale. Néanmoins un homme

sérieux ne pourrait-il pas, dans les premiers temps du mariage, imposer ses volontés, et conjurer par là des écarts qui doivent, de toute nécessité, jeter l'inquiétude dans son esprit et le trouble dans son cœur ?

Une femme laide, lorsqu'elle offre de précieuses qualités en compensation des disgrâces de la nature, sera toujours un excellent choix pour un homme sérieux et honnête ; mais, si cette femme est dépourvue de toutes ces qualités propres à la dédommager de ces désagréments physiques et que le désir d'obtenir une riche dot qu'elle possède ait seul décidé le choix, il est certain qu'une telle union ne peut entretenir, au lieu d'une douce et tendre affection que de l'indifférence, de l'ennui, du dégoût, qui viendra bientôt apporter le désordre, le trouble dans le ménage.

Lorsqu'un homme fait choix d'une femme plus riche que lui ou dont l'éducation soit supérieure à la sienne, il doit s'attendre à recevoir d'elle des mortifications, des reproches ; ces femmes pensent généralement qu'en vertu de la dot qu'elles ont apportée, elles ont le droit d'être fières, arrogantes, insolentes même ; elles s'arrogent le droit de commander la maison, de tenir la bourse, de faire toutes les dépenses qu'elles jugent à propos de faire ; et si le mari se permet la moindre observation, elles n'en tiennent aucun compte ; s'il élève la voix, on

lui ferme aussitôt la bouche par ces mots : *C'est de votre femme que vous tenez votre position.*

Pour un homme qui a quelques sentiments d'honneur, est-il rien de plus humiliant ? est-il une plus cruelle souffrance morale que celle d'être sous un joug aussi honteux ?

Un mari n'est jamais plus respecté par sa femme que lorsque c'est par lui ou par son travail, par son industrie, son intelligence, qu'elle s'est procuré la fortune ou l'aisance.

Si un homme fait le choix d'une femme beaucoup plus jeune que lui, il peut trouver dans cette union une certaine satisfaction s'il y a sympathie de caractères et que la disproportion d'âge n'ait rien de rebutant ; mais si la vieillesse sérieuse, chagrine, grondeuse et sévère est unie à la jeunesse folâtre, vive, légère, irréfléchie, il est certain qu'une telle union n'est susceptible d'aucun bonheur.

Quand un homme fait choix d'une veuve, il peut, dans son union, trouver le bonheur ou le malheur comme avec toute autre femme ; ce qu'il a principalement à redouter, surtout si cette veuve a été heureuse avec son premier mari, c'est que les souvenirs et les regrets du défunt ne viennent remuer son cœur et apporter le trouble dans le ménage par d'offensantes comparaisons ; il a à craindre encore qu'elle n'ait, pour les enfants de son premier mariage, une sorte de prédilection d'où peuvent naître des brouilleries et des querelles.

Quelle que soit la position d'un homme, le choix d'une femme bel esprit est presque toujours un mauvais choix. L'unique occupation de ces sortes de femmes est de lire des romans, toucher du piano, courir les spectacles, débiter les nouvelles du jour ; leur bonheur est de se faire des adorateurs par leur verbiage scientifique et leur jargon sentimental ; elles ne s'occupent en aucune façon des soins de la maison, et considèrent leur mari comme un sot, un homme sans éducation et sans usage, et leur supériorité leur fait repousser avec orgueil et dédain les avis et les remontrances.

Le choix d'une femme sotte a aussi d'immenses inconvénients. Son incapacité la met hors d'état de connaître les devoirs qu'elle a à remplir ; sa nonchalance, sa maladresse les lui rendent à charge ; ses gaucheries excitent la risée de ceux qui la voient et l'entendent ; son entêtement, son insolence et sa méchanceté la font détester ; le mari ne trouve, dans une pareille compagnie, que l'ennui et le découragement.

CE QUE LES FEMMES DOIVENT CONSI-  
DÉRER AVANT DE CONTRACTER  
MARIAGE

---

La femme, aussi bien que l'homme, doit s'arrêter à certaines considérations dans le choix d'un époux.

La nature, en donnant à l'homme la supériorité sur la femme, ne l'a pas rendu exempt des vices, des défauts et des imperfections qui sont un obstacle au bonheur de l'union conjugale ; il est donc du devoir de la femme, à quelque classe de la société qu'elle appartienne, de bien réfléchir si l'homme auquel elle doit s'unir pour la vie ne lui donnera pas, dans l'avenir, de cuisants et tardifs regrets de l'avoir choisi pour son mari.

Le choix d'un homme riche peut n'être pas un mauvais choix si la femme, peu favorisée de la fortune, n'a d'autre dot que ses qualités et ses vertus, pourvu toutefois que cet homme réunisse les qualités propres à rendre une femme heureuse ; mais s'il n'a d'autre mérite que celui de posséder des biens et de l'argent, la femme alors doit redouter les ennuis, les petits orages, les tracasseries qui sont ordinairement les effets de la prépondérance qui donne la fortune, lorsque surtout elle se trouve dans les mains d'un avare.

La femme qui prend un vieillard pour mari, est presque toujours déterminée dans son choix par l'appât de la fortune ; elle peut, dans cette union, trouver des égards, des complaisances, des sentiments qui la rendent heureuse, mais aussi combien ne risque-t-elle pas d'avoir à se repentir de son trop grand désir de posséder des biens ; car la vieillesse, outre les infirmités auxquelles elle est exposée, a des goûts, des vues, des tendances, des désirs qui sympathisent peu avec ceux de la jeunesse.

La femme qui fait choix d'un homme plus jeune qu'elle peut être aussi heureuse qu'avec un homme d'un âge égal ou supérieur au sien ; mais si la disproportion d'âge est trop grande, elle s'expose à une foule de désagréments.

Un libertin est peu sensible et ne connaît que le physique de l'amour ; il n'attache aucune importance à ce qui constitue le mérite moral d'une femme ; le milieu dans lequel il a vécu, les femmes perverses qu'il a fréquentées, ont apporté dans son cœur des sentiments qui ne peuvent répondre à ceux d'une femme honnête et vertueuse ; il ne connaît point le langage du cœur et n'a jamais connu le prix des caresses affectueuses ; il n'est ému que par des désirs sensuels ; son âme, indifférente à ce qu'un tendre et naïf amour peut procurer de délices, ne sent de bonheur que dans l'assouvissement

grossier de sa brutale passion. Ah ! qu'une jeune fille vertueuse est à plaindre quand un choix fatal l'a jetée dans les bras d'un tel homme ! heureuse encore si le poison du libertinage ne vient point couler dans ses veines et se perpétuer dans les enfants auxquels elle aura donné le jour ! En proie aux plus vives souffrances morales elle a la force de concentrer sa douleur et de supporter les peines qui sont les effets de son malheureux choix, ou le plus souvent du choix que lui ont fait des parents insensés.

La loi fixe l'âge du mariage de la femme à seize ans, parce qu'elle peut être mère à cet âge ; mais pour le physiologiste et le moraliste, ce n'est qu'une enfant.

On a souvent observé, dit Legouvé, que les premiers enfants sont généralement chétifs. Pourquoi ? parce que les femmes se marient trop jeunes. Une fille de seize ans et même de dix-huit n'a que l'apparence de la force ; la gestation l'énerve, l'allaitement l'épuise. Elle n'est pas plus propre au rôle de mère qu'à celui de femme. En effet, qu'épouse une jeune fille de seize ans ? Est-ce son mari ? pas le moins du monde ; grâce à nos mœurs, elle ne le connaît pas, et, grâce à son âge, elle ne peut pas le connaître. Elle épouse un visage, si son fiancé est beau ; une fortune, s'il est riche ; un habit, s'il est élégant ; mais lui, son être moral, lui, travailleur ou

penseur, je l'en défie ; car elle est forcément étrangère à ce qui fait le fond du cœur et de la vie de cet homme, aux travaux qui remplissent l'une, aux pensées qui animent l'autre ; elle épouse, comme dirait la géométrie, un  $x$ .

Deux causes à ce malheur. D'abord la vanité de beaucoup de parents, qui se font un point d'honneur de marier leurs filles très jeunes. Il s'établit à ce sujet une sorte de joute entre quelques familles ; puis, un étrange amour-propre masculin, qui a créé qu'un homme était toujours de dix ans plus jeune qu'une femme, et qu'une femme de vingt-quatre ans et même de vingt-deux, ne pouvait plus prétendre qu'à un homme mûr.

Si ce charmant et premier coloris de la figure ne va guère plus loin que l'adolescence de la jeune fille, bien des avantages nouveaux viennent le remplacer. La taille d'une femme ne se dégage et ne se dessine qu'après vingt-deux ans ; ses mains ne sont jamais aussi belles qu'à vingt-cinq ans ; son cou, à cet âge, s'élançe plus élégamment ; ses épaules s'élargissent : sa poitrine se développe, et toutes les formes de son corps s'harmonisent en un ensemble de mouvements souples et gracieux qui n'appartiennent pas à la première jeunesse.

## A UNE JEUNE FILLE

—  
Votre front est bien doux et votre œil est candide ;  
Vous êtes belle, enfant, et vous n'en savez rien ;  
Et quand je tourne vers vous un regard rapide,  
Je vois comme un rayon dans mon passé lointain.

Quand vous me regardez, quand vous passez rêveuse  
Laisant vos cheveux d'or flotter au gré du vent,  
Aussitôt je crois voir, dolente et soucieuse,  
Passer la Réverie à l'œil fixe et dormant !

Laissez dans votre cœur s'endormir l'espérance,  
Enfant, vous êtes belle et vous n'en savez rien  
Gardez, gardez longtemps la sublime ignorance  
Qui vous cache toujours la coupe du chagrin.

Car si vous connaissiez, hélas ! ce qui vous tente  
Car si vous connaissiez la coupe du plaisir,  
Vous la regarderiez tout d'abord, et, tremblante,  
Lui tendriez bientôt les mains pour la saisir !

La coupe est toute en or ; le parfum qu'elle exhale  
Se répand à côté, enivre tous vos sens ;  
Et la liqueur qui joue au fond du vase étale  
Les rayons du soleil en reflets jaunissants !

Enfant, n'y touchez pas, car dans ce beau calice,  
Quand la lèvre a touché le bord on voit le fond :  
La lie amère dort et lentement se glisse,  
Cachant dans ses replis un rapide poison !

Laissez dans votre cœur s'endormir l'espérance,  
Enfant, vous êtes belle et vous n'en savez rien ;  
Gardez, gardez longtemps la sublime ignorance  
Qui vous cache toujours la coupe du chagrin !

JOSEPH LABORIE.

---

EPITHALAME.

Chers époux, dont l'œil me regarde,  
Dont le cœur d'allégresse est plein,  
Je ne viens pas comme la barde  
Du temps d'Arthur ou de Merlin

Je ne viens pas guider la danse  
Sur la pelouse du castel,  
Marquant le rythme et la cadence  
Comme l'antique ménestrel ;

Je ne viens pas l'âme échauffée  
Par un esprit mystérieux,  
Dans l'avenir, comme une fée,  
Plonger mon regard curieux.

Aux accords joyeux de la lyre,  
Je viens saluer ce beau jour  
Dans cette enceinte où tout respire  
L'espoir, le bonheur et l'amour.

Je viens dire au Dieu que j'implore,  
Qui vous aime et qui vous défend,  
Au Dieu qui fait naître l'aurore  
Et qui donne une âme à l'enfant :

Verse ta divine rosée,  
Et tes dons aux justes promis,  
Sur l'époux et sur l'épousée,  
Sur les amis de leurs amis !

Qu'à la vertu leur cœur s'attache,  
Et fidèle à la sainte loi,  
Qu'il conserve toujours sans tache  
Le vieil honneur, la vieille foi !

Qu'ils gardent au fond de leur âme,  
Qu'ils gardent jusqu'au dernier jour,  
De l'amitié la douce flamme  
Et la jeunesse de l'amour !

Que leur union soit heureuse !  
Que leur nom survive en ce lieu  
Dans une famille nombreuse,  
Chère au pays et chère à Dieu !

JEHAN MARBEUF.

## LES LETTRES D'AMOUR

---

Quand, par son regard tendre, par ses paroles douces et expansives, l'amant peut, dans ces délicieux tête-à-tête, témoigner à son amie toute son affection et l'amour qu'elle fait naître dans son cœur, tout est bonheur pour lui dans l'univers ; une vie pleine de charmes remplit son cœur qu'il baigne dans une mer parfumée. Loin de lui les pensées que l'amour a ses jours d'amertume et de douleur ; mais des obstacles que son imagination en délire était loin de prévoir, l'obligent bientôt à cesser les aimables tête-à-tête dans lesquels il avait rêvé un bonheur sans fin ; il devient suspect ; des affaires l'obligent à s'éloigner du lieu qui a vu naître son amour ; il doit vivre séparé de son amie. Oh ! alors il sent son âme se briser, se fendre ! Comment peindre, hélas ! à celle qu'il aime, et ses émotions, et ses joies, et ses transports ? Comment lui dire ses rêves, ses souffrances ? Son cœur est oppressé ; il sent qu'être privé de celle qu'il aime, c'est mourir ; il sent dans son âme une fièvre brûlante qui le consume ; il cherche du calme : la *lettre d'amour* vient le lui apporter. Par la *lettre d'amour*, il s'établit

entre lui et celle qu'il aime un échange continuél de sentiments, et, par de suaves et touchantes paroles, il porte dans l'âme de son amante ou l'amertume qui l'accable, ou la douleur qui l'afflige, ou la douce espérance, ou le désespoir auquel il est en proie. Il voit déjà les yeux de son amie dévorer les lignes que sa main a tracées, son âme alors a trouve quelque calme et ses peines quelques consolations.

La lettre d'amour a donc pour mission de transmettre les émotions, les pensées, les sentiments que les amants sont toujours empressés de se communiquer.

“ Le Ciel, dit Héloïse dans son épître à Abélard, n'inspira d'abord l'invention des lettres que pour le soulagement des malheureux, pour quelque amant banni ou pour une amante captive. Elles vivent partout et expriment ce que l'amour a de plus tendre : par leur moyen, les désirs d'un jeune cœur se communiquent sans crainte, l'âme se déploie toute entière aux yeux de l'objet aimé ; l'absence est trompée, et franchissant la distance des lieux, un soupir passe de l'Inde jusqu'au Pôle.”

Ecris-moi je le veux : Ce commerce enchanteur,  
Aimable épanchement de l'esprit et du cœur,  
Ce art de converser sans se voir, sans s'entendre ;  
L'art d'écrire, Abélard, fut sans doute inventé  
Pour l'amante captive et l'amant agité.  
**Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente ;**

Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une amante !  
Son cœur s'y développe : elle peut sans rougir,  
Y mettre tout le feu d'un amoureux désir. (Colardeau.)

Le style des lettres d'amour n'est soumis à aucune règle ; c'est le cœur qui conduit la main qui écrit. On est plus ou moins ravissant, plus ou moins touchant et persuasif, selon les pensées qui jaillissent de l'âme, les sentiments et les émotions que le cœur éprouve, et les inspirations qu'il reçoit.

Le souvenir du passé, la contemplation du présent, les rêves de l'avenir occupent tour à tour les amants ; l'idée du passé leur rappelle sans cesse ces heures, ces jours fortunés qui virent naître et grandir leur amour ; c'est une source inépuisable de délicieuses réflexions, de souvenirs charmants. L'amant sensible embrasse, en un instant, tout le passé et le fait revivre dans sa pensée et dans son cœur ; il entend ce mot, il comprend ce geste, ce regard, ce soupir dont son âme reste encore émue.

Le présent apporte à chaque instant dans son cœur les délices d'un amour pur et les sentiments de bien-être qui entretiennent son âme dans un état de ravissante béatitude. C'est l'extase d'un cœur qui voit, qui sent le bonheur d'aimer et d'être aimé.

L'avenir est une source inépuisable de gracieuses descriptions, de voluptueuses rêveries ; c'est là que

les amants aiment à se transporter dans mille situations diverses, suivant leur sensibilité et leurs aspirations.

On entend dire sans cesse que le style des lettres doit être simple ; c'est vrai, si l'âme n'est agitée par aucune passion ; mais, quand elle est débordée par de vifs sentiments d'amour, quand elle est remuée par une passion ardente, il faut lui donner la liberté de s'épancher et de peindre, comme elle sent, ou sa joie, ou ses peines, ou ses souffrances. Dans l'une ou l'autre de ces situations, la plume est conduite par le cœur ; alors on peut dire ce qu'on veut, rien n'est déplacé, rien ne déplaît ; car si l'amitié est quelquefois indulgente, l'amour est toujours aveugle.

L'amour se plaît aux épanchements, aux protestations, aux redites, dût-il retracer sans cesse la même idée, les mêmes sentiments ; ces répétitions ont, pour celui qui a besoin d'épancher son cœur, un charme délicieux que lui seul sait apprécier.

Quoique les élans qui partent de l'âme aient fait affranchir les lettres d'amour de certaines règles, on ne doit cependant pas employer au hasard tous les mots, toutes les tournures qui se présentent, et écrire indistinctement ce qui vient à l'esprit ; il faut encore choisir ses idées et les disposer dans le meilleur ordre possible, pour arriver à les faire valoir et à les faire apprécier.

## DÉCLARATIONS D'AMOUR

## PRÉCEPTES

La déclaration est l'aveu de l'amour qu'on éprouve. Si vous voulez persuader que vous aimez et avoir de l'objet aimé une affection sincère et durable, montrez-vous tel que vous êtes ; que votre âme révèle chacune de vos paroles. Pour l'homme qui aime sincèrement, la déclaration de son amour est facile à écrire ; il suffit qu'il traduise avec vérité et qu'il rende visibles les sentiments dont il est animé ; sa lettre doit être dorée des rayons qui peuvent justifier d'une âme qui aime avec pureté. La femme aussi peut être simple et vraie en laissant parler son cœur.

## THÉODORE A AGNÈS

Mademoiselle,

J'ai pour vous trop d'estime pour ne vous parler que de votre beauté. La douce affection que vous m'avez inspirée provient moins de vos attraits que de votre charmante modestie ; une seule entrevue,

je me la rappellerai toujours, m'a inspiré cet amour tendre dont mon cœur est épris.

Si je suis privé de vous voir, le temps devient sombre, mon cœur attristé ne sait où trouver quelque satisfaction. C'est dans le bois, seul, éloigné du bruit, que je me plais à me plonger dans une tendre mélancolie ; je m'appuie sur un chêne, et là je me sens absorbé dans de profondes méditations. Les sons délicieux d'une harpe viennent quelquefois retentir à mon oreille ; j'interroge l'air, mon chêne et le feuillage. Je m'avance vers les sons enchanteurs qui m'ont frappé, mon cœur alors, nourri par les pensées que lui inspirent un amour pur, nage au milieu d'un torrent de délices. C'est la situation la plus tendre que le cœur sensible puisse éprouver ; mais cet amour si vif est brisé s'il ne trouve dans votre cœur quelque écho. C'est cet aveu, Mademoiselle, que je viens vous demander. J'ai la force de vous déclarer mes sentiments, vous devez aujourd'hui décider de mon sort, ma félicité est entre vos mains. Croyez, mademoiselle, que c'est un cœur sensible et délicat qui vous est offert.

Je ne ferai aucune démarche auprès de Madame votre mère sans votre consentement, je crains trop que cette démarche ne soit pas d'accord avec vos sentiments.

MARCEL A MATHILDE

Mademoiselle,

La première fois que mes regards se fixèrent sur vous, je sentis un frémissement délicieux qui me révéla le sort de mes sentiments, mon cœur me dit : J'aime ! Je cherchai, je vous l'avoue, Mademoiselle, à me soustraire à ce premier symptôme d'amour, dû à vos attraits ; vains efforts, mes réflexions vous prêtaient de nouvelles armes, pour me soustraire à l'empire de vos charmes. En effet, je fis un voyage, en vue de me livrer à l'étude de la nature ; partout j'ai rencontré votre image adorée, votre puissant souvenir déchirait mon âme. Si je fuyais dans un bosquet pour me dérober à vos tendres et pénibles poursuites, une rose solitaire que j'entrevois, sous le plus vert feuillage, me rendait toute ma faiblesse. C'est vous, Mathilde... c'est vous. Je vous admire, je vous regarde, l'odeur des fleurs, le chant mélodieux des oiseaux, les feuilles mollement agitées par les zéphirs, tout me présente vos grâces, vos charmes, votre vertu ; vos yeux charmants où brillent à la fois la candeur, l'esprit et la sensibilité. Mon cœur palpite et des larmes d'amour s'échappent de mes yeux.

Je vous aime, Mademoiselle. Pourquoi cherchez-je à me défendre de ce sentiment, puisque je

n'ai que des vues honorables, et que ma propre estime vient approuver le choix de mon cœur.

Ah ! Mademoiselle, puissiez-vous croire à toute la sincérité de mon amour ! puis je espérer que cet amour sera agréé par la seule personne qui peut faire le bonheur de ma vie ? Qu'il me tarde, hélas ! de connaître mon sort et d'apprendre d'une main chérie que vous me permettez d'espérer qu'un nœud sacré légitimera mes sentiments !

---

ALFRED A EUGÉNIE

Mademoiselle,

Ce n'est pas dans la richesse seule que le bonheur consiste. Tous les jours vous m'en offrez la preuve. J'ai de la fortune, et cependant je m'ennuie au milieu de tout ce que ma position me permet de plaisirs et de distractions. Tout me manque au sein de l'abondance, parce que je n'ai pas ce que mon cœur désire, ce que mon cœur aime, et cet ennui me fait comprendre que je ne puis être heureux sans vous.

Je viens donc, Mademoiselle, vous faire l'aveu de ma tendre affection et de mon amour pour vous.

Vous douterez peut-être de ma sincérité, je le

comprends ; croyez bien, Mademoiselle, que si mes intentions n'étaient pas aussi honnêtes que pures, je ne me sentirais pas l'affreux courage de troubler votre repos et celui de votre humble, mais honorable famille.

Je cherche un objet digne de mon amour, et j'ai la conviction de l'avoir trouvé en vous.

Veillez, Mademoiselle, m'honorer de votre confiance ; consultez vos bons parents et répondez, je vous en supplie, à l'amour que vous m'avez inspiré. Notre union nous assurera à l'un et à l'autre un bonheur éternel.

---

SÉVERIN A APOLLINE

Mademoiselle,

L'accueil que vous ferez à ma lettre me cause une inquiétude pénible. J'ai longtemps combattu avant de vous faire l'aveu de mon amour ; j'ai vingt fois déchiré des lettres commencées ; enfin, Mademoiselle, mon cœur l'a emporté sur toutes mes craintes.

C'est sans doute avoir bien de l'audace que de vous faire un semblable aveu ; mais il est sincère, et je n'exagère pas ma situation, si je vous dis que, lorsque je vous ai vu pour la première fois, j'ai senti un transport qui m'était inconnu.

Je ne vous propose pas, Mademoiselle, de partager une affection passagère qui n'a rien de sincère ni de durable ; je désire m'unir à vous par les liens du mariage, et tous mes vœux sont que de doux liens nous unissent à jamais.

Vous connaissez mes parents ; vous savez qu'ils sont honnêtes, et qu'ils possèdent quelques biens. Les vôtres occupent une position moins modeste et plus lucrative ; j'espère néanmoins que cela ne sera pas un obstacle, si vous daignez répondre à mes sentiments. J'attends votre décision, Mademoiselle ; je l'attends avec impatience et anxiété, qu'elle ne soit pas désespérante, je vous en supplie ! soyez sincère et franche, n'ayez aucun détour.

Veillez agréer, Mademoiselle, l'hommage de mes tendres sentiments.

---

LÉON A JOSÉPHINE

Mademoiselle,

Je connais les peines que vous fait endurer celui dont l'ingratitude vous abandonne aujourd'hui si cruellement. Votre infortune me touche, Mademoiselle, et la conduite que vous avez tenue est si honorable qu'elle m'a suggéré l'idée d'adoucir votre

position, pour le cas où vous seriez disposée à accepter cette marque d'estime jointe à l'affection la plus profonde. J'ai été à même de connaître toutes vos douleurs, j'ai vu couler vos larmes et j'ai souffert, Mademoiselle, de ne pouvoir vous adresser des consolations.

Aujourd'hui que vous avez su juger celui qui était en tout point indigne de vous, je puis vous faire l'aveu que j'ai retenu bien longtemps ; cet aveu consiste dans l'amour tendre, honnête et respectueux que vous m'avez toujours inspiré. Ne me punissez pas, Mademoiselle, des torts de celui dont vous êtes heureusement délivrée, et croyez que, s'il y a des hommes injustes et insensibles, il en existe aussi de bons, de tendres et d'affectueux.

Je vous en supplie, Mademoiselle, ne craignez point de vous confier à ma tendresse, à mon amitié et à mes loyales intentions.

J'attends votre réponse avec la plus vive impatience et vous prie de me croire. Votre bien dévoué.

---

PAUL A LOUISE

Mademoiselle,

Lorsque, pendant longtemps, deux personnes, quelque jeunes qu'elles fussent, ont vécu dans l'in-

timité, qu'elles n'ont eu qu'un seul désir, qu'une seule pensée, il est rare qu'elles perdent le souvenir de cette douce et tendre amitié de l'enfance.

C'est ce souvenir, Mademoiselle, qui a constamment entretenu dans mon cœur la tendresse et la vive affection que je me plaisais tant à vous témoigner, il y a dix ans, alors que nous partagions ensemble nos jeux enfantins. Ne vous rappelez-vous pas aussi votre petit Paul qui a passé ses premières années avec vous, qui vous disait à chaque instant : M'aimes-tu bien ? et à qui vous répondiez : Oui.

Aujourd'hui, vous adressant la même question, puis-je compter sur la même réponse ? Oh ! quelle serait ma joie si votre cœur n'eût point changé ? Puis-je compter sur cette confiance que vous m'accordiez autrefois avec tant de grâce et de bonté.

---

VALENTIN A AGATHE

Mademoiselle,

Si la nature m'a refusé le don de l'éloquence, elle m'a donné, en revanche, un cœur sensible, aimant, et un jugement assez éclairé pour apprécier toutes vos belles qualités et toute l'étendue de votre mérite.

Votre aimable figure, vos attraits, votre bon cœur ont fait sur moi une si vive et si profonde impression que je ne me sens point le courage de différer plus longtemps l'aveu respectueux de l'amour que vous m'avez inspiré.

En soulageant mon cœur, par cet aveu, du poids qui l'opprimait, veuillez ne voir de ma part d'autre intention que celle de posséder votre main. Ma fortune, sans être considérable, est claire et bien établie. Ma famille, ainsi que la vôtre, jouit de l'estime publique, voilà, Mademoiselle, des considérations qui sont de nature à me donner quelque espérance : ajoutez à cela la sincérité d'une affection d'autant moins suspecte qu'elle prend sa source dans vos excellentes qualités. Mon espoir est peut-être un peu présomptueux, mais la seule pensée de vous rendre heureuse me fortifie dans cet espoir.

J'attends, Mademoiselle, une réponse avec la plus vive impatience.

---

FAUSTIN A JULIENNE.

Mademoiselle,

Que j'étais heureux, il y a quelques mois à peine !  
et que mon sort est aujourd'hui triste et déplorable !

La première fois que je vous rencontrai, je compris que mon sort était fixé à jamais ; j'eus cependant la force de comprimer ma tendresse ; et ce n'est que lorsque je vous en fis l'aveu que j'eus la douleur d'apprendre que vous ne partagiez pas entièrement mon amour. Je sentis alors le besoin de m'éloigner, et loin de vous, cet amour ardent que je voulais chasser de mon cœur ne fait que s'accroître ; sans doute parce qu'il est fondé non-seulement sur vos charmes et vos agréments, mais sur votre amabilité, votre douceur, et sur toutes vos excellentes qualités.

Vous n'avez pas daigné répondre à mon amour comme je l'aurais désiré ; mais vous ne m'avez pas dit que je devais totalement renoncer à vous ; vous m'avez, peut-être sans le vouloir, laissé entrevoir dans vos paroles une lueur d'espérance.

Tout me sera doux, Mademoiselle, si je puis croire que vous avez conservé de moi quelque souvenir ; et je serai au comble de la joie si vous me permettez de penser à vous et de vous donner toutes mes pensées tendres. Alors je me verrai moins désolé et j'aurai encore pour me rattacher à la vie, l'espoir de voir un jour celle que mon cœur aime et qu'il aimera éternellement.

## NESTOR A HONORINE

Mademoiselle,

Je viens vous faire bien sincèrement l'aveu des sentiments que vous m'avez inspirés. Depuis le moment où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer chez Mme V... je me suis senti attiré vers vous, et j'ai compris que vous seule pouvez faire mon bonheur. A mesure que j'ai eu l'occasion de juger votre caractère et d'apprécier vos charmantes qualités, mon affection pour vous s'est accrue. Aujourd'hui, Mademoiselle, je ne puis plus résister au sentiment impérieux qui me domine. Je vous aime et j'ai compris tout ce que vous pouvez offrir de félicité à l'homme avec lequel vous daignerez partager votre sort ; j'ose vous proposer d'être cet homme.

Si vous voulez bien agréer l'offre de mon cœur, veuillez vous trouver dimanche chez Mme V..., je m'y rendrai de mon côté.

---

  
SIMÉON A ISABELLE

Mademoiselle,

Depuis le bal donné à l'occasion du mariage de votre cousine, vos grâces et vos charmes m'ont pé-

nétre au point que vous êtes devenue l'unique objet de mes pensées. Je vous aime, Mademoiselle, je vous aime avec toute la sincérité d'un cœur honnête, et, dans la situation que j'occupe, deux sentiments viennent se heurter dans mon cœur et troubler mes espérances ; tantôt une vague tristesse mêlée à des idées riantes me dit de ne point espérer ; tantôt une voix, qui me leurre peut être, me dit de ne perdre ni le courage ni l'espérance, c'est dans cette pénible alternative que je prends la résolution de vous écrire afin de savoir si le bonheur auquel j'aspère est une ombre ou une réalité.

Parlez-moi avec franchise, Mademoiselle, et quand vous devriez doubler mes tourmens, n'hésitez pas à me dire la vérité. Dites-moi si le cœur que je voudrais attirer et toucher, ne m'est pas fermé pour toujours, ou si je dois espérer un bonheur que vous seule pouvez me donner.

Je vous prie d'agréer, Mademoiselle, mes hommages bien tendres.

---

VICTOR A FRANÇOISE

Mademoiselle,

A mes yeux, vous êtes une créature accomplie ; vous seule ignorez peut-être tout l'empire de vos charmes et cette ignorance, pleine de naïveté, ajoute

encore à votre beauté, à vos grâces. Je vous ai vue plusieurs fois ; j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous différents entretiens, et il ne m'a pas été difficile d'apprécier toutes vos bontés, et de reconnaître combien votre cœur est sensible et tendre. Oh ! que je serais heureux et fier d'y faire pénétrer une étincelle du feu que vous avez allumé dans le mien !

Si ma sincérité a pu vous convaincre de mes intentions et si vous êtes disposée à ne point repousser des sentiments aussi tendres que vrais, veuillez en'en faire part promptement, car j'ai la plus vive impatience de connaître votre décision.

En attendant, Mademoiselle, veuillez recevoir l'expression de mon dévouement.

---

VICTORIN A DOROTHÉE

Mademoiselle,

Vous serez sans doute étonnée à la lecture de ma lettre, en voyant tout l'amour que vous m'avez inspiré. Avant que vous ne fussiez ma voisine, mon cœur n'avait jamais senti de ces douces émotions qui, dit-on, font le bonheur ou le malheur de la vie ; j'étais calme, sans inquiétude aucune, et ainsi mes jours se passaient du travail à la lecture d'ouvrages sérieux, où je trouvais une bien vive jouissance.

Mais le premier jour que je vous vis, je sentis toute l'impression que vous deviez faire sur mon cœur ; je compris alors la loi des sympathies. Si vous vous absentiez, il me manquait quelque chose ; au bruit de vos pas, je sentais mon cœur battre avec violence ; cependant je n'ai pas osé vous faire part de l'amour que vous m'avez inspiré, mais aujourd'hui, il m'est impossible de le comprimer plus longtemps, et je prends sur moi de vous en faire part, au risque d'être impitoyablement repoussé et d'être alors toujours malheureux. Vous êtes, Mademoiselle, l'objet constant de mes pensées ; je vous vois en tout lieu ; je me plais à vous donner mes tendres sentiments ; et cette délicieuse situation abreuve mon cœur des délices les plus douces.

J'attends de votre réponse des jours de bonheur ou de tristesse. Que je sois heureux ou malheureux, je serai délivré, au moins, de la cruelle incertitude où je suis plongé.

Recevez l'hommage de mes respectueux sentiments,

---

ALBERT A MARIE

Mademoiselle,

Depuis que je vous ai vue, je n'ai cessé de penser à vous. Je suis triste, inquiet, et n'ai plus de goût

pour le travail. Vous êtes si bonne, si jolie, que je n'ai pu vous voir sans vous aimer. Je viens donc, Mademoiselle, vous faire l'aveu sincère des sentiments que vous avez fait naître dans mon cœur.

Soyez assez bonne, assez indulgente pour accueillir favorablement cet aveu et me donner l'espérance que vous m'accorderez une place dans votre cœur. Ce moment sera le plus beau de ma vie et me rendra le plus heureux des hommes.

Croyez, Mademoiselle, à mon plus profond respect.

---

ROBERT A PRUDENCE

Mademoiselle,

C'est au bal donné à l'occasion du mariage de mademoiselle G... que je vous ai vue pour la première fois. Une sympathie irrésistible m'a attiré vers vous ; le charme de vos doux entretiens, d'où ressort à chaque instant la bonté et la vertu, ont si vivement touché mon cœur, que j'ai senti que je serais le plus heureux des hommes si vous consentiez à me donner votre main. Vous m'avez inspiré, Mademoiselle, non pas cette passion légère, qui prend naissance dans le caprice et meurt avec lui, mais une de ces passions profondes, raisonnées, que l'estime ne fait que justifier.

Je viens vous prier, Mademoiselle, de vouloir bien décider de mon bonheur et de faire connaître à vos parents mes sentiments et mes intentions, afin de faire auprès d'eux les démarches utiles en pareil cas.

---

MARCELIN A ÉLISABETH

Mademoiselle,

On dit généralement qu'une déclaration d'amour est difficile à faire : oui, quand le cœur ne parle pas et que la plume seule agit ; non, lorsque la plume n'a qu'à suivre les impulsions de l'âme et du cœur.

Dans ma première lettre, je vous ai exprimé tous mes sentiments ; ils sont purs et sincères. Peut-être vous a-t-il paru téméraire que je prisse la liberté de vous écrire et de vous faire connaître l'empire que vous exercez sur mes pensées et sur mon cœur ; je n'ai point exagéré vos grâces extérieures ni vos qualités : ce qui m'a principalement séduit, charmé en vous, Mademoiselle, ce sont les qualités solides de l'esprit et du cœur, avantages durables qui, dans le monde conjugal, éternisent l'estime, et survivent aux roses éphémères de la beauté. Les renseignements qui vous ont été donnés sont en ma faveur ; je connais votre famille et vous con-

naissez la mienne, qui pourrait alors troubler le bonheur de notre union ?

Daignez donc, Mademoiselle, m'honorer d'une courte réponse, à laquelle j'attache le plus grand prix.

---

FULBERT A SIDONIE

Mademoiselle,

J'ai peu l'habitude d'écrire et vous prie d'avoir de l'indulgence pour les fautes et les maladresses qui pourront se glisser dans la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser. C'est en ce moment surtout que je regrette de ne pas m'être exercé dans l'art d'écrire, qui me serait si utile aujourd'hui, pour vous convaincre de mes sentiments et pour vous exprimer tout ce que je ressens d'affection pour vous.

Je ne puis, Mademoiselle, vous laisser ignorer plus longtemps l'amour que vous avez fait naître dans mon cœur, et je tremble de vous déplaire en vous en faisant l'aveu.

Ce que j'éprouve pour vous, mademoiselle, n'est pas un sentiment passager, car il y a longtemps que je vous aime ; et cette amitié est si profonde, que

je me sens capable de faire tout pour arriver au bonheur d'être aimé de vous.

Je pourrais vous dire, Mademoiselle, tout ce qu'il m'a fallu de résolution pour me décider à vous écrire. J'ai commencé plusieurs lettres sans en terminer aucune ; j'ai failli également renoncer à celle-ci ; mais ce qui m'a enhardi, c'est ma confiance dans votre bonté de cœur et dans votre bienveillance.

Veillez être avec moi franche et sincère ; c'est ce que je réclame de vous, Mademoiselle, avec le plus d'instance, et si l'aveu de mes sentiments ne vous mécontente pas, j'ose espérer que vous voudrez bien me dire un mot qui puisse donner à mon cœur le calme dont il a besoin.

---

GEORGE A AMANDA

Mademoiselle,

Si, depuis bientôt un an que je vous connais, vous avez remarqué tout le bonheur que j'éprouve lorsque je suis près de vous, vous ne serez pas étonné de la détermination que je prends de vous révéler tout ce que j'ai pour vous de tendresse et d'amitié ; et, si l'amitié est un crime, je suis le plus grand coupable du monde, car je vous aime de

toutes les forces de mon âme. O vous ! si charmante et si douce, auriez-vous la cruauté de repousser l'amour le plus ardent et le plus sincère ?

Je vous en conjure, Mademoiselle, ne rejetez pas l'hommage d'un cœur sur lequel vous avez fait tant d'impression et sur lequel vous régnez avec tant de puissance.

Si vous ne pouvez me donner des sentiments aussi affectueux que ceux que je ressens pour vous, laissez-moi, au moins, l'espérance. Un mot, de grâce, Mademoiselle ; dites-moi que je puis vous chérir et vous aimer. Ce mot peut être dit par un regard. J'attends et je tremble !

Veillez agréer, Mademoiselle, avec mon profond respect, l'assurance de mon amour et de mon dévouement.

---

JULIEN A CLAIRE

Mademoiselle,

Vous êtes jeune, et voici, sans doute, les premières lignes d'amour qui passent devant vos yeux. Que de fois déjà, si j'eusse été plus libre, ne vous aurais-je pas exprimé tous les sentiments d'amitié que je ressens pour vous ; mais votre candeur, votre timidité, vos parents, la crainte de vous déplaire

m'ont fait différer jusqu'ici. N'avez-vous jamais remarqué ce que vos charmes, votre esprit naturel, votre bonté de cœur faisaient, lorsque je me trouvais avec vous, d'impression sur moi ? Je viens, aujourd'hui, en toute confiance, vous faire l'aveu sincère de mon amour. C'est à vous maintenant à décider de mon sort ; votre décision sera le bonheur ou le malheur de ma vie.

Oh ! qu'il me serait doux de compter au nombre des plus heureux jours de ma vie, celui où je vous vis pour la première fois et où je sentis cette aimable sympathie, qui me fit vous admirer et vous chérir.

---

JULES A STÉPHANIE

Mademoiselle,

Lorsque je suis loin de vous, je trouve toujours une facilité qui m'étonne pour vous exprimer ce que je ressens ; mais, aussitôt que je suis en votre présence, mes idées se troublent et les paroles expirent sur mes lèvres : je suis donc obligé de concentrer mes sentiments comme s'ils étaient l'expression d'une mauvaise pensée, et cependant qu'y a-t-il de plus naturel et de plus honorable que d'aimer, que dis-je ! que d'adorer celle qui, par ses qualités

e: par ses charmes, sait obtenir tous les hommages ? Cui, Mademoiselle, je vous aime, vous avez allumé dans mon cœur une de ces passions qui font le sort de la vie.

Vous me trouvez peut-être bien téméraire, bien présomptueux, car tout amour suppose un désir ou un espoir de retour. Quel que soit le jugement que vous porterez sur moi, il n'effacera jamais le sentiment profond que vous m'avez inspiré ; jamais, fut-il le plus défavorable, il ne diminuera le dévouement qui vous est acquis jusqu'à mon dernier jour.

S'il ne s'agissait, Mademoiselle, que d'aimer sincèrement pour être aimé, bientôt votre cœur serait à moi. Mais hélas ! c'est de vous seule que dépend mon bonheur, je tremble que vous ne me trouviez pas digne de votre affection. Quand je vous ai quittée, la pensée de bientôt vous retrouver m'a fait envisager avec moins d'amertume le temps qui devait s'écouler jusqu'à ce que je vous revoie, et maintenant, en la désirant, je pâlis en songeant à notre prochaine entrevue. Oh ! de grâce, soyez indulgente, et que votre premier regard ne soit pas mon arrêt de mort.

Veillez croire que, quelle que soit votre réponse, mon amour sera tout à vous jusqu'à mon dernier soupir ! Fasse le Ciel que vous ne le hâtiez pas par vos rigueurs !

Je suis, Mademoiselle, avec amour et respect,  
Votre dévoué adorateur.

## ÉMILE A JULIE

Mademoiselle,

C'est en vain que je voudrais garder le silence ; les tourments qui me dévorent me forcent à parler à vous faire l'aveu d'un secret que je chercherais inutilement à cacher plus longtemps. Mais est-ce un secret pour vous ? n'avez-vous pas déjà deviné que celui qui vous adresse cette lettre ne possède pas un cœur que votre amabilité a si bien su lui ravir ? Oui, Mademoiselle, je vous aime. Voilà ce mot que je brûlais de vous dire et que je me repens déjà d'avoir prononcé, tant je redoute qu'il m'attire votre disgrâce. Me ferez-vous un crime d'un sentiment qui est votre ouvrage ? me punirez-vous parce que je vous ai trouvée belle, aimable, séduisante (*modifier cette énumération selon les qualités et la beauté de la personne à laquelle on s'adresse*) ; serais-je coupable à vos yeux, parce que j'aurais cédé à l'ascendant que vous exercez ? J'espère que vous ne serez ni injuste, ni cruelle, et que si vous refusez un tendre retour à celui qui vous adore, du moins vous ne l'accablerez pas de ces regards froids et sévères qui porteraient la mort dans le cœur d'un amant aussi dévoué que votre serviteur.

---

## FRÉDÉRIC A FÉLICITÉ

Mademoiselle,

L'aveu que je viens vous faire de l'amour que vous m'avez inspiré vous surprendra-t-il ? je n'ose le croire : vous êtes si aimable, si ravissante, que vous devez être habituée à subjuguier même ceux qui n'ont fait que vous entrevoir ; au surplus, veuillez croire que le sentiment que vous avez fait naître en mon cœur n'est ni moins vif ni moins solide que s'il était le résultat d'une longue connaissance. Soyez assez indulgente pour me pardonner la hardiesse que j'ai de vous exprimer mes sentiments, hardiesse qui ne peut vous offenser, car elle est inséparable du respect que je vous dois. J'attends l'arrêt qu'il vous plaira de prononcer ; s'il m'est favorable, j'irai me jeter à vos genoux pour vous remercier ; s'il m'est contraire, je me bannirai de votre présence, et peut-être que le chagrin... mais chassons de tristes idées, et que les dernières paroles de cette lettre ne soient empreintes que de l'ardent amour que j'ai voué à celle qui sera éternellement l'arbitre de mon sort.

Je suis, Mademoiselle, avec tout le respect et le dévouement dont vous êtes digne, etc.

---

LOUIS A ALPHONSINE

Mademoiselle,

Je trace les premiers mots d'une lettre qui sera d'une grande influence sur le reste de ma vie, et déjà je voudrais en posséder la réponse. Cependant, avec quelle inquiétude je la recevrai, avec quelles angoisses je me dirai : Marquerai-je au nombre de mes jours heureux celui où je vis Alphonsine pour la première fois ?

Il faut avouer que le cœur est bien bizarre ; car il appelle heureux le moment où commencent ses tourments : en effet, depuis que je vous connais, Mademoiselle, que de craintes, que d'espérances sont venues agiter ma vie ! Et cependant ces craintes, ces tourments ont fait mon bonheur ; ils sont le résultat de l'amour que vous m'avez inspiré ; et, aux dépens même de ma vie, je ne voudrais pas perdre cet amour pour retourner à ma première indifférence.

Je viens, Mademoiselle, vous supplier de décider du sort d'un homme qui a mis toute sa félicité entre vos mains, et qui sera le plus heureux des mortels, si vous agréez l'offre respectueuse qu'il vous fait de son cœur, si vous daignez consentir à partager son sort.

Les convenances, dit-on, exigeaient que ma de-

mande fût d'abord adressée à vos respectables parents ; mais il m'a semblé plus délicat de faire, avant tout, un appel à vos sentiments ; car c'est de vous seule, et surtout de votre premier mouvement, que j'attends mon bonheur : peut-être que votre soumission pour les auteurs de vos jours ne laisserait pas toute la liberté à votre cœur, et c'est à lui seul que je veux m'adresser avant tout. Que votre bouche prononce... C'est d'elle seule que j'attends mon arrêt. Je suis, Mademoiselle, en attendant votre réponse, dans une anxiété qui est égale à mon amour, et je demeure avec respect.

Votre, etc.

---

ÉMILE A JULIE (deuxième lettre).

Mademoiselle,

Serais je assez malheureux pour que l'offre de mon cœur vous eût paru une offense, ou plutôt aurais-je l'affreux malheur de vous déplaire ? Oh ! de grâce, Mademoiselle, tirez-moi de la cruelle inquiétude qui me laisse sans un moment de repos, et qui, pour moi, est pire que la mort.

Mon cœur, qui cherche à se faire illusion sur la cause de votre silence, me dit que peut-être vous me faites un reproche de vous avoir adressé l'ex-

pression des sentiments de mon amour avant d'avoir demandé à vos parents la permission de vous offrir mes hommages. Mais, Mademoiselle, me ferez-vous un crime d'une action qui n'a sa source que dans une excessive délicatesse? Avant de parler à vos parents, je voulais savoir si ma recherche vous était agréable; et si, en voulant acquérir cette connaissance, je vous ai parlé de mon amour, de mes sentiments, c'est qu'entraîné par la passion qui me domine, je n'ai pu renfermer en moi l'expression de ce que j'éprouve. Telles étaient mes intentions en vous adressant ma lettre; si elle a pu vous inspirer contre moi une prévention défavorable, revenez de votre erreur et rendez justice à celui qui mettra toujours la délicatesse au premier rang de ses devoirs: j'ai pu être imprudent, mais je ne suis nullement coupable. Faites-moi donc connaître, Mademoiselle, ce que je dois espérer: si vous approuvez mes intentions, si mes hommages ne sont pas repoussés par vous, je m'adresserai à vos respectables parents.

---

LOUIS A ALPHONSINE (deuxième lettre).

Mademoiselle,

Je n'ai jamais si bien connu tout l'empire que vous avez sur mon cœur, que depuis que, par vo-

tre silence, vous me tenez dans une incertitude qui est pire que la mort. Oh ! Mademoiselle, de grâce, un mot de réponse, ne serait-ce que pour me dire que vous me détestez ! mais rompez un silence qui me prouve que le dédain n'y est pour rien, car je crois que je préférerais votre haine.

Serais-je donc sans espérance ? mon amour ne sera-t-il jamais payé de retour ? faut-il que je maudisse le jour heureux où je vous vis pour la première fois ? Que de rêves de bonheur vous allez détruire ; que d'illusions vont se briser. Oh ! Mademoiselle, votre amabilité, vos charmes, vos heureuses qualités (*modifier cette énumération selon les qualités et la beauté de la personne à laquelle on s'adresse*) vous feront trouver des admirateurs ; vous rencontrerez, je n'en doute pas, des adorateurs plus aimables, plus méritants que moi, mais jamais vous ne séduirez un cœur qui vous aime avec plus d'ardeur. Oh ! que ne m'est-il donné d'aller à vos genoux vous exprimer tout mon amour ; je ne suis pas présomptueux, mais il me semble que je ne les quitterais pas sans vous avoir persuadée : l'amour sincère est si éloquent !

J'attends, Mademoiselle, avec une inquiétude inexprimable, un arrêt qui sera l'arbitre de mon sort : puisse cette idée vous rendre indulgente pour celui qui sera toujours votre admirateur, etc.

UN JEUNE HOMME SANS FORTUNE A UNE  
RICHE DEMOISELLE.

Mademoiselle,

Vous écrire, quelle audace ! il n'y a qu'un amour violent qui puisse me l'inspirer. La distance qui nous sépare aurait dû m'arrêter ; mais la profonde et vive amitié que vous m'avez inspirée me conduit à vous faire un aveu doux et pénible à la fois ; et dussé-je être plus malheureux encore, je ne puis vous laisser ignorer plus longtemps la véritable situation de mon cœur. Je vous aime, Mademoiselle, oui, je vous aime ; appelez-moi fou, insensé, je vous aimerai toujours. Cependant, je ne puis ignorer que vous êtes destinée à embellir l'existence d'un homme d'une naissance plus élevée que la mienne, et pourtant j'ose parfois croire que vous m'aimerez et cela parce que je vous aime.

Veillez me pardonner, Mademoiselle ; fermez, si vous le voulez mon cœur à tout espoir ; mais ne riez pas avec cruauté d'un sentiment que vous m'avez inspiré, lequel, je le crains, fera le malheur de ma vie. Je sens avec quelle dédaigneuse indifférence vous allez accueillir ma lettre, mais je sens aussi que, malgré tout votre mérite, jamais personne n'aura pour vous autant d'amour que l'audacieux qui ose vous écrire.

Je n'ose pas vous demander une réponse, vous voudrez bien faire à cet égard ce que vous inspirera votre cœur. Je finis, Mademoiselle, en vous assurant que rien ne pourra m'empêcher de vous aimer.

Agréez mes profonds respects.

---

A UNE VEUVE.

Lorsque, il y a deux ans, vous fîtes la perte la plus sensible, la plus douloureuse, dans la personne d'un époux digne de votre tendresse, je sus mesurer toute l'étendue de vos légitimes regrets. Les pleurs doivent avoir leur cours ; mais le temps sait les calmer et les rendre moins amères.

Aujourd'hui, Madame, que vous avez payé le tribut aux chagrins, et acquitté la dette du cœur envers votre époux, avec le deuil qui témoigne une affection bien vive, ne devez-vous pas renoncer à la mélancolie qui trouble cette santé brillante dont vous jouissiez autrefois. Persister à rester dans cet état, n'est-ce point déplaire à la mémoire de celui que vous regrettez ?

Votre mari, en mourant, n'a pas eu d'autre intention que de vous voir donner un second père à ses enfants ; et il avait en moi assez de confiance

---

pour que ses regards ne se soient pas portés sur un autre.

La douleur, Madame, doit avoir un terme, et ne devez-vous pas écarter de votre cœur ce deuil pénible qui se répand sur vos traits ? Voulez-vous, à la fleur de l'âge, priver l'amour et le mariage de leurs plus aimables ornements ? *On n'aime qu'une seule fois*, m'avez-vous dit un jour ; mais vous, Madame, vous êtes faite pour être adorée toute votre vie. Je n'ai pas sans doute les qualités aimables et brillantes que la nature avait prodiguées à votre mari ; mais l'excès de ma tendresse, le désir ardent que j'ai de faire votre bonheur, devront compenser les avantages que la nature m'a refusés. Votre fille aînée n'a que six ans ; la plus jeune en a deux ; ces charmantes enfants ont besoin d'un ferme appui. Votre âge et surtout votre beauté rendent, dans le monde, votre position délicate ; la malignité ne manquera pas de juger mal vos démarches, même les plus innocentes. Je voudrais, Madame, être le soutien de vos enfants et de votre renommée.

Ce n'est pas sans y avoir mûrement réfléchi que je vous fais l'aveu de mes sentiments ; cette affection profonde, cette union ont, depuis longtemps, été l'objet de mes pensées. Veuillez prononcer sur mon sort, j'attends votre décision avec anxiété.

## CHAPITRE II

## RÉPONSES AUX DÉCLARATIONS D'AMOUR

## PRÉCEPTES

Le Code épistolaire dit que toute lettre demande une réponse. Cette règle ne doit point s'appliquer à une jeune personne à qui l'on écrit, soit des propos galants, soit une déclaration en forme.

La réputation d'une jeune fille est pour elle le trésor le plus précieux. Or, son premier mouvement, lorsqu'elle reçoit une déclaration d'amour, est d'en donner connaissance à ses parents ; si elle garde le secret, si elle veut agir dans le mystère, elle peut compromettre son honneur et même tout son avenir.

Une jeune demoiselle, quelle que soit sa vertu, quelles que soient les dispositions pures de son âme, est presque toujours entraînée dans l'abîme, lorsqu'elle s'engage dans une correspondance secrète ; elle finit par ne plus être maîtresse de son

cœur ni de son inclination et se prépare un abîme de peines et de chagrins ; séduite par le prestige d'une lettre écrite avec autant de feu que d'esprit, elle concentre les émotions de son cœur, et craint de le confier à ses parents. Que sera-ce quand des relations seront établies ?

Le devoir d'une jeune fille bien élevée, est de ne répondre à aucune déclaration sans l'agrément de ses parents.

Le style de ses lettres doit être mesuré, toujours voilé des gazes de la pudeur et de la retenue ; car si les lettres d'amour permettent certaines exaltations à cause de la situation de l'âme, une jeune demoiselle doit se garder de tomber dans cet écueil, qui pourrait donner d'elle les idées les plus fâcheuses. La prudence, dans ce cas, exige qu'une jeune personne mette dans l'aveu de ses sentiments une réserve extrême : il vaut mieux trop de retenue que d'avoir à se repentir de quelque imprudence.

Une demoiselle commet toujours une légèreté en acceptant un rendez-vous mystérieux. Si, dans toute l'innocence de son cœur, elle accorde une entrevue à un jeune homme qui la supplie de lui accorder cette faveur, elle s'expose à sentir bientôt le regret, qui est la suite inévitable de l'imprudence qu'elle a commise.

Quand on croit honnêtes les intentions d'un jeu-

ne homme, il est d'usage de lui permettre de venir soit chez des parents ou des amis, et c'est en leur présence que se font les aveux réciproques, dont le but doit toujours tendre au mariage.

---

HONORINE A JULES

Monsieur,

Je vais vous parler avec une franchise, dont je me dispenserai peut-être à l'égard d'un autre. Vous êtes aimable, modeste, vous paraissez prudent et je vous crois discret. Tant de qualités, si vous y joignez la constance, rendront heureuse une femme qui vous aimera ; elles justifieront son choix à ses yeux, même à ceux des autres, avantage peu commun, qui me déciderait en votre faveur, si l'amour était un sentiment auquel mon cœur pût s'abandonner.

Vous savez que j'ai aimé Alphonse G... Un attachement, plus tendre sans doute, lui fait manquer aux promesses qu'il m'a faites. Je crois, Monsieur, avant de faire un nouveau choix, devoir attendre que l'union qu'il a le projet de former soit accomplie. Alors seulement je pourrai disposer librement de mon cœur et me dégager des promesses que je lui ai faites. Si je veux être en droit de

lui reprocher son inconstance, je dois faire tout pour que même reproche ne puisse m'être adressé.

---

## ALPHONSINE A LÉON

Monsieur,

Je sais qu'en répondant à votre déclaration, je fais ce que la prudence et mon strict devoir condamnent ; cependant, je franchis le devoir, convaincue que je suis de trouver en vous un homme sérieux et honnête ; c'est dans cette conviction, Monsieur, que j'accueille l'hommage de votre estime et de votre sympathie. Je vous connais depuis longtemps ; je connais votre respectable famille, j'ai été à même de vous juger par vos actes, et j'ai considéré vos lettres comme le miroir fidèle de ce qui se passe en vous ; voilà ce qui vous a ouvert le chemin de mon cœur ; cependant je vous prie de cesser une correspondance qui pourrait me compromettre. Un premier aveu que fait une jeune personne, à l'insu de ses parents, est une première faute qui trouve sa justification dans la légitimité des intentions ; mais une correspondance suivie

doit être repoussée si elle n'est pas autorisée par les parents, qui sont nos protecteurs naturels.

Je n'ai aucun secret pour ma mère ; je lui ai montré vos lettres et l'ai priée de me donner son expérience pour guide. Si, comme vous le dites, vous avez pour moi une passion respectueuse, prouvez-le moi en prenant soin de ma réputation.

---

EUGENIE A ALFRED

Monsieur,

S'il est des lettres susceptibles de provoquer un grand étonnement chez les personnes qui les reçoivent, celle que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser est de ce nombre. Ce que vous m'annoncez, Monsieur, me surprend tellement, qu'en vérité je ne sais si je ne suis pas la dupe d'un rêve. Je me demande comment une pauvre fille, née et vivant dans la classe la plus humble de la société, a pu captiver le cœur de celui dont la position et les prétentions sont si brillantes. J'ai relu cent fois votre lettre et cent fois mon étonnement a redoublé.

Je n'ose pas accuser votre sincérité ; mais le vague où flotte ma pensée me fait croire à une illusion de votre part ; et cependant je dois vous dire que je ne puis démêler le sentiment confus qui

m'agîte. Hélas ! me dis je, il est dans la vie de ces choses si surprenantes ! Je vous en conjure, Monsieur, si votre cœur n'est épris que par une passion passagère, renoncez à ce qui pourrait troubler mon cœur et lui enlever le calme dont il jouit ; si, au contraire, vos paroles sont l'écho fidèle de ce qui se passe dans votre âme, donnez-en une preuve plus certaine que celle d'une déclaration, dont une femme semble avoir droit de suspecter la sincérité.

Je suis fière, Monsieur, d'avoir fixé votre attention ; mais mon devoir ne me permet plus de vous écrire sans le consentement de ma mère, près de laquelle je vous engage à faire une démarche, si, comme vous le dites, vos intentions sont pures et honnêtes.

---

AMANDA A AUGUSTIN

Monsieur,

Votre lettre me plonge dans le plus grand étonnement ; car si, comme vous le dites, j'ai fait naître en vous l'affection dont vous m'affirmez la sincérité, c'est bien une disposition naturelle de votre cœur qui la fait naître, puisque vous ne m'avez vue qu'une seule fois.

Cette raison, qui arrêterait bien des femmes, ne m'empêche pas de croire à la loyauté de vos sentiments ; mais, avant de consentir à aucun entretien avec vous, je croirais manquer à mes devoirs, si mes parents n'étaient instruits de la démarche que vous venez de faire près de moi ; je vais les en avertir, alors vous pourrez leur présenter les sentiments honnêtes dont vous vous dites animé pour moi ; et s'ils acceptent votre proposition, vous pourrez me voir sous leurs yeux, et le temps fera le reste.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes respects.

---

ISABELLE A THÉODORE

Monsieur,

Détrompez-vous, et ne croyez pas que ma fortune puisse être une barrière infranchissable pour celui qui saura me donner la preuve d'une amitié sincère. Je sais que vos parents ne possèdent rien ; mais une honnête pauvreté vaut mille fois mieux qu'une aisance acquise au prix de l'honneur. Ce n'est donc point ma position qui pourra m'arrêter jamais dans le choix que fera mon cœur.

J'ai eu, Monsieur, occasion de vous voir quelquefois, et loin de vous avoir regardé avec indifférence, je me suis toujours occupée de vous avec un certain intérêt. Je connais vos mœurs et votre probité et je vous avoue que je me suis souvent entretenue de vous par la pensée.

Les paroles flatteuses que vous m'adressez, et dont je vous remercie, quoique un peu exagérées, sont, à mes yeux, une preuve de vos bons sentiments pour moi.

Je réfléchirai sérieusement sur les témoignages d'amitié dont vous m'assurez, et soyez certain que si je ne puis souscrire à vos désirs, j'y serai forcée par des motifs que vous approuverez vous-même.

---

LOUISE A AUGUSTE

Monsieur,

J'ai reçu votre aimable lettre, elle m'a touchée. Vous avez raison, les souvenirs de l'enfance ne s'effacent jamais et laissent toujours dans le cœur des pensées ravissantes. Votre lettre m'a causé un plaisir d'autant plus vif que je n'avais conservé au-

cune espérance de vous ; je vous croyais bien éloigné de moi. La satisfaction que je vous témoigne vous en dit assez pour vous assurer que vous n'avez rien perdu de la confiance que je vous ai donnée autrefois et que vous méritez encore aujourd'hui. Je vous accorde, sans hésiter, l'entretien que vous me demandez et auquel vous attachez tant de prix. Nous parlerons du passé, de ce tendre et naïf attachement qui nous rendait si heureux. Mais ne m'entretenez point de cet amour excessif dont votre lettre est remplie ; j'aime à espérer que vous abandonnerez ce sentiment pour revenir à celui de l'amitié, qui, pour se soutenir, n'a pas besoin de s'inspirer de la vue des qualités extérieures.

---

## JOSÉPHINE A LÉON

Monsieur,

Je le vois, tous les hommes ne sont pas insensibles ; ils ne sont pas tous les bourreaux impitoyables de celles qu'ils devraient protéger. Que vous êtes généreux, Monsieur, et quelle pitié vous avez pour le malheur ! L'intérêt que vous me portez cal-

me mon esprit, console mon cœur ; soyez assuré de ma vive reconnaissance.

Permettez-moi, Monsieur, de vous offrir toute ma gratitude et de ne point accepter vos généreuses propositions. Vous savez ce que j'ai souffert par le fait d'un ingrat qui, après avoir ravi ma tendresse, ne voyait de bonheur que dans mes peines et mes chagrins. Que feriez-vous d'une femme habituée aux larmes, vieillie par la tristesse et chez qui la source de la joie est probablement tarie ? Vous ne trouveriez pas sans doute, dans ma personne, cette joie sans mélange, ces doux épanchements d'un cœur qui ne connaît point les alarmes et qui font le bonheur des époux.

Laissez-moi à mes sombres et douloureux souvenirs ; vous trouverez, dans une femme d'humeur joyeuse, les charmes que vous ne pouvez compter de trouver en moi. Permettez-moi donc de me borner envers vous à de tendres sentiments de reconnaissance, que rien ne pourra effacer.

Et cependant, Monsieur, n'est-ce point vous payer d'ingratitude que de me montrer rebelle à vos intentions, si pures, si franches et si sincères ? Mon Dieu, que faut-il faire ? Eh bien, je me rends à vos instances, je me confie à votre cœur, à tout l'intérêt et toute l'estime que vous avez bien voulu me porter.

LÉONTINE A ZÉPHIRIN

Monsieur,

Les sentiments que vous m'exprimez dans votre lettre me paraissent sincères et partis d'un cœur droit et honnête. A coup sûr, je n'aurais pas été insensible à de si honorables sentiments si mon cœur n'était déjà engagé ; je regrette profondément, Monsieur, de ne pouvoir répondre à une inclination qui m'honore ; mais, je vous le répète, je ne suis plus libre de disposer de ma main.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments d'estime et de considération.

---

THÉRÈSE A ADOLPHE

Monsieur,

Je ne vous dissimulerai pas que j'avais, pour ainsi dire, juré de ne me pas marier. Je suis si heureuse avec mes parents ! En effet, qu'ai-je à désirer ? ma mère me chérit, je fais toutes mes volontés. Dans le mariage, c'est souvent un maître que nous nous donnons et non pas un époux. J'ai donc hésité longtemps à accepter vos propositions ; mais

la pureté de vos sentiments, l'estime que je vous ai inspirée et quelques autres considérations ont motivé ma détermination.

Veuillez, Monsieur, faire part à ma mère de vos intentions, elle connaît les miennes, et je ne doute pas qu'elle ne vous accueille favorablement.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

ÉLÉONORE A FÉLIX

Monsieur,

Je vais être franche avec vous, votre sincérité me le permet. Si mon cœur ne peut souscrire à votre amour, soyez assuré, Monsieur, que je fais le plus grand cas de votre amitié et de votre estime. Vous l'avez prévu, mes inclinations sont engagées ailleurs ; ainsi, vous donner quelque espérance ne serait pas agir envers vous avec délicatesse, c'est ce que je ne dois pas faire. Cet aveu, Monsieur, ne doit avoir rien de mortifiant pour vous, puisque je n'avais pas l'honneur de vous connaître, lorsque je pris l'engagement de donner mon cœur et ma main. Cherchez une autre personne digne de votre mérite ; vous la trouverez, Monsieur, cette per-

sonne, elle saura apprécier vos qualités et vous indemniser de l'impossibilité où je suis de répondre à vos honorables sentiments.

Veillez agréer mes regrets et croire à toute mon affection.

---

## CÉLINE A JULES

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre et l'ai communiquée à mes parents. Toute flattée que je puisse être des louanges que vous me faites aussi bien sur ma personne que sur mon cœur, je dois néanmoins vous assurer qu'elle m'a plongée dans une étrange surprise ; je vous ai vu plusieurs fois, il est vrai, je n'ai eu qu'à me féliciter de vos aimables attentions et de votre conduite ; mais je me croyais incapable d'attirer les sentiments que votre lettre paraît exprimer avec une grande sincérité. C'est mon entière confiance dans cette sincérité qui me détermine à vous répondre. Je vous écris donc pour vous dire que, sans repousser entièrement l'affection que vous m'assurez avoir pour moi, je ne puis

rien décider sans que vous vous adressiez à mes parents, qui vous connaissent depuis longtemps déjà, et qui sont disposés à vous accueillir favorablement.

Recevez, Monsieur, mes salutations.

---

CLOTILDE A HENRI

Monsieur,

J'ai reçu votre aimable lettre ; j'étais éloignée de penser que je fusse l'unique objet de vos pensées. Je dois cependant vous avouer franchement que votre conduite m'a quelquefois frappée et que vous n'avez jamais été pour moi un objet d'indifférence. Vos habitudes, si elles sont bien naturelles, me semblent celles d'un jeune homme qui aime le travail et l'étude, et qui n'a jamais connu la dissipation. Vous m'avez souvent témoigné des marques de dévouement auxquelles j'ai été sensible ; mais je n'osais croire à des sentiments de tendresse, vous ayant entendu dire si souvent que les hommes sont inconstants et trompeurs.

Aujourd'hui, Monsieur, je suis presque décidée

à croire à votre sincérité. J'accepte vos propositions, sauf, bien entendu, l'approbation de mes parents, auxquels je ferai part de vos bons sentiments pour moi ; et si j'ai le bonheur de rencontrer en vous un homme sensible et délicat, je m'applaudirai d'avoir attiré vos regards.

Je vous prie d'agréer mes sentiments respectueux.

---

ÉLÉONORE A VALENTIN

Monsieur,

J'ai bien voulu consentir, selon le désir que vous avez exprimé à Madame B..., à vous voir chez elle et avoir, en sa présence, un entretien avec vous. Je vous ai écouté attentivement, je crois que vous êtes sincère. La franchise et l'abandon avec lesquels vous vous êtes exprimé, ne me laissent aucun doute sur la droiture de vos intentions ; ainsi j'accepte avec plaisir les arrangements et les conditions dont nous avons parlé, à la condition qu'elles seront ratifiées par mon oncle, sans l'avis duquel je ne veux prendre aucune détermination dé-

finite. Si, comme j'ai tout lieu de le penser, vos intentions sont honnêtes, veuillez ne point tarder à faire part à mon oncle de vos projets ; cela vous sera d'autant plus facile que je lui en ai déjà dit quelques mots.

Toutefois, je vous recommande, Monsieur, le silence et la discrétion.

Recevez, je vous prie, l'assurance de mon dévouement.

---

LÉONTINE A CAMILLE

Monsieur,

La délicatesse des sentiments que vous exprimez dans votre lettre, ne me permet pas de m'offenser, car j'aime à croire que vos vues sont légitimes, et je n'ignore pas que votre alliance ne peut que faire honneur à ma famille ; mais permettez-moi de désapprouver la marche que vous avez suivie. Puisque vos sentiments sont ceux d'un homme d'honneur, mes parents ne pouvaient en recevoir l'expression qu'avec plaisir, et c'était à eux, avant tout, que vous auriez dû vous adresser. Si c'est une

fausse délicatesse qui vous a fait adopter le parti de m'écrire avant de vous adresser à mes parents, vous me permettrez de vous faire observer que vous commettez une grave erreur car vous supposez que mes parents pourraient être des tyrans et moi une victime. La tendresse qui m'a toujours été prodiguée par les auteurs de mes jours est un garant qu'ils ne voudront jamais que ce qui pourra faire mon bonheur.

Ma mère connaît votre démarche, car je ne cache rien à ma famille, et c'est à vous, Monsieur, de savoir ce que vous devez faire.

Croyez, au surplus, Monsieur, que j'estime votre caractère, et rien ne doit mieux vous le prouver que la franchise avec laquelle je vous écris.

Je suis votre, etc.

## CHAPITRE III

—  
APRÈS UN AVEU  
—

VICTOR A PAULINE

Mademoiselle,

Comment vous remercier et vous prouver ma reconnaissance d'un si doux et si tendre aveu ! Puis-je croire à tant de bonheur ! Quoi ! vous me permettez de vous aimer et vous m'engagez à demander votre main ! Vous avez senti ce qu'il fallait à mon cœur, car que serais-je devenu si votre réponse eût repoussé mes sentiments ? Ah ! Mademoiselle, qu'il me tarde de vous voir, de vous parler, de vous dire que je vous aime, mieux que je ne puis le faire dans cette lettre. Vous ne pouvez croire ce que votre aveu a jeté dans mon âme de trouble et de ravissement ! je me sens digne de votre amour, mais je tremblais que tant de charmes ne fussent réservés à un autre.

Laissez-moi aujourd'hui vous remercier avec toute l'effusion de mon cœur, en attendant que je vous exprime moi-même la douce félicité dont mon âme est ravie ; je serai heureux d'épancher tous mes sentiments d'affection, car le bonheur, comme la tristesse, a besoin de confidence.

Adieu, ma charmante amie ; je vous aime de toutes les forces de mon âme.

---

#### LUCIEN A JOSÉPHINE

Mademoiselle,

N'est-ce pas une illusion ! Vous m'aimez ; ce mot charmant, ce mot plein de charme a été prononcé par une bouche ravissante ; vos doigts l'ont tracé ! Oh ! bonheur inexprimable ! que ne m'est-il donné d'aller me jeter à vos genoux, pour y mourir de joie et d'amour.

Oh ! daignez me pardonner mon délire ; car je ne sais ce que j'écris ; mon cœur, ma tête, mes idées, tout est bouleversé : c'est le bonheur, cette fois ; et

le calme, s'il revient un peu, ne renaitra que pour me faire entrevoir un enivrant avenir.

Quand pourrai-je de vive voix vous exprimer tout mon amour? c'est un besoin de mon cœur; et il me tarde de vous entendre me répéter cet aveu charmant qui jette sur mon existence tant de félicité! En attendant ce moment heureux, ma pensée et mon cœur ne vous quitteront pas un instant.

Je suis, etc.,

---

ADOLPHE À HÉLOÏSE

Mademoiselle.

Oh! que l'aveu charmant que m'apporte votre lettre m'a touché! Je suis aimé, votre bouche l'a prononcé et votre main l'a tracé. Je ne rêve pas, Héloïse aime un peu celui qui l'adore passionnément!

Quel baume ce doux aveu a répandu dans mon cœur! Depuis un mois, je ne vivais plus, une souffrance indéfinissable me rendait à charge tout ce qui m'entourait. J'ai souffert, ah! oui, j'ai souffert! mais en ce jour vous calmez mes souffrances, en

apportant dans mon cœur l'espoir, auquel j'avais renoncé, mon plus vif désir maintenant est de vous voir, de vous entretenir de mon amour, jusqu'au moment heureux qui pourra m'unir à vous d'un lien plus tendre.

Que je suis heureux, Mademoiselle ! vous êtes l'objet de toutes mes aspirations et de tous mes rêves ! que la crainte de vous déplaire m'a souvent livré à des pensées amères ! me voici enfin plein de confiance en attendant le jour où je pourrai vous donner encore plus de preuves de mon tendre et fidèle attachement.

## CHAPITRE IV

## REPROCHES

JULES À ADÈLE

Mon amie,

Je crains que vous ne regardiez mes soupçons comme un outrage. Vous savez les promesses que vous m'avez faites ; j'ai dû croire à leur sincérité ; cependant vous avez reçu M. B... avec qui, m'a-t-on affirmé, vous avez été fort aimable et fort gracieuse. Il est vrai que ces ~~aimables~~ qualités vous sont si naturelles qu'il vous est difficile de ne point les faire remarquer à ceux qui vous approchent. Vous me pardonnerez, j'en suis sûr, cette observation ; elle m'est inspirée par ce cœur tendre et soupçonneux que vous me connaissez et qu'un rien effarouche ; je possède le plus précieux des biens, n'est-il pas naturel que je craigne de voir à vos côtés un rival heureux ? Ah ! qu'il me serait cruel de vous

voir donner à un autre les tendres sentiments que vous m'avez avoués et de lui prodiguer les caresses auxquelles j'attache tant de prix ! mes soupçons sont puérils et injustes, sans doute, mais prenez pitié de mon amour ; je vous permets de m'appeler méchant, jaloux.

Adieu.

---

ZÉPHIRINE À HIPPOLYTE.

Monsieur,

Vous ne vous êtes pas trompé en pensant que vous deviez porter dans mon cœur un coup mortel. Oh ! oui, vous avez raison, frémissez de votre aveu. Quoi ! après m'avoir indignement abusée, vous osez me dire, en m'annonçant que vous allez vous marier avec une autre, vous osez, dis-je, m'assurer de votre amitié. Ah ! soumettez-vous à la volonté inexorable de votre père, et laissez-moi pleurer sans espérance.

La blessure que vous faites à mon cœur est d'autant plus profonde qu'elle était inattendue.

Pourquoi, mon Dieu, me suis-je arrêtée aux promesses dont vous m'avez bercée, aux serments que vous m'avez faits ? J'ai tout sacrifié pour vous, vous le savez ; et, pour toute récompense, vous

m'abandonnez à mes larmes ; vous laissez une malheureuse qui ne peut manquer de devenir un objet de dérision ou de dédain. Je ne vous maudis pas, Monsieur ; mais je ne fais non plus aucun souhait pour votre bonheur, le ciel ne les exaucerait pas ; car il ne donne jamais la paix aux cœurs perfides, et ces cœurs sont toujours assiégés par des soucis, même au milieu des joies qui les environnent.

Je ne vous en dis pas davantage, Monsieur, vos heures sont comptées, celle que vous devez épouser vous attend peut-être. Allez lui parler d'amour, mais ne lui dites pas que vous m'avez trompée, ne lui dites pas que vous laissez en proie à la plus vive douleur, une pauvre fille qui a eu le tort de croire à la sincérité de vos promesses, qui vous a toujours véritablement aimé, mais qui saura supporter, sans se plaindre, le mal affreux que vous lui faites endurer.

---

ANDRÉ A SYLVIE.

Mademoiselle,

Vous m'avez bercé de douces espérances, et j'aurais cru faire un outrage à votre cœur si je n'avais eu la plus entière confiance dans les pro-

messes que vous paraissiez me faire avec tant de bonne foi et de sincérité. Depuis quelque temps je vous voyais avec moi triste et préoccupée ; vous ne montriez que froideur et indifférence. Près de M. H...., vos yeux reprennent leur animation naturelle ; vous êtes riante, enjouée, fertile en gracieuses reparties. Vous ne m'aimez plus ; vous ne m'avez jamais aimé, moi qui ai eu la faiblesse de vous adorer et de voir en vous tout le bonheur de ma vie. Pour ne point vous déplaire je me suis soumis à tous vos caprices, espérant trouver dans votre amour une juste compensation. Je me trompais ; et j'aurais cru vous offenser de penser que vous puissiez donner à un autre l'affection que je croyais avoir seul. Cependant, Mademoiselle, j'ai encore assez de confiance en vous pour espérer que vous regretterez d'avoir trahi un homme qui avait mis en vous toute sa confiance, et que, lorsque vous reconnaîtrez tous vos torts, vous reviendrez à votre première affection qui est toujours la plus solide.

---

ÉMILE A LUCIE

Mademoiselle,

Il fallait que je fusse aveuglé par l'amour dont vous m'aviez ensorcelé pour n'avoir pas remarqué que votre caractère capricieux, taquin, inégal, ne pouvait me promettre que des chagrins. Il faut donc que je renonce au bonheur que je m'étais promis ; il faut donc rompre un lien qu'un autre plus fort, sinon plus tendre, allait rendre indissoluble. Cherchez, Mademoiselle, cherchez qui vous aime mieux que moi ; ce sera difficile, je pense, et c'est alors que vous vous repentirez d'avoir été boudeuse et taquine. Ah ! je le sens, mon trop d'amour, ce qui devait nous rendre inséparable, est précisément ce qui nous désunit.

Je vous rendrai vos lettres ; elles sont arrosées de mes larmes ! Mais ces larmes sont impuissantes sur votre cœur. Vous relirez ces lettres où vous me jurez tendresse et amour ; et si vous avez encore un reste d'attachement pour celui qui vous a tant aimée, vous regretterez peut-être d'avoir trahi vos serments.

---

FÉLIX A ROSE.

Mademoiselle,

Ce n'est ni le dépit ni la jalousie qui me dictent cette lettre ; mais c'est un cœur profondément blessé, c'est un amour outragé par votre inconcevable légèreté. Vous m'aimez, dites-vous ! comment pouvez-vous profaner un mot aussi sacré ? Comment pouvez-vous le prononcer et ne pas rougir ? Mon hommage flatte votre amour-propre, mais votre cœur ne répond pas au mien, et vous abusez indignement d'un homme qui avait mis tout son bonheur en vous.

En vain chercheriez-vous à le nier, il n'est que trop vrai que les hommages d'un autre sont agréés par vous ; il n'est que trop vrai que vous trahissez vos serments. O ingrate ! qu'ai je donc fait pour mériter une telle conduite ? devais je donc être puni de mon excès d'amour r... Usant de l'empire que vous avez sur moi, vous allez essayer une justification que déjà mon aveuglement a rendu facile, mais, cette fois, je ne serai plus dupe : je suis fort, j'ai vu, j'ai entendu, et malheureusement, je ne sais que trop à quoi m'en tenir. Mon désespoir sera affreux, mais je ne serai plus la dupe d'une coquette qui froisse un cœur si aimant (*cette*

*lettre peut être terminée là ; si l'on est entraîné à un retour d'amour, on peut y joindre ce qui suit).*

Mais je m'abuse : mon amour est plus fort que ma colère, et je sens que je brûle de vous entendre vous justifier. Faites-le bien vite, faites-le pleinement, et que je goûte encore un moment de bonheur ! Mais, de grâce, plus de ce manège qui m'afflige tant, plus de cette coquetterie qui profane notre amour. Oh !.. Rose, de grâce, rendez un peu de calme au cœur de celui qui aurait voulu être toute la vie.

Votre, etc.

---

## CHAPITRE V

## RÉPONSES AUX REPROCHES

BLANCHE A AUGUSTE.

Monsieur,

Nous serions bien malheureux si je vous imitais ; il ne pourrait se passer un seul jour sans que nous fussions brouillés. Je veux vous prouver que votre querelle est injuste et que mon caractère n'est pas aussi mauvais que vous le prétendez : j'ai de graves motifs pour me plaindre de vous ; mais je veux faire le sacrifice d'un bien juste ressentiment pour conserver entre nous l'harmonie qui doit exister entre deux cœurs qui s'aiment.

Hâtez-vous de reconnaître vos torts, il ne vous sera pas difficile d'obtenir le pardon ; votre hésitation me donnerait de vous une fâcheuse opinion ; oh ! alors vous me trouverez querelleuse, indifférente,

glaciale, et ce sera votre ouvrage ; je dois vous dire qu'il m'en coûterait de jouer ce rôle ; mais je saurais le soutenir pour punir un ingrat qui paierait mon affection par d'injustes procédés. Notre avenir est entre vos mains ; voyez si vous voulez me trouver toute bonne ou toute mauvaise.

---

ZÉPHIRIN A DALILA.

Mademoiselle,

Je reconnais ma faute, je viens vous l'avouer et vous supplier de me la pardonner. J'étais fou ; car je ne devais pas me livrer à un emportement qui ne convient pas à mon caractère. Veuillez donc ne pas oublier que ce n'est que l'excès de mon amour pour vous qui a causé le tort qui fait l'objet des reproches que vous m'avez adressés ; soyez indulgente, Mademoiselle ; vous avez cru à ma tendresse, voulez-vous croire encore à ma constante et vive amitié. Oui, je suis coupable ; je me repens sincèrement de mes torts ; je vous ai offensée ; mais j'ose compter sur ce cœur bienveillant qui a causé tant de fois mon admiration. Si j'ai oublié un instant que j'avais affaire à la plus aimable

et à la plus généreuse des femmes, serez-vous assez cruelle pour m'en punir par l'abandon de celui qui a toujours mis en vous son espérance et son bonheur.

---

GEORGE A MARIE

Mon amie,

Je prévoyais les reproches que vous m'avez adressés; ma conscience me dit que je suis coupable. Si je ne vous ai pas écrit comme je vous l'avais promis, croyez bien que mon cœur n'a pas un instant cessé de vous aimer, rien n'a pu changer mes sentiments, J'ai eu le tort de me laisser entraîner par quelques amis, et c'est à eux seuls que vous devez attribuer cette indifférence dont vous vous plaignez si amèrement. J'ai juré de ne les plus fréquenter et je vous promets de rompre sans regret avec tout ce qui pourrait nuire désormais à mon bonheur et à votre tranquillité. Si je n'ai pas répondu à la première lettre que vous m'avez écrite, c'est parce que je n'avais pas de bonnes excuses à vous donner. Je suis coupable, mon amie, je conviens de mon ingratitude eu égard à tout ce

que vous m'avez témoigné de bonté et de dévouement ; j'ai compris une fois de plus que vous êtes la meilleure des femmes et la plus digne d'être aimée. Ecrivez-moi, je vous prie, que vous m'avez pardonné.

---

## ADÈLE A JULES.

Oh ! que vos soupçons sont injustes ! mais je vous pardonne, parce qu'ils sont à mes yeux la preuve de votre tendresse extrême. De grâce, soyez désormais plus raisonnable ; ouvrez les yeux sur ma conduite ; elle est sage et ne peut mériter aucun reproche légitime.

Remerciez le ciel, mon ami, de vous avoir donné en moi une femme qui comprend combien sont à plaindre ceux dont le cœur est exposé à mille soupçons chimériques ; une autre, peut-être, se trouvant outragée par d'injustes reproches, feindrait d'être coupable afin de vous châtier par quelques tourments de plus.

N'oubliez donc pas que je suis toujours la même, que les promesses que je vous ai faites ont été sincères et sont inviolables, et éloignez de vous ces soupçons insensés qui, je le vois, nuisent à votre bonheur et à votre tranquillité.

---

## CLÉMENCE A JULES.

Monsieur,

Vos reproches m'ont d'autant plus peinée que vos craintes sont chimériques ; et, si vous persistiez, elles deviendraient outrageantes pour moi.

J'ai compris ce que les promesses que je vous ai faites ont de sérieux ; je connais les devoirs qu'elles m'imposent ; mais je n'ai jamais pensé que je dusse me renfermer entre quatre murailles sous peine d'être accusée de manquer à l'attachement que je vous ai promis. Faut-il que je chasse de ma présence tous ceux qui depuis longtemps m'honorent de leur amitié, et qui jamais, par un mot déplacé, n'ont donné lieu à la plus légère plainte ? faut-il que je cesse de rire et de plaisanter sans craindre de vous ombrager ? Et que trouvez-vous donc de blâmable dans ma conduite ? Je vous en prie, cessez vos reproches et indiquez-moi sérieusement soit une imprudence ou une légèreté.

Si vous voulez conserver mon affection, soyez ce que vous étiez autrefois ; chassez d'injustes soupçons et rendez-moi, je vous prie, la justice

qui est due à ma conduite et à l'amitié que j'ai pour vous.

J'oublie donc votre lettre, et j'en attends une qui me prouve que je n'ai pas confié mon bonheur à un jaloux.

## CHAPITRE VI

—

## RUPTURES

—

ALEXIS A ANNE.

Mademoiselle,

M. Eugène vous fait la cour, je le sais ; vous êtes bien bonne de m'en faire, pour ainsi dire, de tendres aveux. Ah ! Mademoiselle, je ne dois pas vous contraindre, je vous laisse toute liberté ; mais laissez-moi vous dire qu'un amour sincère ne peut être partagé. Puis-je souffrir que vous acceptiez les témoignages d'un autre ? Non, ce serait par trop de bonhomie. Je vous ai crue charmante et naïve, c'est alors que je vous ai aimée ; mais bientôt votre coquetterie m'a laissé entrevoir que je devais être dupe, et ce que vous faites aujourd'hui ne doit me surprendre en aucune façon.

N'allez pas croire, Mademoiselle, que votre perfidie doive m'affliger au point de me rendre malheureux, j'ai trop d'aversion pour les cœurs inconstants : Je ne regrette qu'une chose, c'est de vous avoir aimée avec sincérité.

---

## CYRILLE A AUGUSTINE

Mademoiselle,

Je vois, malheureusement trop tard, que nous ne sommes nullement faits l'un pour l'autre. Nous nous sommes trompés en croyant trouver dans nos cœurs un bonheur réciproque : Votre caractère et le mien différent en tout point, nous nous adressons sans cesse des reproches ; il est donc sage de rompre et de vivre désormais éloignés l'un de l'autre ; car au lieu de trouver le bonheur qu'enfante une tendre sympathie, nos relations ne nous laissent dans le cœur qu'un fade dégoût. Nous nous exagérons, il est vrai, les choses qui font l'objet de nos mutuels reproches, mais, ne pouvant plus nous entendre, cessons de nous voir.

---

## JULIEN A FÉLICITÉ

Mademoiselle,

Je ne vous tourmenterai plus de mes reproches et ne vous poursuivrai plus de mon amour. Votre conduite n'est pas celle d'un cœur honnête, d'un cœur que j'ai cru si noble ! Pourquoi, après une certaine résistance, m'avez-vous permis de vous aimer, et pourquoi m'avez-vous donné l'espoir de trouver dans votre cœur le bonheur que doit espérer un sincère et tendre amour ?

Vous êtes une ingrante et une perfide, je vous hais et je regrette de vous avoir aimée. Que ces dernières paroles vous dispensent de toute réponse.

## MÉDÉRIC A LYDIE

Mademoiselle,

Tout prend fin ici-bas, même l'amour le plus tendre. Pouviez-vous penser, alors que vous me donniez des preuves si touchantes de votre amitié, qu'un jour devait venir où votre cœur inconstant trouverait ailleurs un bonheur que je devais seul vous donner ? Ah ! sondez toute la profondeur de

vosre âme, vous reconnoîtrez vosre perfidie. Peut-on ainsi trahir sa foi, ses promesses, ses serments ! Mais ne croyez pas, Mademoiselle, que vosre inconstance cause jamais mon désespoir : je vous blâme, je vous méprise et je saurai supporter, avec calme, vosre injustice et vosre cruauté.

Que vous êtes coupable, Mademoiselle, et si vous vous souvenez de vos serments, vosre conscience doit vous faire sentir toute l'étendue de vosre faute. Je ne puis que vous haïr ; et à l'amour que j'ai senti avec tant de charmes doit succéder un éternel mépris.

Je joins à cette lettre un paquet contenant tout ce qui vient de vous : portraits, lettres, serments d'amour.

Vosre très, etc.

---

JUSTIN A CLAIRE

Mademoiselle,

Vous savez qu'il n'est pas dans mes habitudes de vous faire de ces reproches insipides, sans causes sérieuses, qui n'ont souvent d'autres effets que de conduire à l'indifférence.

Mes yeux et mes oreilles ne m'ont point trompé ; votre légèreté n'est que trop réelle, et je saurai supporter le malheur qui m'accable. J'avais en vous la plus grande confiance ; ma vie et mon espoir étaient en votre amour ; vous m'avez juré de m'aimer, et aujourd'hui, sans remords, vous acceptez légèrement d'autres hommages.

Qu'ai-je fait, Mademoiselle, pour mériter un tel oubli de vos serments ; je vous ai trop aimée, voilà tout mon tort. Pouvais-je m'attendre à tant d'ingratitude ? pouvais-je croire qu'un autre put attendrir votre cœur ? Ah ! moi qui ai tant goûté de bonheur à vous aimer et à vous chérir ! votre inconstance vient jeter dans mon cœur le plus cruel désespoir ; mais j'aurai la force de tout supporter : votre ingratitude, votre mauvais cœur m'en donneront la force et le courage.

Je vous connais maintenant ; je ne sais pas si, quoique j'aie l'âme déchirée, je dois envier le sort de celui que vous me préférez.

---

LÉON A ADELE

Mademoiselle,

Depuis longtemps je recule devant une vérité que je serais coupable de vous cacher plus long-

temps ; mais cet avêu est trop important pour que j'hésite davantage à vous le taire. En se connaissant mieux, bien souvent, les illusions se dissipent, et c'est précisément la position où je me trouve. J'avais cru voir entre nous de nombreux points de sympathie ; mais hélas ! aujourd'hui, je reconnais que j'étais dans l'erreur ; nos caractères ne pourront jamais s'accorder. Ce n'est pas votre faute, sans doute ; je veux bien croire que mon caractère seul est mauvais ; mais il n'en existe pas moins une cruelle vérité, c'est que nous ne nous rendrons pas mutuellement heureux.

Cessons donc, Mademoiselle, des rapports désormais inutiles : ils laisseront quelques regrets dans mon cœur, mais il ne faut pas sacrifier sa vie entière à des penchants que le temps aurait bientôt usés et après lesquels il y aurait absence de bonheur.

Veillez croire, Mademoiselle, que ce n'est pas sans peine que je trace cet adieu ; mais il est nécessaire à votre bonheur futur comme au mien.

Je suis, avec considération, votre, etc.

---

## CHAPITRE VII

## RÉCONCILIATIONS

## URSULE A THÉODORE

Mon ami,

Oublions nos querelles et pardonnons nous nos torts on est trop malheureux quand on se dispute. Quelques cœurs sensibles vantent les charmes du raccommodement et pensent qu'il n'est rien de plus doux : mais, à mon avis, c'est un charme qu'on achète à un trop haut prix. Que de tortures, bon Dieu, le cœur n'éprouve-t-il pas pour une séparation, quelles qu'en soient les causes ! Une heure de tendre effusion ne vaut-elle pas mieux qu'une heure de chagrins ? et quel que puisse être le charme d'un raccommodement, il ne peut compenser les souffrances de l'abandon.

Mettons donc, mon ami, le passé dans l'oubli et

retrouvons ces moments heureux qui nous ont procuré tant de félicité. Mon cœur ne peut suffire aux sentiments qui l'oppressent ; je sens mes larmes couler et je ne puis me retenir de vous avouer que votre amie n'a jamais été plus aimante. Puisse cet aveu vous inspirer d'aussi tendres dispositions !!...

Plus de querelles, je vous en supplie.  
Adieu.

---

EUGÈNE A MARGUERITE

Mon amie,

J'ai des torts, je les avoue, je vous prie de me les pardonner. L'amour extrême conduit à la jalousie, et cette passion nous rend souvent injustes. Ce que j'ai fait a dû vous blesser, mais n'est-ce pas la preuve que je ne vis que pour vous, que vous occupez toutes mes pensées, que je vous aime et vous chéris tendrement ? Il arrive que la tête emporte le cœur ; je vous ai dit des choses blessantes, c'est vrai, mais devant les excuses bien sincères que je vous fais, j'aime à croire qu'il n'en sera plus question et que tout sera oublié.

Laissez-moi mériter mon bonheur par de nouveaux soins, nous serons heureux.

---

MARTHE A ANDRÉ

Monsieur,

Puisque vous reconnaissez vos torts envers moi et votre indifférence que j'avais si peu méritée, je vous pardonne encore cette fois. Je ne veux vous parler ni du passé ni du présent ; mais souvenez-vous que c'est le dernier pardon que vous obtenez de moi. Vous comptez un peu trop sur mon attachement et vous savez trop combien je vous aime ; cependant vous savez qu'une fois mon cœur blessé, il revient difficilement. Vous écoutez de mauvais conseils, prenez-y garde. C'est donc dans l'espérance que vous vous corrigerez, que je vous accorde le pardon que vous me demandez. Je vous pardonne sans ressentiment aucun, mais prouvez-moi bientôt que vous voulez changer de conduite. Je romprai avec vous, je vous le jure, au premier écart que vous commettrez.

Croyez-moi, revenez à de meilleurs sentiments, ne fréquentez plus de jeunes étourdis dont le contact ne peut que vous être funeste et porter dans votre cœur cette indifférence dont j'ai eu tant à me plaindre, depuis quelques mois surtout ; soyez digne de vous, digne de moi, et croyez que mes conseils sont dictés par mon cœur.

---

## LOUIS A ÉMILIE

Je vous avoue, mon amie, et j'ai reconnu tous mes torts ; je viens me mettre à vos pieds, implorer un pardon et solliciter votre indulgence. Ah ! combien j'ai été injuste envers la plus adorable des femmes ! Mais vous serez indulgente, vous rechercherez, ma chère Emilie, quelle a été la cause de mes torts, et vous aurez bientôt reconnu que c'est l'excès de mon amour qui m'a causé un moment d'erreur.

Quand on a le bonheur de posséder un cœur comme le vôtre, tout vous effraie, tout vous alarme, pour la conservation de cet aimable trésor. Si je crois vous apercevoir un peu plus froide qu'à l'ordinaire, à l'instant tout me semble perdu et le trouble se glisse dans mon âme ; si quelqu'un est aimable auprès de vous, je vois un rival, et sur le champ la jalousie s'empare de mon cœur et le met à la torture. Voilà, ma tendre amie, l'origine des torts, que vous avez à me reprocher ; ils prouvent, ces torts, que je vous adore presque à la folie ; ils prouvent que j'ai mis en vous tout mon bonheur, toute mon existence. et vous ne me le pardonnez pas !

J'attends avec impatience le moment où je pourrai vous faire de vive voix ma confession tout en-

tière ; si le souvenir de notre querelle avait laissé quelque trace dans votre mémoire, j'espère être assez heureux pour l'effacer complètement : car, vous le savez, on dit que l'amour est persuasif.

Adieu, ma chère Emilie, croyez à mon sincère  
rester.

---

## CHAPITRE VIII

## DEMANDES EN MARIAGE ET RÉPONSES.

## UN JEUNE HOMME AUX PARENTS DE LA DEMOISELLE

Monsieur et Madame.

Mademoiselle Cécile vous a fait part, sans doute, des intentions que je lui ai exprimées dans deux lettres que j'ai eu l'honneur de lui adresser, et dont elle a dû vous donner connaissance. En m'adressant d'abord à votre demoiselle, j'ai pensé ne manquer en rien aux bonnes convenances, persuadé que j'étais que mes lettres vous seraient remises par elle ; je ne suppose donc pas que vous blâmeriez ma conduite.

J'aime mademoiselle Cécile de toutes les forces de mon âme ; j'ai les intentions les plus honnêtes ;

il est vrai que je suis sans fortune, mais lorsque le cœur est satisfait par une union bien assortie, on arrive toujours par le travail et l'ordre, sinon à la fortune, au moins à une honnête aisance, où l'on trouve la joie, le doux contentement et le bonheur.

C'est vous dire que si vous consentez à lier les destinées de votre demoiselle aux miennes par les nœuds du mariage, j'ai la prétention de faire son bonheur.

Permettez-moi d'aller chez vous pour connaître votre décision qui, j'en ai la certitude, sera au moins franche et loyale.

---

A UN PÈRE

Monsieur,

Les sentiments d'estime et d'amitié que le mérite et la vertu de mademoiselle votre fille m'ont inspirés, le prix infini que j'attache à l'honneur d'entrer dans votre famille, me font prendre le parti de vous faire connaître combien je serais heureux, si vous me croyiez digne de m'accorder la main de mademoiselle Julie, que j'aime de l'amour le plus pur. Ma famille, que vous connaissez, se féliciterait d'offrir à mademoiselle votre fille les

plus tendres affections, et un mariage contracté dans ces conditions, ne peut manquer d'avoir les plus heureux résultats.

Si vous avez confiance dans mes sentiments et que l'alliance de ma famille avec la vôtre vous soit agréable, je vous prie de faire part à mademoiselle Julie de ma tendresse et de ma vive affection, et si son cœur peut répondre à mes sentiments et que vous veuillez m'agréer, vous mettez le comble à mon bonheur.

---

A UN PERE

Monsieur,

La tendre et respectueuse estime que m'a inspiré mademoiselle votre fille, me fait vous exprimer mon sincère désir d'entrer dans votre honorable famille ; je connais mademoiselle Elise, depuis longtemps déjà ; j'ai su apprécier tout son mérite et toutes ses qualités, et associer ma destinée à la sienne est le vœu le plus ardent de mon cœur. Je puis la rendre heureuse, j'en ai la ferme volonté ; mon affection pour elle et ma position de fortune me mettent à même de répandre dans

notre union tous les charmes d'une existence pleine de bonheur.

C'est avec les plus respectueuses intentions que j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Elise, et je puis vous assurer, Monsieur, que l'honneur d'entrer dans votre famille, la noblesse et la franchise de votre caractère sont des avantages qui augmentent encore tout le bonheur que je me promets en épousant votre estimable demoiselle.

---

A UNE MÈRE

Madame,

Mon inclination pour votre demoiselle et la véritable affection que ses bonnes qualités ont fait naître dans mon cœur, m'ont déterminé à vous demander sa main. J'ai cru, Madame, que, par devoir, je devais, avant de m'adresser à votre demoiselle, vous faire part de mes intentions. Veuillez les lui faire connaître et lui assurer que si son cœur peut répondre au sincère attachement que j'ai pour elle, elle trouvera en moi un homme tout disposé, par de nobles sentiments, à la rendre

éternellement heureuse. Vous connaissez ma famille et vous devez juger combien elle serait fière de s'allier à la vôtre par une union qui ferait toute sa joie. Je vous prie, Madame, de vouloir bien m'honorer de votre réponse ; elle sera le malheur ou le bonheur de ma vie.

---

A UN PÈRE ET A UNE MÈRE

Monsieur et Madame,

Avant de charger mes parents des démarches officielles, j'ai cru de mon devoir de confier à votre demoiselle tout l'attachement que j'ai pour elle et mon désir de l'avoir pour épouse ; elle vous a fait part de mes projets et sa réponse m'autorise à penser que ni vous ni elle ne les repoussez ; je viens donc, Monsieur et Madame, vous expliquer clairement ma situation et mes desseins. Il est juste que vous connaissiez la position de l'homme qui n'aura de plus grand bonheur que celui d'entrer dans votre honorable famille, d'aimer votre demoiselle et d'avoir pour elle tout le dévouement qu'elle mérite.

Mes appointements, comme employé, sont de

\$. . . . . ; quelques économies montant à \$. . . . . ; mon père me donnera en mariage une somme de \$. . . . . ; mes espérances sont assez belles.

Voilà, Monsieur et Madame, ma situation pécuniaire, que je partagerai avec votre demoiselle si j'ai le bonheur de devenir son époux. J'ai cru devoir vous donner avec franchise tous ces détails, afin que vous n'ayez, plus tard aucun reproche à m'adresser. Si vous ne voyez aucun obstacle, veuillez me donner une prompte décision, je l'attends avec impatience ; si elle est en faveur de mes projets, mes parents auront l'honneur de se présenter chez vous, pour vous réitérer mes intentions.

Agrééz, Monsieur et Madame, mes sentiments bien respectueux.

---

A UN PÈRE.

Monsieur,

Il y a un mois, pour la première fois, que j'ai eu l'honneur de voir votre demoiselle ; j'avais entendu vanter ses rares qualités. A peine l'avais-je vue qu'elle m'inspira une si vive sympathie, que je ne pus me défendre du besoin de lui ouvrir mon cœur et de lui déclarer mon amour. La démarche que je fais près de vous doit vous dire assez sur

la portée de mon attachement et la loyauté de mes intentions. Je vous prie donc, Monsieur, d'adresser mes hommages à mademoiselle L....., et si elle veut bien les accueillir, je verrai devant moi un avenir de bonheur. Cette union serait d'ailleurs pour ma famille le plus grand bienfait et la plus douce satisfaction.

---

#### A UNE TANTE

Madame,

Depuis longtemps, j'aime votre nièce, mademoiselle Elise, que j'ai eu le bonheur de rencontrer chez vous plusieurs fois ; ses qualités de cœur m'ont touché. Elle est si bonne ! elle est si aimable et si gracieuse !... Enfin, Madame, je sens pour elle la plus vive sympathie et l'attachement le plus profond.

Vous connaissez assez ma famille et mes relations pour juger si je puis aspirer à une union à laquelle tendent tous mes désirs ; et dans ce cas, Madame, je viens implorer votre puissante et bienveillante protection.

En votre qualité de tante, vous devez savoir si

les parents de votre nièce n'auraient pas disposé de sa main, ou si elle même n'aurait pas engagé son cœur ; dans ce cas, j'ai pensé, Madame, que vous daignerez m'informer si je dois poursuivre ou suspendre mes démarches.

J'ose compter, Madame, sur votre bienveillante bonté.

---

RÉPONSE FAVORABLE D'UN PÈRE A UNE DEMANDE EN  
MARIAGE POUR SA FILLE

Monsieur,

Je ne puis qu'être infiniment sensible aux intentions d'union entre nos deux familles, dont vous me faites part, et je m'empresse de vous témoigner que ce sera avec un grand plaisir que je verrai se réaliser vos projets.

Prenons un rendez-vous pour causer ensemble de cette affaire ; car, avant d'en parler à qui que ce soit, je crois prudent de bien nous entendre, d'arrêter les conditions du mariage, de nous occuper, en un mot, de l'avenir de nos enfants. Je vous prie de croire que je ferai tout pour faciliter une union qui m'est agréable sous tous les rapports.

---

## REFUS D'UN PÈRE A UNE DEMANDE EN MARIAGE.

Monsieur,

Il m'est pénible d'avoir une réponse négative à vous faire, mais je ne puis accueillir favorablement votre demande. Veuillez croire qu'il n'y a dans mon refus rien qui soit personnel à votre famille ; mais des considérations, qui sont antérieures à votre demande, s'opposent à l'union qui est l'objet de vos désirs.

Veuillez croire à la considération avec laquelle je suis votre, etc.

---

## CHAPITRE IX

LETTRES DIVERSES RELATIVES AU  
MARIAGE

—

LÉON À SES PARENTS POUR LEUR FAIRE PART DE  
SES PROJETS DE MARIAGE

Mes chers parents,

Je viens vous faire part de mes projets de mariage, et solliciter de vous votre consentement à une union à laquelle il ne manque que votre approbation.

Je crois que vous trouverez réunies, dans ce choix que j'ai fait, toutes les conditions que vous pouvez désirer. Vous reconnaîtrez, par ce choix, que j'ai profité de vos bons conseils et de vos sages leçons.

La personne à laquelle je désire unir mon sort

est Mademoiselle V... ; sa famille m'a accueilli avec beaucoup d'égards, et je présume que vous la trouverez aussi honorable que vous pouvez le désirer.

En cherchant une compagne, j'ai voulu trouver une personne qui puisse me rendre heureux. C'est là la principale considération qui m'a dirigé dans mon choix ; cependant je ne crois pas inutile de vous entretenir des intérêts pécuniaires qui se rattachent à cette union (*donner des détails*).

J'attends, mes chers parents, votre prompte réponse qui je l'espère, sera favorable à mes projets. Il me serait bien agréable de vous voir avant la fin du mois ; des motifs que je vous ferai connaître, me font le désirer.

Je suis, avec le plus profond respect, votre fils dévoué.

---

LETTRE D'UN FILS A SES PARENTS POUR LEURS  
DEMANDER LA PERMISSION DE SE MARIER

Mes chers parents,

Vous avez de moi, je pense, une assez bonne opinion pour croire que jamais je ne céderai à un amour irréfléchi pour contracter un mariage.

Mon âge, ma position m'ont déterminé à m'occuper sérieusement du choix d'une épouse. Une

demoiselle recommandable sous tous les rapports, belle, aimable, estimée de tous ceux qui la connaissent, jouissant d'une fortune en rapport avec la mienne, m'a inspiré un amour aussi tendre que réfléchi. Il vous sera du reste facile d'obtenir sur son compte tous les renseignements désirables en vous adressant à M. G...en qui vous avez une juste confiance.

Vous êtes aujourd'hui, comme dans mon jeune âge, mes meilleurs guides, mes meilleurs conseillers, mes meilleurs amis ; mon plus vif désir, vous ne pouvez en douter, c'est que mon choix vous soit en tout point argéable ; c'est donc avec la plus sincère déférence que j'attends votre avis et vos recommandations ; j'espère qu'ils seront favorables à cette union qui, sans aucun doute, fera mon bonheur et le vôtre.

---

POUR ANNONCER QU'ON FERA, EN CAS DE REFUS, DES  
SOMMATIONS RESPECTUEUSES

Mes chers parents,

Il y a bien longtemps que je vous ai fait connaître tout mon désir de prendre pour épouse M<sup>lle</sup> G...Je vous ai dit ce qu'elle a de qualités et combien je vois de bonheur dans cette union à laquelle

j'aspire depuis plusieurs années. Cette jeune fille est sans fortune, ses honnêtes parents ne peuvent rien lui donner en mariage ; mais je trouve une large compensation dans ses qualités de cœur et dans son intelligence. Vous m'avez déjà fait des observations qui ont eu toutes pour objet de m'éloigner de celle que mon cœur adore ; vous ne pouvez me donner d'autres raisons que la différence entre sa position de fortune et la mienne. J'ai mûrement réfléchi, et toutes mes réflexions n'ont d'autres résultats que de me faire découvrir en elle de nouvelles qualités.

Je regrette donc, mes chers parents, que vos conseils ne s'accordent pas avec les aspirations de mon cœur. Votre dernière lettre m'annonce une opposition formelle à mes projets d'union. Je croyais rester digne de votre confiance en m'alliant à une famille sans fortune, mais honorable.

L'amour ne m'aveugle pas au point de me faire des illusions qui ne sont pas de mon âge ; c'est donc avec douleur que je suis forcé de vous dire que, malgré tout le respect que je vous dois, vos observations ne pourront en quoi que ce soit changer ma détermination. J'aurais désirer que ce mariage vous fût agréable, mais rien aujourd'hui ne pourra m'arrêter dans mes projets.

Je désire encore que vous reveniez de vos fa

cheuses préventions ; car je serais désespéré d'avoir recours aux sommations que la loi met à ma disposition.

J'attends votre réponse avec anxiété, et je vous prie de croire, que, quelle qu'elle soit, je ne conserverai pas moins mon amitié, espérant qu'un jour vous regretterez vos rigueurs.

---

D'UN FILS A SES PARENTS POUR ANNONCER SON  
MARIAGE

Mes chers parents,

Je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, de M<sup>lle</sup> D... ; je vous ai franchement confié tout ce que je sens pour elle de tendresse et d'attachement. Depuis, elle m'a promis sa main, et je suis agréé de ses parents qui m'ont prié de vous demander, dès que je le voudrais, votre consentement à mon mariage avec leur fille. Hâtez-vous de venir vous entendre avec eux sur les conventions de notre mariage.

Je ne vous ferai pas, mes chers parents, de nouveaux éloges de celle que mon cœur a choisie ; vous la verrez prochainement, je l'espère, et vous pourrez juger que je ne me trompe pas lorsque je pense qu'elle doit faire le bonheur de ma vie ; son

éducation, sa modestie, sa famille vous prouveront que j'ai profité de vos bons conseils et de vos sages leçons.

Venez bientôt, vous ajouterez à mon bonheur.  
Votre fils affectionné.

---

LETTRE A DES PARENTS DANS LAQUELLE ON INSISTE  
POUR AVOIR UN CONSENTEMENT  
QU'ILS ONT REFUSÉ.

Mes chers parents,

J'étais loin de prévoir votre refus, et votre lettre qui me l'a annoncé a été pour moi un coup de foudre. Quoiqu'il m'en coûte, je me soumettrai à vos désirs ; mais je dois vous avouer que je vois par votre refus, mon avenir brisé et les espérances de bonheur que j'avais rêvées complètement détruites. Réfléchissez encore, chers parents, avant de dire votre dernier mot ; prenez sur la personne que j'aime depuis longtemps de sérieuses informations, elle ne pourront être qu'en sa faveur.

Vous m'écrirez bientôt, je l'espère, que vous m'accordez le consentement que je sollicite de vous avec respect. Songez que je vous aime de toute mon âme, et que ce n'est qu'avec la persuasion que vous serez un jour heureux de mon choix que j'insiste et que je vous prie de bien réfléchir.

---

A LA COUSINE D'UNE JEUNE PERSONNE QU'ON  
RECHERCHE EN MARIAGE.

Madame

Peut-être trouverez-vous mes projets téméraires ; dans ce cas, je vous prierai d'être indulgente pour celui qui met toute sa confiance en vous. J'ai vu plusieurs fois chez M<sup>me</sup> B... M<sup>lle</sup> Cécile, votre cousine ; je lui ai trouvé tant de qualités de cœur, qu'elle m'a inspiré toute la tendresse et l'affection qu'on doit rechercher dans la personne à laquelle on veut unir son sort. Je serais heureux de vouer à une femme si bonne et si tendre tout le bonheur de ma vie. Mais M<sup>lle</sup> Cécile est si riche en qualités, que je crains bien de ne pas avoir l'avantage de lui plaire, non plus qu'à ses respectables parents. Je connais, Madame, toute la confiance qu'ils ont en vous, et je sais que votre avis sera d'un grand poids. Je viens donc solliciter vos bons offices

Si vous pensez que j'aie été trop présomptueux en pensant à cette alliance, veuillez me le dire avec franchise ; l'estime que j'ai pour vous fait que j'écouterai vos avis avec une soumission qui, peut-être, me vaudra votre indulgence.

Je vous prie de ne point m'oublier ; je n'ai pas besoin de vous assurer que je vous serai toute ma vie reconnaissant.

---

A UN AMI DE LA FAMILLE DE CELLE QU'ON VEUT  
CHOISIR POUR ÉPOUSE.

Monsieur,

Je viens, avec quelque confiance, solliciter un service que, j'espère, vous ne me refuserez pas.

M<sup>lle</sup> V..., que vous connaissez tout particulièrement à cause des relations intimes que vous avez avec ses parents, m'a touché par son caractère doux, ses bonnes manières et surtout par sa franchise et sa sincérité ; elle me paraît d'ailleurs posséder toutes les qualités qu'on doit rechercher dans celle dont on veut faire sa compagne. Je sais que vos rapports avec sa famille donneront à la recommandation que je viens vous demander un très grand poids. Je profiterai donc de nos bonnes et amicales relations pour demander de votre obligeance un peu d'aide dans la délicate démarche que je me propose de faire.

Je n'aurais pas osé m'adresser à vous, si j'avais pu craindre que ma conduite pût être un obstacle au mariage que je projette ; vous me connaissez assez pour m'être utile en cette occasion.

Je vous remercie d'avance des bons services que j'attends de vous ; car je crois pouvoir y compter, n'ayant rien à redouter sous quelque rapport que vous envisagiez ma conduite.

---

## LETTRES D'AMOUR

### CORRESPONDANCES DIVERSES

#### PRÉCEPTES

Quand les yeux ont parlé, quand le cœur a senti cette irrésistible sympathie qui l'attire vers l'objet aimé, une inexplicable timidité retient de tendres aveux. Les lettres offrent à celui qui éprouve le besoin d'épancher ses sentiments, les moyens de sortir de cette situation pénible.

Nous avons déjà dit qu'il est impossible de tracer des règles fixes pour les lettres d'amour. Quelles règles, en effet, prescrire aux épanchements de l'amitié ? C'est de l'âme que partent tous les sentiments ; c'est l'âme seule qui doit dicter les lettres d'amour : la plume n'a qu'à suivre ce qui découle du cœur, et le cœur est toujours éloquent.

Ceux qui aiment sentent leurs pensées se presser et foule dans leurs têtes ; mais ils ne peuvent les rendre ni les exprimer d'une manière touchante, et

leur plume reste rebelle s'ils ne sont initiés au langage de l'amour.

Cependant il répugne à l'homme animé par la passion, pénétré d'un amour profond, de se servir des lettres toutes faites qui ne peignent qu'imparfaitement ce qu'il ressent : son amour lui dicte une lettre chaleureuse ; l'inhabitude d'écrire et l'insuffisance des expressions le font échouer devant l'abondance des pensées délicieuses qui naissent au fond de son cœur. Il ne pourra parvenir à vaincre ce pénible embarras que par la lecture bien méditée des bons modèles, où il trouvera une source d'inspirations qui aideront sa plume et donneront à son style la grâce et les ornements propres à exprimer, d'une manière touchante, ce qu'il ressent, ce que son âme éprouve.

Mais il faut bien se garder de copier textuellement les lettres, surtout celles des grands auteurs ; car quelque éloquents que soit leurs écrits, ils s'ajustent mal à la situation de celui qui écrit. Il pourrait arriver ce qui humilia tant un certain faiseur de déclarations qui avait copié la sienne dans un ouvrage célèbre. *Tournez le feuillet, lui écrivit la jeune personne, et vous aurez la réponse.*

Avant d'écrire une lettre d'amour, il importe de bien connaître la personne à qui l'on s'adresse, afin de flatter ses penchants et de toucher les fibres

les plus sensibles de son cœur. Sans cesser d'être fortement épris, il convient d'être gai avec la rieuse, sombre et pathétique avec la sentimentale, naïf et doux avec l'ingénue.

Dans une déclaration il est imprudent de solliciter un aveu avec trop de tenacité et de persévérance. Une femme qui se respecte n'en fait pas.

Ne répétez pas à une demoiselle qu'elle est jolie, qu'elle a de l'esprit ; les dames savent cela mieux que nous.

Il est rare qu'une demoiselle réponde par écrit à une déclaration ; si elle le fait, elle doit, dans sa réponse, observer la plus grande retenue, et laisser entrevoir ses sentiments plutôt que de les avouer.

Les formules ordinaires des fins de lettres, telles que *J'ai l'honneur d'être etc.*, ne doivent pas terminer les lettres d'amour ; cela est trop froid, trop compassé ; il faut de la passion partout et surtout en terminant.

---

## JULES A THÉRÉSINE

(pour lui souhaiter la bonne année).

Mademoiselle,

Que d'hommages, que de félicitations, que de compliments vous allez recevoir aujourd'hui ! Mais vous ne confondrez pas, je l'espère, toutes ces bien séances que commande l'usage, ces protestations d'une froide politesse, avec l'hommage affectueux, tendre et sincère d'un cœur qui est tout à vous. Les vœux que je forme, vous les connaissez : ce sont les mêmes depuis que j'ai le bonheur de vous connaître. Ne les oubliez pas au milieu des vaines démonstrations qui vont vous assiéger, et, en recevant les baisers d'une foule indifférente, rappelez-vous que le mien est toujours pour vous, le meilleur, le plus vrai, et la manifestation d'un cœur qui vous adore.

---

JULES A FLORE

(à l'occasion de la nouvelle année).

Il y a dix ans que, pour la première fois, je vous ai exprimé, en même temps que mes vœux de bonne année, l'assurance de mon profond attachement. Depuis, les années se sont succédées et n'ont pas

été pour nous égales en bonheur. Nous avons supporté de ces disgrâces que nous n'avons pu conjurer ; une foule de tribulations sont venues nous alarmer et l'année 18... nous voit, comment ? Je n'en sais rien ; car j'ignore si votre cœur a conservé pour moi, même un reste d'amitié. Tout prend donc fin en ce monde, jusqu'aux plus tendres sentiments de l'âme. Ah ! si nous eussions été libres, jamais nos cœurs ne se fussent séparés, jamais le moindre refroidissement ne se serait emparé de nous ; mais des circonstances funestes, plus fortes que tout raisonnement, ont rompu nos relations si douces, si bonnes, si pures ; nous avons comprimé nos sentiments sympathiques ; nous avons fait taire dans nos cœurs les effets puissants des souvenirs, afin que notre séparation nous fût moins cruelle.

Vous savez, mon amie, combien je vous ai aimée et combien j'ai souffert ; il n'est pas de sentiments que n'aient senti les fibres de mon cœur. Votre éloignement et votre indifférence m'ont conduit à la calme amitié ; mais à cette amitié, qu'une étincelle ranime, qu'un serrement de main rend délicieuse, qu'un baiser change en amour.

Si vos sentiments ne sont plus les mêmes ; si votre cœur ne doit plus s'épancher dans le mien ; s'il ne doit plus lui faire l'aveu de cette tendresse ravissante qui m'a rendu si heureux, je trouve, au

moins dans la pensée qu'aucun autre n'a touché votre âme, une puissante consolation qui est pour moi la preuve que votre âme est cette âme belle, noble et généreuse que j'ai tant admirée.

Recevez donc, mon amie, mes souhaits de bonne année et les vœux ardents que je forme pour que vous soyez heureuse.

---

ALPHONSE A ADÈLE.

La maladie qui avait si cruellement menacé mes jours, me laisse enfin le doux espoir de vous revoir. Prêt à cesser de vivre, quelle douleur affreuse mon cœur n'a-t-il pas ressentie par cette pensée que je ne devais plus vous revoir. Oh ! que l'amitié cause de peines lorsque le cœur se sent arraché de l'objet qu'il adore ! J'ai été en proie à tous les supplices, à celui même de la jalousie. Hélas ! me disais-je, je serai oublié ! Un autre plus heureux.... Adèle, cette idée m'accable ! Ô mon aimable Adèle, ai-je pu vous voir sans vous adorer, sans détester l'union que l'on a prétendu me contraindre à contracter. Non, mon Adèle, non ; aucune autre que vous ne peut avoir mon cœur ; je vis pour vous seule, et

si l'affreux destin doit nous séparer, mon existence sera un long deuil que je ne quitterai qu'au tombeau !

Adieu.

---

ADOLPHE A ÉLISE.

Élise daigne m'écrire ! sa main a tracé ces mots !... Oh ! mon Élise, n'espérez jamais trouver autre part que dans mon cœur, ce délice, cette ivresse, cette flamme dévorante et pure qui ne pouvait être allumée que pour vous et que rien ne pourra jamais éteindre.

Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi ; vous avez bravé l'opinion, pour vous intéresser à mes jours ; vous m'avez écrit ; ce sont les lignes que votre main avait tracées qui ont rendu les forces à mon cœur et qui m'ont rappelé à la vie.

Que de reconnaissance je vous dois, à vous, ma chère Élise, pour qui seul j'existe encore.

Adieu !

---

## ISIDORE A JULIE.

Ma dernière lettre a dû vous assurer de toute mon amitié, et de tout ce que mon cœur peut vous donner de tendresse et d'amour. O Julie, je vous en supplie, ne soyez pas insensible à tant d'amour ! Vous ne pouvez trouver autre part que dans mon cœur ce délice, cette ivresse, cette flamme pure, nés d'une douce et entraînant sympathie qui porte mon cœur vers vous. Si vous êtes assez insensible pour me plaindre sans m'aimer, je préfère que vous ne haïssiez ; et alors accablez-moi, ôtez-moi jusqu'aux moindres illusions, mais ne me défendez point de vous aimer, de vous adorer.

Adieu.

## ADOLPHE A STÉPHANIE.

Rejeter avec dédain les tendres sentiments d'un malheureux, l'abandonner à ses remords, le voir souffrir sans pitié, c'est le procédé d'une femme ordinaire qui, se croyant offensée, se livre à l'ardeur de son ressentiment ; ne pas fermer son cœur au mouvement généreux qui peut l'ouvrir à la compassion, oublier, pardonner, accorder quelque indul-

gence au retour d'un coupable, l'entendre, au moins, c'est ce que je croyais devoir espérer de l'âme noble de Stéphanie.

Mais elle a changé ; son cœur a perdu cette sensibilité qui me l'a fait tant adorer ; elle n'est plus cette femme sensible et vraie qui devait m'aimer toujours et dont rien ne devait affaiblir les sentiments. Oh ! ma chère Stéphanie, vos lettres, vos lettres seules adoucissent mes longs chagrins ; ces lettres si chères, si souvent baignées de mes larmes ; ces lettres charmantes, unique reste de mon bonheur passé, elles me disent encore que vous m'avez aimé. Mais vos yeux m'ont dit depuis que vous me haïssez ; votre départ me l'a confirmé.

Ah ! Stéphanie ! est-ce bien vous qui me montrez cette inhumaine insensibilité ? vous m'avez tant promis de m'aimer toujours ! Vous ne voulez pas m'entendre ; que savez-vous si vous n'êtes point injuste ? Au nom de tout ce qui vous est cher, permettez-moi de vous voir, de vous parler, ne refusez pas cette faveur à un homme qui vous adore, qui n'a jamais cessé de vous aimer et qui n'est point indigne de la grâce qu'il ose vous demander.

---

## ALPHONSE A DÉSIRÉE.

Je ne puis, ma charmante amie, résister au désir de te répéter combien je t'aime, combien de jour en jour, tu me deviens plus chère. L'amour est une chose bien singulière : on croit en avoir atteint le terme, et toujours on s'aperçoit qu'il augmente. Et toi, mon amie, sens-tu comme moi croître ton amour ? le lien qui nous unit te devient-il chaque jour plus précieux ? est-il indispensable à ton bonheur ? Oh mon amie, quand je songe aux inquiétudes qui ont dévoré ma vie, avant le jour heureux où j'appris que tu partageais mon amour ; quand je compare ce temps à celui qui s'écoule aujourd'hui, un sentiment de tendre reconnaissance vient augmenter la passion que je ressens pour toi. Bientôt, j'espère, nous pourrons, sans témoins, épancher les douces émotions d'un amour sincère et partagé ; j'aspire à ce moment heureux. et je proteste qu'en attendant, ma pensée ne te quittera pas un instant. Permits-moi de te faire l'hommage d'un million de baisers : je ne saurais t'envoyer trop de preuves de mon amour.

A toi, pour la vie.

---

HIPPOLYTE A JULIENNE.

(Demande d'une entrevue.)

Mademoiselle,

Depuis longtemps, mes yeux et mes démarches vous ont prouvé mon amour, et je ne me crois pas dans l'erreur, en supposant que vous avez été assez bonne, assez indulgente pour agréer mes hommages. Mais hélas ! il manque quelque chose à mon bonheur ; je sens le besoin de vous exprimer tout ce que mon cœur éprouve, et, jusqu'à présent, c'est à peine si j'ai pu, à la dérobée, vous dire quelques mots dont l'insignifiance n'a pu vous peindre tout mon amour. Soyez assez bonne, soyez assez complaisante pour me dire où l'on pourrait vous rencontrer, car il me tarde de vous entretenir de mes sentiments. N'hésitez pas à me donner cette marque de faveur : ma constance, la force de ma tendresse le méritent, et soyez assurée que vous n'aurez jamais à vous en repentir : ma prudence, ma discrétion, mes respects, vous prouveront que l'amour sincère est toujours délicat.

Je suis, avec espoir, votre admirateur dévoué.

---

JULES A ÉLISE.

(Absence.)

Quoique l'amour, ma chère et tendre amie, m'ait fait trembler bien des fois en songeant aux maux qu'allait me causer ton absence, la réalité a surpassé toutes les craintes de mon imagination : non, rien n'égale les chagrins que j'endure. Ennui, inquiétude, te le dirai-je, jalousie peut-être, tout m'accable, tout me rend la vie insupportable. Appelle-moi égoïste, si tu veux, je sais que je ne le suis pas, et que l'amour seul, l'amour inquiet inspire mes craintes ; mais tes plaisirs les plus innocents me déplaisent ; l'aimable réception que chacun te fait me contrarie ; il me semble que moi seul, moi seul sur la terre ait le droit de te sourire, de te trouver aimable et de te le dire. Qui sait si, parmi toutes ces nouvelles figures, il n'en est pas qui attireront tes regards, qui captiveront ta pensée ?... Mais pardonne, mon amie, l'amour m'égare ; et ne punis pas, par un reproche trop dur, celui qui n'est coupable que par excès d'attachement.

Sois assez bonne, sois assez généreuse, ma tendre amie, pour rassurer mon cœur plein de crainte. Ne tarde pas à me répondre ; tes lettres sont ma

consolation, et n'en prive pas un cœur que ton absence jette dans le plus cruel isolement.

A toi, pour la vie.

---

ISIDORE A JOSÉPHINE.

O mon amie ! comment te témoigner mon bonheur et ma reconnaissance ? Un tendre délire m'enivre, me transporte : il me semble que la terre n'est plus digne de me porter. Oh ! comme tu m'aimes ! et quelquefois j'ai pu en douter ! Tu me pardonnes, n'est-ce pas ? tu as su apprécier mes doutes ; tu n'y as vu que des preuves d'amour, que des craintes qui attestaient la violence de ma passion. O ! ma chère Joséphine, qu'il tarde de me retrouver à tes genoux, d'y répéter le serment de ne vivre jamais que pour toi, pour toi seul, qui n'a pas hésité à faire mon bonheur. Je n'oublierai jamais le jour heureux où tu me donnas une si grande preuve d'amour ; il est marqué au nombre des plus beaux de ma vie, et toujours il me rappellera avec quelle sincérité, quel dévouement je suis aimé.

A toi seule, à toi seule, pour la vie.

---

VICTOR A CLÉMENTINE.

(Pour accompagner un cadeau.)

Mademoiselle,

Permettez-moi de vous offrir ce faible hommage de mon amitié. Que votre délicatesse ne s'alarme pas. Si vous m'aimez un peu, vous ne refuserez pas quelque chose qui me rappellera à vous lorsque j'en serai éloigné ; et puis, Mademoiselle, vos aimables parents me comblent chaque jour de tant de bontés et de bienveillance, que ce que j'ai l'honneur de vous offrir n'est qu'un faible retour.

Acceptez donc, Mademoiselle, mon cadeau comme le doux hommage de mon cœur, et qu'il soit pour vous une nouvelle preuve d'un attachement qui ne cessera qu'avec la vie.

Croyez, je vous prie, à mon profond respect et à mon parfait dévouement.

---

HIPPOLYTE A JULIENNE.

(Demande d'un portrait)

Mademoiselle,

Je vous dois déjà une double reconnaissance : l'une pour l'amour que vous avez pour moi, et qui assure mon bonheur, l'autre pour l'aveu que vous

m'en avez fait. Je devrais être heureux, et cependant quelque chose manque à ma félicité. Quoique ma pensée, qui ne vous quitte jamais, me trace sans cesse les traits de celle que mon cœur adore, cependant, je désire ardemment posséder son portrait ; vingt fois le jour, je sens le besoin de contempler mon amie ; à chaque instant, je voudrais couvrir de mes baisers son image chérie, et la nuit je gémiss de ne pouvoir la presser sur mon cœur. Oh ! soyez sensible à ma plainte ; comblez les vœux d'un homme qui ne respire que pour vous ; permettez-lui de posséder ce précieux gage, et son amour saura trouver le moyen de surmonter les obstacles qui pourraient s'opposer à la réalisation de son vœu le plus cher.

Toujours je voudrais vous voir, et les instants qui nous réunissent sont si courts ! Dans ces longs intervalles où votre absence jette un voile si triste sur mon existence, je vous regarderais, je vous parlerais, je vous couvrirais de baisers, sans que vous puissiez vous en offenser, et un moment d'illusion m'aiderait à passer de longues et pénibles heures.

Adieu, Mademoiselle ; recevez, avec ma demande, les protestations de mon amour sincère ; puissent-elles vous disposer à augmenter le bonheur de celui qui est pour la vie.

---

## JULIENNE A HIPPOLYTE.

## Réponse.

Est-ce un amour bien sincère qui vous engage à me faire la demande que vous mettez tant de chaleur à obtenir ? Certainement mon faible cœur n'est que trop disposé à vous l'accorder ; mais n'aurais-je pas à m'en repentir ! Ce gage d'amour qui, dites-vous, fera votre bonheur, ne fera-t-il pas un jour mon désespoir ? Si votre cœur venait à changer, ne feriez-vous pas un trophée de ce que je n'ai pas la force de vous refuser ? O Hippolyte ! rassurez-moi avant que je vous cède ; protestez-moi que toujours mon portrait (*au lieu de portrait, mes cheveux, ma bague, etc., selon la circonstance*) sera pour vous un gage sacré, sur lequel un œil profane ne se reposera jamais.

Oh ! que je suis faible pour vous ! de grâce ! mon ami, ne m'en faites jamais repentir, car vous donneriez la mort à celle qui ne respire que pour vous !

Je suis, etc.

---

ALFRED A JULIE.

Mon cœur est brisé ! et mon esprit est tellement troublé que je ne sais ce que je vais vous écrire.

Oh ! que mon sort est affreux ! Quoi Félix va posséder l'objet le plus précieux, la femme que j'ai toute ma vie adorée ! lui, cet homme méprisable, le plus lâche des hommes, le plus fourbe, le plus cruel ; Julie va être à lui, à lui pour jamais ! Julie dans les bras d'un autre !.... C'est Félix qu'elle me préfère ; en m'assassinant, elle me conjure de vivre et d'être heureux. Un barbare va devenir son maître. Oh ! non, Julie ; un sort aussi affreux ne vous est point réservé. Quoique vous disiez que vous n'avez point de contrainte, vous avez subi une influence malheureuse. Il est encore temps, je veux vous parler.

---

JULIE A ALFRED.

Cher Alfred, il faut perdre à jamais le souvenir de Julie. Il semble que le ciel n'ait formé mon cœur que pour les plus affreux sacrifices. La reconnaissance, les sentiments de l'amitié, ceux de la nature lui ont imposé des devoirs qu'il lui a fallu remplir.

Dans la position où le sort m'a réduite, m'éviter, m'oublier est désormais la seule preuve que vous puissiez me donner de la sincérité de l'amitié

que vous m'avez témoignée. On ne m'a point contrainte, vous devez me haïr. Votre amour ne peut que vous rendre malheureux, et ce serait pour moi un sujet de désespoir ; je n'ai point mérité que vous ajoutiez à mes peines. Puissé-je ne pas vous savoir malheureux ! C'en est fait, il faut vous dire un éternel adieu !...

---

## ALFRED A JULIE.

Serait-il vrai ? ô Julie, Julie, vous repoussez, sans pitié, l'affection la plus tendre, l'amour le plus vif, le plus sincère. Quoi !... il se pourrait ?... le cœur le plus aimant... Ah ! malgré votre insensibilité, je voudrais qu'il me fût possible de vous adorer plus encore que je ne l'ai fait jusqu'à ce jour. Non, je ne puis croire ce que m'a dit votre amie ; elle m'a trompé... Non, je ne puis rester dans cette incertitude, après l'espérance que j'avais osé concevoir. Il faut que je vous voie, il faut que je vous entende, il faut que je meure à vos pieds ou de l'excès de mon bonheur ou de celui de mon infortune.

O Julie ! ma chère amie, je sais tout le tourment que vous avez enduré ; je connais le supplice affreux que votre frère vous fait endurer ; il vous

a persécutée, j'en étais la cause. Quelle âme dure ! la vertu ne le désarme point, l'intérêt, le vil intérêt s'en est emparé et lui fait voir le bonheur seulement là où il y a la richesse.

Ne cherchez plus à le détourner de cette erreur funeste ; tous vos sentiments et toutes vos raisons si justes et si naturels, d'ailleurs, ne feront que l'aigrir. Soumettez-vous ; mais conservez-moi votre cœur et l'amitié inviolable que vous m'avez promise. Il ne peut vous forcer à former une union qui vous déplaît, à donner votre main à un homme que vous haïrez plus tard. Espérons-le, il reviendra de sa fatale erreur, et nous serons heureux.

---

PAUL A ÉMILIE.

Vous me dites, Emilie, que vous voulez me détromper de l'opinion que j'ai conçue de votre tendresse, vous allez épouser M. D... , y pensez-vous, Emilie ? Quoi ! vous, épouser M. D... ! J'ai cru bien sincèrement à votre amitié pour moi, et si j'ai eu le tort d'en paraître trop assuré, veuillez ne m'en point punir par un acte qui, je crois, ne fasse que vous me regretterez bientôt. Si M. D... l'emporte sur moi, il sait de quels moyens il s'est

servi pour faire votre conquête. Je souhaite qu'il en ait le scrupule et qu'il sente que ce qu'il obtiendra de vous de plus doux et de plus agréable aura toujours quelque chose d'amer.

Pour moi, je puis me vanter d'avoir été franc et sincère. Vous aurez à juger s'il en est de même en ce qui concerne mon rival.

---

ADOLPHE A LÉONTINE.

Mademoiselle,

Je vous trouvai hier plus belle et plus brillante que jamais ! Je ne sais si vous êtes embellie en effet, ou si c'est l'effet de mon imagination qui vous a embellie ! voilà ce que c'est que d'aimer trop. De bonne foi, je douterais quelquefois que vous fussiez aussi aimable que je le vois, si je n'entendais dire que vous l'êtes véritablement. En vérité, vous pourriez être laide et insensible, que je ne m'en apercevrais pas car je vous aime à la folie.

Quand je commençai à vous aimer, j'étais en garde contre mon jugement ; je demandais à tout le monde s'il était vrai que vous eussiez les yeux

tendres, un sourire agréable, un air gracieux ? Toutes les réponses m'indiquèrent que je n'étais l'objet d'aucune illusion ; je laissai alors aller mon cœur à volonté.

Vous voyez, Mademoiselle, ma situation ; vous voyez combien mon amour est sincère, vous devriez m'aimer ; mais m'aimez-vous ?

---

JULES A LUCIE.

Vous m'aimez, Lucie, vous avez beau vous en défendre, le sommeil trahit les secrets de votre cœur. Voilà ce qu'il en coûte à ceux qui veulent cacher leur amour à ceux qui le causent ; si vous m'eussiez fait l'aveu de vos sentiments, vous auriez pu compter sur toute ma discrétion. Ne vaudrait-il pas mieux, ma chère Lucie, que vous eussiez épanché votre cœur, que de parler la nuit d'une affection qui a besoin d'être exprimée. L'amour ne perd rien, vous lui devez aveu de tendresse ; il exige que vous le fassiez. Si votre raison vous impose le silence, votre raison s'endormira, mais l'amour ne s'endormira pas. Les nuits appartiennent à l'amour ; aussi voyez-vous que le secret de tant de jours vous est échappé en une nuit. Mais

oserai-je vous demander sous quel aspect je me suis présenté à vous pour obtenir que vous vous déclariez en ma faveur ? J'étais sans doute fier et menaçant, puisque je n'ai jamais rien gagné auprès de vous par des manières respectueuses et soumises. Ne dites pas que ce que vous avez dit la nuit ne tire pas à conséquence ; c'était vous qui parliez, vous seule, tandis que, lorsque vous êtes avec moi dans la journée, c'est la cérémonie et la dissimulation qui parlent.

Adieu, ma chère Lucie, je serai désormais insensible à toutes vos rigueurs de jour, parce que je compterai que vous vous en dédirez la nuit.

---

ANDRÉ A FLORINE.

Pourquoi, inhumaine, avez-vous entrepris de me rendre aussi malheureux ? Je ne prononce pas un mot sans découvrir toute l'étendue de mon infortune. Je vous le répète, vous êtes l'objet unique et sacré des affections de mon âme ; je ne puis respirer, penser, agir que pour vous ; il ne vous échappe pas un regard qui n'aille à mon cœur, pas une parole qui ne s'y grave, pas une volonté qui ne devienne la plus douce des lois pour mon

amour. Oui, je tiendrai à ma promesse ; je serai tout ce que vous voulez que je sois, c'est-à-dire bien malheureux. Les privations de mon cœur sont des jouissances pour le vôtre, je me les impose toutes.

Rien n'est égal à l'agitation que j'éprouve, et je vous avouerai qu'il se mêle à mes alarmes quelques lueurs d'espérance. Je vous en prie, ne rébuttez point un attachement si vrai ! Avant que vos beaux yeux soient fermés par le sommeil, reposez-les avec quelque intérêt sur ma lettre ; laissez-y pénétrer la voix du plus tendre amour ; qu'il veille dans votre cœur tandis que vous dormirez ; qu'il en chasse, s'il est possible, la crainte, la défiance, tous les monstres enfin qui le gardent, l'assiègent et m'empêchent d'y pénétrer.

Adieu, pardonnez le désordre de mes sentiments en faveur de leur véracité.

---

AUGUSTE A ANGÈLE

Mon bonheur est certain, puisque je suis aimé de vous, et le vôtre ne finira jamais s'il doit durer autant que l'amour que vous m'avez inspiré. Oui, mon Angèle, vous m'aimez et vous ne craignez

---

pas de m'assurer de votre amour. Après avoir lu ce charmant *Je vous aime*, écrit de votre belle main, j'ai entendu votre bouche me répéter cet aveu, j'ai vu se fixer sur moi ces yeux charmants, qu'embellissait encore l'expression de la tendresse ! J'ai reçu vos serments de vivre toujours pour moi ! Ah ! mon Angèle, recevez le mien de consacrer ma vie entière à votre bonheur ; recevez-le et soyez sûre que je ne le trahirai pas.

Adieu, vous que j'aime tant, vous que j'estimerai toujours davantage.

---

HENRI A HONORINE

Pourquoi, Mademoiselle, refusez-vous obstinément de répondre à mes lettres ? Quelle est donc alors cette amitié que vous dites exister entre nous ? Vous savez que j'éprouve les plus cruels tourments : votre silence me dit assez que vous êtes insensible à mes peines. Quoi ! votre ami souffre et vous ne faites rien pour le secourir ! Il ne vous demande qu'un mot, et vous le lui refusez ! Vous me parlez de votre amitié !... Mais il me semble que vous n'avez jamais bien compris ce qu'est ce sentiment. Je vois trop tard qu'il faut renoncer à

vous aimer ; il en coûtera à mon cœur mais vous l'aurez voulu, car l'amour le plus tendre ne peut se contenter d'un sentiment si faible que celui que vous me donnez. O vous que je croyais faite pour mon cœur, vous ne voulez pas le recevoir ; votre silence m'apprend assez que votre cœur ne sent rien pour moi.

Adieu, Mademoiselle.

---

JULES A SON AMI

Quel trouble, quel délire, quels transports douloureux et chers m'agitent !

Privé de Florine, la vie m'était un supplice affreux : mais, depuis que je sais qu'elle s'intéresse à moi, je sens que l'air que je respire apporte dans mon cœur un baume qui calme les maux que notre séparation y a fait naître. O mon ami, que je suis heureux d'épancher mon cœur dans le tien ! Que je suis heureux de te dire que ma Florine a conservé pour moi cette tendre amitié à laquelle je ne devais plus compter ! Mon cœur brûlant d'amour pour elle, enivré de reconnaissance, est au comble de la félicité. Je l'ai rencontrée, il y a deux jours ; nous avons senti l'un et l'autre ce que la sympa-

thie a de puissance sur les âmes ; elle a cherché à se contraindre, mais un mouvement irrésistible a trahi l'émotion de son cœur ; elle a pu lire, dans mes regards, tout l'amour qu'elle m'inspire. O Florine, Florine, étions-nous faits pour être séparés ?...

Adieu, mon ami ; demain j'aurai des nouvelles de ma Florine ; elle me dira ce qui se passe dans son cœur.

---

#### JULIEN A SON AMI

Ces conseils, mon ami, pourraient-ils avoir sur moi quelque puissance ? Je t'ai dit que j'aime Adèle et que plus j'avance, plus elle a d'empire sur mon cœur. Je demande des conseils et je me plais dans mon aveuglement, dans mon délire ; je ne sais si les pressentiments de mon cœur me trompent, mais l'avenir ne m'effraie pas. Quoi qu'on puisse dire, Adèle peut devenir sensible. Si jamais... Ah ! Dieu, avec cet espoir, il n'est rien que je ne puisse surmonter. J'ai besoin d'une âme où je puisse déposer mes peines, mes plaisirs, mes craintes, mes espérances ; j'ai choisi la tienne, et j'ai bien choisi. Je te dirai tout ; ne me plains

---

point ; j'aime trop pour ne pas mériter l'envie. L'amour, au degré où je le ressens, est la perfection de l'humanité.

Quelle est belle ! quelle âme ! Je ne puis prononcer son nom sans une émotion, un trouble, un frémissement universel. Ce nom répond à mon cœur. Ah ! mon cher ami, votre calme ne vaut pas mon désordre ; je le préfère à tout ; et si l'on m'offrait une suite de longs jours paisibles et sereins ou un seul de bonheur, c'est-à-dire un seul où je serais aimé, je n'aurais plus qu'un jour à vivre.

---

FRÉDÉRIC A ÉMILE

Enfin, mon cher Emile, M<sup>lle</sup> G... et moi, nous sommes convenus l'un et l'autre de renoncer à notre amour et de vivre, à l'avenir, en bonne et sincère amitié. J'étais fort content de ce traité ; mais je t'assure qu'il n'est pas si facile à exécuter que je l'avais cru. Ce n'est pas que j'ai le désir de recommencer le personnage d'amant ; mais c'est que le rôle d'un homme qui a été amant et qui ne veut plus être qu'ami est fort difficile et fort embarrassant. Je ne sais comment parler de nouvelles à une femme à qui j'ai tant parlé de ten-

dresse et d'amour ; nos conversations me paraissent d'un ennui mortel, pour peu que je me souviens de ces conversations vives et touchantes que nous avons ; et, par malheur, je ne puis m'empêcher de m'en souvenir ? J'ai le sérieux d'un amant timide plein d'une passion qu'il n'ose déclarer. M<sup>lle</sup> G... a toutes les peines du monde à prendre avec moi les manières qu'elle voudrait ; elle cherche à me traiter comme les autres ; mais, sans s'en apercevoir, elle me traite plus froidement et m'adresse plus rarement la parole ; et, quand elle me l'adresse, on voit que ce qu'elle me dit est préparé et peu naturel. Ainsi, je vois qu'il serait moins embarrassant pour elle de me haïr que de m'aimer à demi. Le plus difficile n'est pas de passer d'un sentiment à un autre qui lui est tout opposé, mais de passer à un autre qui lui ressemble.

Qui m'eût dit, il y a un an, qu'un jour je dusse craindre un tête-à-tête avec M<sup>lle</sup> G... Oh ! non, je ne l'eusse pas cru.

---

ISIDORE A LÉON

Ne me demande pas, mon cher Léon, où j'ai appris ce que je vais te dire ; il suffit que je le sache. Tu aimes et tu es aimé ! mais tu as une

sorte de tendresse propre à faire finir bien vite celle que l'on a pour toi ; et je t'assure que je serais étonné que tu fusses encore aimé dans deux mois. Tu ne quittes point de vue Mlle C...S'il vient quelqu'un chez elle, tu lui fais bientôt sentir qu'il t'interrompt ; tu lui parles pendant des journées entières, et tu ne lui parles que de ton amour. Encore un coup, si tu es aimé dans deux mois, je crierai au miracle. Mlle C...semble aujourd'hui répondre à tes sentiments ; mais tu auras bientôt épuisé tout ce qui est dans son cœur, et tu seras tout étonné qu'elle n'ait plus rien pour toi. On n'a, de part et d'autre, qu'une certaine dose de tendresse qu'il faut avoir bien soin de ménager ; ce n'est que ceux qui ne savent pas aimer qui la prodiguent imprudemment. Je t'engage, mon ami, à faire une absence de quelques mois. Les absences sont précieuses lorsqu'elles ne sont pas trop longues ; elles réveillent l'amour qui languit et renouvellent celui qui vieillit. Tu fais mal d'abuser de la liberté que tu as de voir Mlle C...à toute heure. C'est une faute, selon moi, de ne parler exclusivement que de ton amour à celle que tu aimes, quelque plaisir qu'elle prenne à entendre le détail de tes sentiments. Il est impossible que tu ne retombes pas dans des redites qui l'ennuient et la fatiguent ; mais, ce que je ne puis te pardon-

ner, c'est d'être toujours langoureux. Mets-toi dans l'idée que si les femmes veulent qu'on les aime, elles veulent en même temps qu'on les divertisse. Les épanchements du cœur ont leurs moments ; mais quand ils sont perpétuels, ils deviennent une sorte d'assoupissement. On dit que l'agrément a fait plus de conquêtes que la fidélité.

Il faut aimer, mon cher ami, mais il ne faut pas que cette amitié nous fasse cesser de vivre.

Adieu, ne me sache pas mauvais gré des conseils que je te donne.

---

ISIDORE A LÉON

Ce n'est pas fini, mon cher Léon ; tu n'es pas quitte de mes conseils. J'ai appris, depuis peu, que tu te plains toujours et que tu as des dispositions à la jalousie ; ne crois pas que je te puisse passer ces deux choses-là. Tu es aimé, sans doute, et fort tendrement ; sur quoi tes plaintes sont-elles fondées ? Tu es de ceux qui ne croient pas qu'on doive jamais convenir de son bonheur avec la personne qui le fait et qui ne savent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeler

cruelles et inhumaines. Mais prends garde aussi qu'on ne se fâche du peu de confiance que tu as aux marques de tendresse qui te sont données.

Il faut que l'amant convienne qu'il est aimé lorsqu'il l'est véritablement ; s'il veut absolument se plaindre, il doit réserver ses plaintes sur le plus ou le moins de tendresse, et encore faut-il qu'elles soient faites avec des transports doux, qui touchent plutôt qu'ils n'affligent.

A mon avis, mon cher Léon, les plus insupportables de toutes les plaintes, ce sont celles qui partent d'un caractère jaloux. Si j'étais femme, toutes ces petites jalousies qui ne signifient rien, me feraient jeter un homme par les fenêtres. Je suis d'avis qu'un homme doit estimer assez celle qu'il aime pour ne point croire qu'elle puisse partager son cœur. Si tu crois que l'amour soit une frénésie ; qu'il faille que deux personnes, sous le prétexte de s'aimer, se tourmentent perpétuellement, je ne te conteste plus rien.

Adieu, mon cher ami.

---

HENRIETTE A SON AMIE.

C'est demain que je pars ; c'est demain que j'abandonne mes amis les plus chers. Je vous

quitte, ma chère amie, vous que j'aime si tendrement. Eh ! pourquoi me hâter d'arriver où je ne désire point d'être ? Pourquoi m'éloigner de Paul ? ... Ah ! ma chère Cécile, qui m'eût dit que je l'évitais un jour ? N'est-ce pas ce même objet dont la privation forcée a failli me coûter la vie ? N'est-ce point lui qui, pendant deux ans, fut toujours présent à mon idée, que tout me retraçait et que rien n'a pu me faire oublier ? Je m'éloigne donc ma chère amie, pour ne pas rencontrer ses yeux que j'ai recherchés avec tant de plaisir ; où mon destin me semblait écrit ; dont les regards réglaient autrefois tous les mouvements de mon âme ? ...

Etrange changement ! comment des effets si différents peuvent-ils provenir d'une même cause ? Mon Dieu, que j'ai été surprise de le voir ! que son air triste, que ce grand deuil m'a frappée ! ... Qu'il était bien ! que sa femme a dû regretter la vie ! Il l'avait préférée à moi qui l'aimais tant ! Il m'avait abandonnée ; la fortune, l'ambition lui avait fait oublier, fouler aux pieds les tendres serments qu'il m'avait faits. Mais concevez-vous qu'il insiste pour me voir ? En vérité, n'est-il pas audacieux ? Eh ! ne le sont-ils pas tous ? ... N'en parlons plus ; ah ! n'en parlons jamais !

Je suis étonnée de ma résolution ; je me dis cependant à chaque instant que je fais bien ; je le dis, mais je ne le sens point assez.

Enfin, ma chère amie, je pars demain ; je puis souffrir, mais je ne saurais me repentir du parti que j'ai résolu de prendre.

Adieu, mon aimable Cécile ; quand vous ne me verrez plus, dites-vous que personne ne vous aime autant que moi.

---

HENRIETTE A LA MEME

Je suis arrivée à Bourges, hier, à dix heures du soir, aussi fatiguée au moral qu'au physique. J'ai été pensive pendant tout le trajet ; je sentais le lien qui me tient aux lieux que j'abandonne se tendre, se rompre par degrés. J'avais le cœur opprimé ; une foule de pensées opposées agitaient vivement mon esprit. Enfin, ma chère Cécile, je compte sur un peu de bonheur.

Je vous écris du lieu le plus agréable qui soit peut-être dans la nature : de ma fenêtre, je découvre des bois, des eaux, des prés, un paysage admirable. Tout peint ici le calme et la tranquillité ; ce séjour si riant m'offre l'image d'une paix douce ; mais mon cœur toujours agité ne pourrait pas en goûter tous les charmes.

Adieu, aimez-moi comme je vous aime.

## HENRIETTE A LA MEME.

Je vais passer toutes mes soirées dans une maison délicieuse où la gaité règne depuis deux mois ; elle appartient à une veuve qui n'a pas tout à fait vingt ans. Enchantée de son nouvel état, elle vient ici passer l'année de son veuvage, seulement pour méditer en repos le choix qu'elle fera lorsque la bienséance lui permettra de remplacer un vieux mari, qu'elle haïssait de tout son cœur. Elle a le plus joli petit visage qu'il soit possible de voir, une taille fine, l'air mutin, une bonne foi charmante ; elle compte ses chagrins en s'étouffant de rire. Le vieux mari était jaloux et elle l'attrappait... Cette agréable folle créature a la portion d'esprit qui lui est nécessaire pour s'amuser et pour plaire.

J'ai rencontré souvent chez cette aimable veuve, un homme aussi prévenant et attentif qu'ennuyeux ; il marque, m'a-t-on dit, les longs soupirs qui m'échappent ; il est fort étonné que je vous écrive tous les jours et ne conçoit pas le sujet d'un commerce si régulier. Comment trouvez-vous ces impertinentes recherches ? Cet homme est inquiet, on ne sait ce qu'il a. Il m'ennuie, il me déplaît ; je crois, en vérité, qu'il s'avise... Ah ! qu'il me serait odieux ! Il m'impatiente. Un de mes voisins, qui a

le plus beau parterre du monde, a cueilli un bouquet des plus jolies fleurs qu'il m'a offert et que j'ai accepté ; depuis, mon importun ne respire plus ; il m'apporte vingt exemples des malheurs causés par l'odeur trop forte des jonquilles ; moi, qui vois son inconvenante jalousie, je garde le bouquet, je le garderai, dût-il me donner la migraine.

Adieu.

---

HENRIETTE A SON AMIE

Ce que vous me dites de la rupture de Charles avec Adèle me paraît incroyable. Quoi ! cet amant si passionné, qui l'adorait, ne pouvait vivre sans la voir, et qui, dans ses fureurs jalouses, menaçait de se poignarder à ses yeux ! Il la quitte, et avec ce sang-froid, ce calme qui révolte. Heureux hommes ! Combien les préjugés et les usages donnent d'avantage à ce sexe hardi qui ne rougit de rien et qui fait tout ce qu'il veut ! Il rampe sans honte à nos pieds ; nos mépris ne l'avilissent point ; nos dédains ne peuvent le rebuter ; bas, quand il désire ; fier, dès qu'il espère ; ingrat lorsqu'il obtient. Serpent souple et agile, qui, ainsi que celui de Milton, se courbe, se replie pour fixer notre

attention et la détermination du piège qu'il nous tend. Pauvre Adèle ; que je la plains ! qu'il est dur d'être abandonnée ! Ah ! ma chère amie, avec quelle légèreté vous parlez de son état ! Si vous aviez senti quelle horrible douleur ! Puissiez-vous ne la sentir jamais ! Ce récit m'a rappelé ces temps où mon cœur égaré...Mais je n'y veux plus songer.

Adieu, ma charmante amie.

---

HENRIETTE A LA MEME

Vous êtes, ma chère Cécile, d'une cruelle exactitude ; vous m'avez promis de ne jamais me parler de Paul, et vous me tenez parole avec une régularité que j'admire. Je ne voulais pas qu'on m'entretint de ses sentiments, des miens, de la fantaisie qui le ramène à moi ; mais me laisser ignorer qu'il a quitté \*\*\*, cela est dur, oui, dur, en vérité. On oblige quelquefois en manquant un peu à ses engagements...Après tout, pourquoi cette vaine curiosité ? quel intérêt ?...Allons, continuez...ne m'en dites rien.

Mon humeur devient fâcheuse, tout m'ennuie, cet homme dont je vous ai parlé, rend ici mon

séjour désagréable il m'obsède, me fatigue ; je ne vois que lui ; il me cherche, me trouve, me suit, me rencontre partout. A peine suis-je un instant dans le salon qu'il arrive près de moi d'un air empressé. Vous croiriez, à le voir, qu'une affaire très intéressante l'amène. Eh bien, il n'a rien à dire, pas même bonjour. Il va, vient, retourne, s'agite, arrache des mains des personnes qui sont autour de moi tout ce qu'elles veulent me présenter ; déränge mes livres, fait tomber mes cahiers de musique. Il se promène les bras croisés, soupire, gémit et m'impatiente à lasser ma douceur, même ma politesse. Que je hais l'amour ! que je hais tous ceux qui forment le dessein cruel de m'en inspirer ! Il me demande en grâce un moment d'entretien ; il forme un projet qu'il veut soumettre, dit-il, à ma décision ; que me veut-il ? Le souvenir de Paul sera mon éternel préservatif contre tout son sexe. Qui pourrait me paraître aimable après lui ? Qui m'inspirerait de la confiance, quand Paul m'a trompée ? Que tout ce que je vois est différent de lui !..... mais, ma chère, il n'y faut plus penser, n'est-ce pas ? Hélas ! qu'il est difficile d'oublier !...

Adieu, ma tendre amie.

---

## HENRIETTE A LA MÈM.

Quoi ! ma chère Cécile, il est parti ! on ne sait où il est allé ! Ah ! qu'il s'en aille, qu'il reste ou qu'il voyage, que m'importe ! quel intérêt dois-je y prendre ? Il est mort pour moi... Cependant, il m'est doux de penser qu'il n'est mort que pour moi.

Je suis triste, ma chère amie, je ne sais ce que j'ai : le dégoût, l'insipidité sont répandus autour de moi. La façon dont on vit ici me lasse et ne me dissipe point. Toujours du bruit, pas de repos, aucun des agréments que procure une belle campagne, une vaste prairie, le cours langoureux d'un ruisseau. Ah ! que je serais heureuse de rêver, dans le silence d'une délicieuse campagne, à l'amour qu'il a eu pour moi, à son inconstance, à son ingratitude ; il me semble que je trouverais dans mon affection encore quelque douceur.

Il est parti, chère Cécile, sans voir M. D..., son ami ; où est-il ? Mon Dieu, que m'importe où il soit ? pourquoi m'en inquiérais-je ? Parti, sans même voir son ami !... Quelque part qu'il soit, je lui souhaite tout le bonheur que je désirerais pour moi-même.

Adieu, mon aimable amie.

---

## HENRIETTE A SON COUSIN.

Livrée à mes réflexions, j'ai longtemps considéré le monde, les différents âges de la vie, la durée des choses, ou, pour mieux dire, leur perpétuelle variété. Mon étude la plus sérieuse a été d'examiner mon sexe, ses vertus, ses écarts ; j'ai cherché les ressources qui nous sont données pour nous aider dans les positions difficiles où nous nous trouvons, soit dans l'éclat de la jeunesse, soit sur le retour de nos ans. J'ai vu, mon cher ami, que la coquetterie, la faiblesse et la vanité sont le partage des deux sexes ; mais particulièrement celui du mien. La vanité bien entendue et tournée vers le grand, fait des femmes vertueuses. La coquetterie ménagée fait des femmes agréables. La faiblesse en fait de deux sortes dont les unes sont malheureuses et les autres méprisables : notre goût nous range indispensablement dans l'une de ces classes ; moi, j'ai la vanité. Celle qui n'a que le frivole avantage d'être belle, passe une partie de sa vie à s'applaudir de ses charmes, et l'autre à en regretter tristement la perte. Quel personnage joue une coquette, lorsqu'elle n'a plus de cet état que le ridicule d'y prétendre encore ? Les femmes faibles sont à plaindre : le plaisir que leur a donné la sensibilité de leur cœur est un écueil pour leur raison,

trop souvent elles conservent l'habitude d'aimer longtemps après qu'elles ont perdu le don de plaire. Elles deviennent le jouet des ingrats.

La vanité n'a pas ces inconvénients ; elle jouit du passé, du présent et de l'avenir, a toujours les mêmes plaisirs, l'âge ne les détruit point ; elle s'aime, s'admire dans tous les temps. N'est-on pas plus heureuse, mon cher cousin, par un sentiment qu'on est sûr de conserver, que par ceux qui assujettissent nos goûts et font dépendre notre bonheur du caprice et de l'inconstance des autres. Eh bien, voilà une femme très respectable et très respectée parce qu'elle a l'avantage de s'aimer assez pour ne point en aimer un autre.

Adieu, mon cher cousin.

---

HENRIETTE A SON COUSIN.

Que je m'ennuie ici, mon cher cousin ! que de fois déjà j'ai regretté nos délicieuses promenades, nos beaux pommiers, nos chèvrefeuilles, nos pelouses émaillées de violettes, le petit ruisseau qui serpente autour de nos bosquets de rosiers. Oh ! que ces souvenirs me font haïr ce bruit, cet éclat, ce luxe, qui font ce qu'on appelle ici la bonne société. Tout cela, mon ami, est loin de valoir la

douceur de nos entretiens, que la confiance rendait si vifs ; ces amusements simples, ces lectures utiles. Si quelque chagrin venait nous atteindre, au moins, la froideur n'était jamais autour de nous. Il semble qu'on soit libre, ici, et la contrainte est cachée sous cette liberté apparente ; on y fait ce que l'on veut mais on n'y dit point ce que l'on pense. Que le grand monde, que cette société brillante, appelée bonne compagnie, donnent peu de satisfaction à ceux qui l'examinent ! ce n'est ni le goût, ni le cœur qui rassemblent ceux qui se voient et se fêtent ; ils se cherchent sans s'aimer, s'accueillent sans se plaire et se perdent sans se regretter. Ce qui les unit c'est l'égalité du rang, de la fortune, l'usage, l'ennui d'eux-mêmes, ce besoin de s'étourdir qu'il sentent continuellement et qui semble attaché à la grandeur et à la richesse.

Quels liens, mon cher cousin, et quels amis pour moi ! peu accoutumée à déguiser mes sentiments ! puis-je me plaire avec ceux auxquels je ne saurais me montrer sans réserve.

Adieu, je vous aime toujours ; ah ! oui, de tout mon cœur.

---

LOUISE A ADÈLE.

Pourquoi, ma tendre amie, ne m'as-tu pas répon-

du ? Emile serait-il plus malade, ou bien ne le serais-tu pas toi-même ? Je suis d'autant plus alarmée que ton cœur m'est connu. Si Emile est en danger, ne me cache rien, ma chère Adèle, je t'en supplie. Oh ! que je suis à plaindre !... Je l'aime, je l'adore ; mais l'honneur, les droits les plus respectables, ceux de la nature et de la reconnaissance m'imposent l'obligation de renoncer à celui que mon cœur préfère. Oh ! chère Adèle, mon cœur se déchire ; sa voix m'accuse, elle m'entraîne, elle me ferait braver le malheur. O vertu cruelle, je suis plus que ta victime ; je ne ressentirai plus tes consolations ; il n'en est point pour moi ! Désespérée, je cède à ton empire ; ne te flatte point d'essuyer mes larmes ; elles couleront jusqu'à mon dernier soupir ; chaque jour elles seront plus amères. O mon amie, mes devoirs sont horribles, et mes maux s'accroissent en même temps que mon amour. Je porte l'affliction et dans les cœurs qui sont à moi et dans ceux qui me sont fermés. Florine sait tout. Un hasard a fait tomber entre ses mains une lettre d'Emile ; elle ne me voit plus qu'avec peine. Hélas ! je lui pardonne de me haïr, mais non de me soupçonner. Un jour, elle me connaîtra ! Hélas ! ma bonne amie, n'ai-je connu l'existence que pour voir des peines autour de moi ? Si ma tante est malheureuse, c'est

encore par moi ; mon frère m'a ouvert son cœur sur ses chagrins, qui sont mon ouvrage ; il voulait me proposer M. L.... mes pleurs l'en ont empêché ; je me suis jetée dans ses bras en le conjurant de m'épargner un refus trop douloureux.

O mon Adèle, c'en est fait, je supporterai tout ; je vivrai pour toi ; tu jouiras de ma tendresse, de mes peines, de mes sacrifices ; je te cacherais ce qu'ils me coûtent, et ce secret sera le seul que je te fasse jamais. O Adèle ! mon amie, quels reproches je me fais sans cesse de n'être pas entièrement soumise aux vœux de mon père ! je sens que je l'aime ; mais Emile n'en est pas moins adoré. Adieu ; plains-moi, aime-moi et ne m'abandonne plus dans l'horrible situation où je suis.

---

LUCIE A ALEXANDRE.

Il faut, mon cher Alexandre, renoncer à nos projets, mes parents sont inflexibles ; le devoir exige que je leur sacrifie mon amour. J'en suis d'autant plus alarmée que votre cœur m'est connu. Ah ! que ma position est affreuse ! Aimée de tout ce qui m'est cher, je n'en suis que plus à plaindre. Je sens tout ce que ma lettre va vous faire éprouver de chagrin ; mais je prie Dieu de vous donner

la résignation et le courage et qu'il me fasse souffrir seule. L'honneur, les droits les plus respectables, ceux de la nature et de la reconnaissance m'ont déterminée à prendre cette pénible et douloureuse résolution.

J'ai confiance en votre loyauté, et je pense que vous ne désapprouverez en rien ma détermination. Vous ne saurez jamais ce qu'elle m'a fait souffrir, mais elle sera inébranlable.

---

JULIENNE A FÉLICITÉ.

J'ai reçu deux lettres de M. V... ; il se plaint de vous. Je lui écrirai qu'il a tort ; mais je vous dis, à vous, qu'il a raison. Vous riez de sa jalousie ; ah ! mon amie, n'en riez jamais ! Si vous l'aviez sentie, vous ne pourriez vous permettre d'aigrir la sienne par des plaisanteries. Avec un naturel tendre et généreux, est-il possible de plaisanter d'un mouvement involontaire qui affecte l'âme si douloureusement ? C'est une folie, dites-vous, soit ; mais cette folie désespère ; c'est, ma chère Félicité, du supplice d'un homme qui vous adore, dont vous vous amusez. Il doit vous connaître et être sûr de votre tendresse. Eh ! l'amour raisonne-t-il ?  
**A force de réfléchir sur mes propres sentiments.**

j'ai acquis, hélas ! une légère connaissance du cœur ; et, à mon avis, celle qui peut rire de l'inquiétude, de la douleur d'un homme qui est attaché à elle, ou ne l'aime plus, ou s'est trompée quand elle a cru l'aimer.

J'aime M. V..., vous le savez ; je lui porte le plus vif intérêt, et je suis désolée quand je le vois souffrir ; il m'écrit des lettres de quatre pages toutes remplies de vos cruelles malices ; soyez donc plus juste et plus sensible à des témoignages d'amitié qui partent d'une âme pure.

Adieu, mon amie, on m'a priée de vous gronder, je vous gronde, mais je ne vous en aime pas moins.

---

ÉMILE A ANNA.

Ah ! chère Anna, serez-vous toujours inflexible ? En avez-vous pris la funeste résolution ? Ne m'entendez-vous point ? Suis-je condamné sans retour ? me refuseriez-vous une grâce accordée aux plus vils criminels ? Nous avons été amis... ne vous souvient-il plus de m'avoir donné un nom plus doux ? mon amour, le vôtre, vos promesses, vos serments même, tout est-il effacé ? Je vous en conjure, soyez moins cruelle pour moi, que vous avez honoré de votre tendresse. Je vous supplie, ma

chère Anna, de m'accorder un moment d'entretien ; de grâce ne rejetez pas ma prière, et ne continuez pas plus longtemps à affliger un malheureux dont le sort est entre vos mains. Non, je ne perdrai qu'avec la vie l'espoir d'obtenir de vous un généreux pardon. Au nom du ciel, ne soyez pas inexorable !!!

---

ANNA A ÉMILE.

Et pourquoi, Emile, ne vous aurais-je pas oublié ? qui m'engageait à me souvenir d'un ingrat, à m'occuper d'un infidèle ? Ne m'avez-vous pas prié de vous *oublier* ? comment pouvez-vous me rappeler un temps et des lieux auxquels je ne puis songer sans vous haïr ? quel droit avez-vous encore à mon amitié, après m'avoir si cruellement récompensée de celle que je vous ai montrée ? si votre légèreté m'a rendue à moi-même, vous ne pouvez vous plaindre que de votre cœur. J'ignore par quel caprice vous semblez aujourd'hui faire dépendre votre bonheur de l'entretien que vous me demandez ; je ne puis consentir à vous l'accorder. Habitée depuis longtemps à penser que je ne vous verrai jamais, il m'est impossible de me familiariser avec l'idée de vous revoir. Si vous avez des secrets qu'il vous importe de me communiquer, vous

pouvez me les écrire. Recevoir votre lettre est tout ce qu'il est encore possible à mon cœur de vous accorder.

---

## ADÈLE A CÉLINE.

Tu sais, mon amie, à quels tourments cruels m'a livrée l'indifférence de Jules, et son inconstance et son infidélité. Il ose encore, peux-tu le croire, après une conduite si blâmable, faire appel à mes sentiments ; il ne voudrait que m'éprouver ; sa vanité lui persuade que je l'aime encore. Il ne tient compte ni de mes reproches, ni de mes déterminations ; il pense sans doute que, n'ayant aucun souvenir de sa perfidie, je dois voler au-devant de ce cœur qu'on daigne me tendre, et qu'un bien si précieux doit mériter mon empressement, ma reconnaissance peut-être ... Audace insupportable !... insolent orgueil, il détruit ce dernier penchant dont je croyais ne jamais triompher ; je ne pensais point à cet infidèle sans attendrissement ; à présent sa vue n'exciterait plus en moi la moindre émotion ; je suis tranquille et presque contente ; je ne crains plus sa rencontre, ses importunités. Avec quelle cruauté a-t-il cherché à me troubler encore, à rallumer cet amour qu'il ne fut jamais digne d'inspirer ! Eh ! d'où vient donc que je l'aimais tant ? J'ai

regardé ce matin son portrait ; je l'ai tenu plus d'une heure ; je le regardais sans ressentir la plus légère agitation. Pourquoi ai-je tant admiré ses traits ?... O ma chère Céline ! notre prévention fait tout le mérite de l'objet que nous préférons ; elle pare l'idole de notre cœur et lui donne chaque jour un nouvel ornement. Ce portrait, autrefois si chéri, est celui d'un homme trompeur. Hélas ! je l'ai regardé longtemps comme l'image d'une créature céleste. Oh ! je ne veux plus le voir ! Je le hais, mais toi, Céline, je t'aime toujours !

---

## ÉLODIE A ÉLISE.

Hier, je me promenais dans le jardin de Mme P... J'admirais les bosquets de lilas, je contempiais la beauté des violettes et des giroflées lorsque, au détour d'une allée, je rencontrai Jules D... Il m'avait suivie sans se laisser apercevoir ; sa rencontre m'a extrêmement déplu ; il a commencé à m'apprendre que l'unique motif de sa démarche était de m'exprimer de vive voix les sentiments de sa tendresse profonde et de son amour pour moi. Mon silence lui permit de faire la peinture la plus vive, la plus animée de son ardeur, de ses peines, de son respect, de sa passion... mon Dieu, de tout

ce qu'il a voulu ; car je ne l'interrompais point !... Ah ! j'étais bien loin de lui ! son trouble, son embarras, des expressions presque pareilles me rappelaient ces assurances si flatteuses, ces promesses si tendres que m'a faites Léon, et qu'il a si cruellement trahies. J'ai laissé couler mes larmes et me suis abandonnée à une douleur dont je n'ai pu retenir ni cacher les marques. Je ne sais ce que m'a dit alors M. D... je ne sais ce qu'il a pensé. Adèle s'est fait entendre ; il s'est enfoncé dans un bosquet de lilas, et moi j'ai coupé par une petite allée pour n'être point vue. En vérité, j'ai perdu la raison... Que doit penser M. D... ? Quelle idée peut-il avoir d'une femme qui pleure parce qu'un homme lui déclare son attachement, son amitié ? Ah ! ma chère Elise, j'ai un cœur inconcevable, faible, je crois ! Une cruelle passion, une constance mal placée ont détruit mon naturel et changé mon caractère. Quoi ! Léon sera donc toujours présent à mon esprit ! se peut-il que le souvenir de cet ingrat soit ineffaçable ! qu'il me trouble et m'afflige sans cesse !

Ah ! ma tendre amie, faut-il que M. D... me persécute ! Je ne puis rien aimer, je ne veux point être aimée.

Adieu.

---

## HÉLOÏSE A HENRIETTE.

Plus je relis la lettre de M. C... plus je suis révoltée contre lui : quelle inhumaine fierté ! Il ne connaît point mon âme ! Aurais-tu pensé, mon amie, qu'il osât mettre en doute si j'ai tort ou raison avec lui ? Il me parle de mes lettres, qu'il a baignées de ses larmes. D'où vient qu'il répandait des larmes ? quel sujet avait-il d'en répandre ? Ah ! s'il lui reste quelque sentiment d'honneur, qu'il en verse encore, qu'il pleure d'avoir trahi la femme qui le préférerait à tout, qui ne vivait que pour l'aimer et dont les vœux les plus ardents n'avaient pour objet que le bonheur de ce cruel... Ah ! qu'il pleure ! Il a tant de reproches à se faire ! Audacieux et suppliant, il ne craint point de demander à me voir, à me parler, et ne se croit point indigne de la grâce qu'il demande. Dois-je répondre à ses lettres ? Que puis-je lui dire ? Ah ! ma chère Henriette, pourquoi t'ai-je quittée dans un temps où tes conseils me seraient si nécessaires ? Ah ! ma chère Henriette, les hommes nous regardent comme des êtres placés dans l'univers pour la récréation de leur esprit, pour servir de jouet à leur espèce d'enfance où les assujétit la fougue de leurs passions, l'impétuosité de leurs désirs. C'est pour eux qu'ils nous cherchent ; ils ne considèrent

en nous que les plaisirs qu'ils espèrent d'y trouver ; et si nous montrons de la force d'esprit, de la grandeur d'âme, nous sommes à leurs yeux d'inhumaines créatures. Je suis piquée... je lui répondrai ; mais je ne veux pas le voir, je ne le voudrai jamais ; il m'a fait tout le mal qu'il était en son pouvoir de me faire ; il m'a trompée, quittée, abandonnée, et je lui pardonnerais ! Cet homme a mis tout son bonheur à troubler, à détruire le mien.

---

## HÉLOÏSE A HENRIETTE.

Malgré mes lettres où j'exprime à M. C... mon intention bien arrêtée de ne plus lui écrire ni lui parler, il n'en continue pas moins à me persécuter par de pressantes supplications qu'il croit de nature à me toucher. Il faut, il faut de toute nécessité, mon amie, que je m'éloigne d'un voisinage si dangereux. M. C... veut me voir, me parler ; je sens que je ne suis pas en sûreté contre ce désir obstiné. Il obtiendra du hasard, de ma faiblesse peut-être cet entretien demandé avec tant d'instance. Les hommes se lassent-ils des soins qu'ils prennent pour contenter leurs fantaisies ? Il ne se sentent point humiliés de nos refus.

Qu'une femme ait eu le malheur d'aimer trop,

que la réflexion lui fasse sentir sa faute, ou apercevoir son erreur ; si elle chasse l'objet auquel un funeste sentiment l'avait attachée, quelles persécutions n'est-elle pas obligée de souffrir ? Il revient, la cherche, la suit, l'obsède, se plaint, menace, prie, gémit, s'abandonne à sa passion. Occupé de lui seul, de ses intérêts, rien ne peut le faire renoncer au bien dont la passion le flatte ; lui, où il trouve la chaîne pesante, il la brise et s'éloigne ; il ne voit point couler nos larmes, il n'entend point nos plaintes. Notre douceur naturelle, une fierté décente nous force à cacher nos douleurs... Ah ! comment est-il possible que notre cœur se donne ? nous sommes si malheureuses en aimant !

Adieu.

ERNESTINE A LOUISE.

Ah ! grand Dieu, ma chère Louise, quelle émotion !... quelle surprise ! une lettre de Léon.... Comment ?... pourquoi ? il m'écrivait encore.... à moi.... Que me veut-il ? On ne peut me dire d'où vient cette lettre ; un homme assez mal vêtu l'a remise à un jeune homme occupé dans mon jardin à la culture des fleurs. Me voilà comme une folle, comme une imbécile... Oh ! ma chère, si vous me voyiez..... Cette lettre me désole.

Hélas ! où est le temps que la vue de cette même

écriture portait une si douce agitation dans mon cœur ! A présent, elle m'épouvante, elle me cause un trouble cruel. Oh ! ma chère Louise, que ne suis-je avec toi ! que ne puis-je t'exprimer toutes mes peines ! elles sont si vives !

Autrefois, Léon avait le pouvoir de me rendre heureuse ; aujourd'hui, il a celui de m'affliger. Hélas ! quand le temps semblait avoir affaibli mes sentiments, diminué mes chagrins, il faut que, par je ne sais quel caprice, cet ingrat cherche à troubler ma tranquillité ! Il a la cruauté de m'écrire. Après deux ans d'oubli, ose-t-il se flatter que je pense encore à lui ? Il se plaint de moi, ma chère Louise, il a l'audace de s'en plaindre ; il attendait de moi, ose-t-il me dire, d'autres sentiments ; l'ingrat, le parjure ! Non, cet infidèle n'a point d'idée des chagrins qu'il m'a donnés. Mais un homme comprend-il les peines qu'il peut donner ?...

---

ESTELLE A ÉLISA.

Elisa ! ô ma chère Elisa ! Auguste m'aime, je ne puis plus en douter. Je renais ; car ce qui vient de se passer était de nature à troubler mon esprit et mon cœur. Mes vœux ardents ont été exaucés. Oh ! Dieu, que j'eusse été barbare de ne point

répondre à sa lettre ! Il désirait connaître un secret que je ne pus lui cacher. Oui, mon amie, Cécile, moins sensible et moins généreuse, avait désapprouvé que je lui écrivisse. Ah ! grand Dieu, ne m'abuserais-je pas ? gardera-t-il toujours les mêmes sentiments ? Oui, oui ; car il est honnête et sensible. M'en voilà donc certaine ; je suis aimée... Mais pourra-t-il vaincre la résolution qu'ont prise ses parents de lui donner la main de Mlle B... ? Ah ! mon Elisa, cet amour m'accable et m'enchanté. Tantôt je verse des larmes amères en pensant qu'il est malheureux, tantôt je m'enivre de la douceur de penser que la même âme nous anime, que nos vœux nous unissent malgré tout.

Adieu, ma chère Elisa.

---

LOUISE A ADÈLE.

Combien ta lettre me touche ! Ah ! Adèle, des amies telles que toi et ma chère Florine sont des bienfaits de la Divinité ! Ames tendres et sublimes, croyez, croyez du moins que l'intérêt que vous prenez à mon sort, vos soins généreux et votre amitié me pénètrent le cœur, le consolent et l'arracheraient, s'il se pouvait, à des sentiments, hélas ! trop **invincibles** !

Non, je ne puis quitter les lieux témoins de mon amour et de mes plus tendres émotions ! Je veux m'imposer un supplice, un supplice de tous les instants. Je sais bien qu'en allant près de toi j'épancherais dans ton sein ma faiblesse et mes pleurs. Je veux voir Alfred engager son cœur, sentir le mien déchiré ; tel est le tourment auquel je me condamne en restant en ce séjour qui a vu naître ma tendresse et mon amour pour lui ! Qu'il soit heureux avec Elise....et toi, chère Adèle, sois moins indulgente à l'avenir ; ne permets pas que je t'entretienne d'Alfred. S'il se peut, j'éloignerai son idée, j'éviterai de prononcer son nom ; hélas ! adieu adieu, mon amie !

---

LOUISE A ADÈLE.

Chère amie, félicite-moi, plains-moi ; quel sort est le mien !.... Chaque instant accroît mon agitation. Je rends grâce au ciel ; je frémis, je pleure ; mon âme est heureuse et elle est déchirée. Alfred m'aime encore ; il a fait à Jules la confidence de ce sentiment. Chère Adèle, tu me vois en ce jour rassurée ; mais je suis encore tremblante. Quel bonheur cependant j'attache à l'assurance qui vient de m'être donnée qu'Alfred ressent encore pour moi

quelque sentiment de tendresse. Dieu ! qu'une lettre de lui apporterait de consolation à mon cœur agité ! Crois-tu, mon amie, que ma joie soit pure, que ce rayon d'espérance qui vient de me revenir ne soit pas une illusion funeste ? Oh ! mon Adèle, me serait-il possible d'effacer de ma mémoire et d'éloigner de mon cœur l'image séduisante de mon cher et bien-aimé Alfred ? Hélas ! où en trouver la force et le courage ! O tyrannie de l'amour ! oublier Alfred... l'oublier, lui... as-tu pu croire à ce projet insensé, cruel, et dont l'exécution me serait impossible ? Je t'ai dit de ne me plus parler de lui, et, trop cruellement exacte à ma prière, tu m'as répondu sans prononcer son nom une seule fois. J'ai relu cent fois ta dernière lettre ; j'y cherchais, en tremblant, le nom d'Alfred ; je pensais que, malgré ma prière, il ne pouvait échapper à ton amitié, à ton cœur ; et ce nom, hélas ! n'y était point !... Que dis-je ? mon Dieu ! me plaindre de mon Adèle !... Tu as rempli un devoir et tu m'as montré le mien.

Adieu, ma charmante amie.

---

ADÈLE A LOUISE.

Oh ! mon amie, je frémis encore du récit que tu m'as fait de tes peines et de ton désespoir ! Pauvre

amie, presque tous tes instants sont marqués par de nouvelles amertumes ! Ah ! Dieu ! qu'il est affreux de voir sans cesse la vertu en butte au malheur ! Faut-il voir ainsi le sort t'accabler et troubler sans cesse ni trêve, une âme si bonne, si grande ! Ah ! non, ce n'est point un penchant vertueux qui offense le ciel ; il peut remplir la vie de chagrins, détruire le repos, faire couler d'éternels pleurs, mais il ne peut ôter aucun droit ni à l'estime ni à la considération.

Louise, mon amie la plus chère, compte sur moi plus que jamais ; car je sens tout le prix de ta confiance ; je partage tes tourments et ta position. L'amour, je le vois, ne t'a point rendu insensible à l'amitié ; viens donc, ma tendre amie, te réfugier dans mon sein, y déposer le poids de tes peines. Oh ! ma bien-aimée, qui peut t'arrêter ? Est-il donc impossible, sans l'aveu de ton père, de quitter pour quelques semaines, les lieux où tu ne peux être que malheureuse ? Adieu ; plains l'obstacle qui m'empêche de voler vers toi ; écris-moi, rassure-moi. Adieu, encore une fois, ma chère Louise, adieu.

---

LOUISE A SON AMIE.

Il fallait te croire, ma chère amie ; il fallait renoncer de voir Alfred chez Mme V.... Hélas ! je m'a-

---

busais et je voudrais m'abuser encore ; mais mon cœur s'enchaînait et je l'ignorais. Oh ! mon amie ma tendre amie, s'il faut que le plus tendre sentiment soit un crime, je suis coupable. Un suave entraînement me portait vers Alfred ; mon cœur me disait de l'aimer ; son idée suspendait mes maux, soutenait ma vie ; je prenais pour de l'effroi le trouble extrême que me causait sa présence ; et alors je me croyais ingrate parce que mon cœur l'adorait ; mes pensées étaient mêlées de peines que je ne pouvais m'expliquer ; je le voyais pensif, mes peines avaient pour cause le chagrin que je lui supposais.

Oh ! mon amie, il faut renoncer à lui ! Son père lui a choisi la femme qu'il doit épouser ! Il me faut de la force et du courage ! Il m'est douloureux de l'éviter et sa vue m'accable. Oh ! ma chère amie, je le sens, je n'ai plus de consolation que mes larmes ! Le déchirement de mon cœur, l'état où je suis ont, depuis un mois, altéré ma santé d'une manière remarquable. Oh ! quelles sont heureuses les femmes insensibles ! Que dis-je ? elles sont malheureuses ; l'indifférence est l'anéantissement du cœur. Quoi ! Alfred... quoi ! jamais.... quel est mon trouble : je ne le verrai plus ! c'en est fait !... Mon état est affreux.... Des larmes soulagent mon cœur... O Alfred, pensiez-vous ne pas m'aimer ?

Pardonne, mon amie, pardonne cet égarement. Alfred est présent à mon esprit ; je suis à peine sortie de mon rêve délicieux. Il est temps de retourner mes larmes ; elles s'échappent en abondance.

Adieu.

---

JOSÉPHINE A ÉLISE, SON AMIE.

Tu sais, ma chère Elise, combien mon cœur a été déchiré lorsque j'appris le départ de mon bien-aimé Adolphe pour la guerre ; tu sais combien il m'aime ; tu sais quels sont les sacrifices qu'il a faits pour son amour. Mais, hélas ! n'aurai-je goûté que quelques instants de bonheur ? Je ne sais quel pressentiment affreux, quelle terreur inexplicable s'empare de moi. Une première bataille a été engagée il y a trois jours ; la liste des blessés est un secret ; celle des morts.... Ah ! Dieu ! mon sang se glace, mes larmes coulent ! Adolphe.... Au moindre bruit, je frissonne ; chaque visite que je reçois m'épouvante ; l'univers me paraît aussi consterné que mon cœur ; les questions les plus générales expirent sur mes lèvres tremblantes ; mes pleurs sont toujours prêts à couler : cet état d'incertitude me fait mourir.... Dieu ! conservez ses jours ; prenez ma vie !... Et que ferais-je au monde si je n'y gardais pas, au milieu des tourments de

la passion la plus malheureuse, l'espoir de jouir du bonheur de ce que j'aime ? Ah ! mon amie, j'ai toujours présent à la pensée le jour funeste qui m'éclaira sur son sentiment, le jour de son départ, lorsque je reçus son adieu terrible ; la plus sinistre agitation, une sorte de délire muet, d'affreuses résolutions étaient exprimés jusque dans son silence. Prêt à revenir sur ses pas, égaré, éperdu, il semblait fuir pour jamais.... pour chercher la mort.... la mort, qui seule peut nous rejoindre !..

Quelles idées lugubres me poursuivent?... Pardonnez-moi, mon amie, je t'afflige : c'est l'habitude du bonheur qui cause mes larmes, ou plutôt c'est que chaque jour, Adolphe acquiert sur moi plus d'empire. Non, ma chère Elise, tu ne connais pas encore tout l'excès de mon amour ; l'absence ne fait que l'accroître. Je sens, mon amie, que je l'aime avec ivresse ; s'il était ingrat, il serait encore adoré.... J'entends quelqu'un.... Oh ! Dieu, je te le demande à genoux, fais cesser mes craintes sur Adolphe. Un amour vertueux peut-il t'offenser ? Je frissonne, ma main tremble ; ô ciel ! à l'instant où je te parle, peut-être Adolphe n'est plus !.... Oh ! ma chère Elise, je ne puis achever ; et, s'il faut qu'il meure.

Adieu pour jamais !..

---

## MARGUERITE A LÉONTINE.

Léontine !... ô ma chère Léontine, il vivra !... Je n'en puis douter, il vivra !... Le médecin, qui n'avait hier aucun espoir, a affirmé ce matin que son malade était sauvé. Je renais, ô mon amie, je renais. Le ciel, tes vœux ardents, mes instances peut-être l'ont sauvé. O Dieu ! que j'eusse été barbare de ne pas répondre à sa lettre ; ses jours pouvaient en dépendre.

Oui, mon amie, si Mme P.... moins sensible et moins généreuse, eût désapprouvé que je lui écrivisse, je sens que le désespoir m'eût fait perdre la tête.

On peut se vouer au malheur, à la reconnaissance ; mais quel est le cœur sensible qui ne s'immolera pas à l'amour ? J'ai la certitude d'être sincèrement aimée, je l'aime peut-être plus encore : et tantôt je verse des larmes amères en pensant qu'il est malheureux ; je voudrais, sans qu'il s'en aperçût, endurer tous ses tourments et souffrir seule ; tantôt je m'enivre de la douceur de penser que la même âme nous anime, que nos vœux, nos pleurs, nos soupirs nous unissent, malgré la fatalité des circonstances, la tyrannie du devoir et la rigueur de notre destinée !

---

## JULIA A ZÉPHIRINE.

Ton désespoir, ma tendre Zéphirine, me déchire le cœur. Je vois, hélas ! que l'amour t'a enlevée à jamais aux consolations et aux douceurs de l'amitié. Quoi ! insensible à toutes mes prières, tu ne peux combattre un amour dans lequel je ne vois pour toi qu'une suite de peines, d'angoisses et de tourments. Eh ! comment peut-on préférer à la compagne de son enfance, à la dépositaire fidèle de ses pensées, à l'amie que l'on conservera jusqu'au dernier soupir, un homme qu'il faut craindre et à qui il faut cacher son pouvoir ?

Adieu, trop malheureuse et trop sensible amie, si ta funeste illusion doit un jour causer ton malheur, puisse cette lettre trempée de mes larmes te rappeler que mon bonheur dépend du tien.

## BLANCHE A CAMILLE.

Je sens, mon ami, un besoin de te dire combien je t'aime, et c'est à toi seul que je veux, que je dois faire entendre ce mot sacré. Il est des femmes qui épanchent leur amour dans le sein d'une amie, qui

lui racontent leurs peines, leurs plaisirs ; ces confidences me sont impossibles ; tout se concentre en moi, et c'est à mon ami seul que je puis dire combien je suis heureuse, c'est à lui seul que je montre mes larmes, lorsqu'un nuage léger vient troubler la pureté de nos amours. Et toi, Camille, m'aimes-tu avec la même ardeur ? suis-je tout pour toi ? sans moi pourrais-tu supporter la vie ?

Quand donc pourrons-nous, à chaque instant du jour, nous voir, nous parler ? Quand donc n'aurons-nous à craindre ni curieux, ni indiscrets ? Ah ! ce serait trop de bonheur, et le ciel ne nous favorisera pas assez pour y atteindre.

Ne désespérons pourtant pas de la Providence, et bornons-nous à murmurer contre le temps qui marche si vite, quand il est question de nous séparer, et si lentement lorsqu'il faut se revoir !

Adieu, mon ami, je t'ai dit que je t'aimais, ce mot renferme toute ma vie, toute mon existence.

Ton amie.

---

ESTELLE A ADRIEN.

Serai-je encore longtemps loin de toi, mon ami ?  
Oh ! que les chagrins de l'absence sont cuisants.

Toujours, à mon réveil, tu es ma première pensée ; mais que cette pensée devient triste lorsque je songe que tu es loin de moi, que je ne te verrai pas et que tes regards, tes pensées peuvent être pour une autre que pour moi.

Je ne puis me plaindre de ceux qui m'entourent ; je trouve partout empressement à me plaire, mais jamais je n'entends la voix de mon cher Adrien. Combien durera encore ce martyre ? S'il se prolongeait, il abrégèrait mes jours, car je sens qu'un noir chagrin s'emparerait promptement de mon cœur.

Je ne finirai pas cette lettre, mon ami, sans revenir sur la première pensée qui s'est présentée à mon esprit lorsque j'ai pris la plume pour t'écrire. Dis-moi qu'une autre n'aura ni tes regards, ni tes attentions, n'est-ce pas mon ami ? De grâce, rassure-moi ; que tes serments viennent m'enlever une crainte qui redoublerait les chagrins que me fait éprouver notre séparation.

Adieu, mon cher Adrien ; n'oublie pas ton amie, et joins-toi à moi pour faire des vœux pour notre prochaine réunion.

Tout à toi.

---

## CÉLESTINE A PAUL.

Que tu es heureux, mon ami : au milieu des chagrins qui nous accablent, mille objets se réunissent pour donner de la diversion à ta pensée ; mais moi, triste, isolée, toujours seule avec ma pensée, rien, absolument rien ne vient faire trêve à mes ennuis.

Tu vas peut-être dire que je suis égoïste ; mais le croirais-tu ? peut-être souffrirais-je moins si j'étais bien sûre que tu es bien triste, bien affligé.

Que fais-tu et où es-tu ? car vraiment, maintenant que tu es loin de moi, je crois que je deviens jalouse ! Ne peux-tu pas avoir pour d'autres que pour moi ces regards, ces soins qui font tout mon bonheur. Oh ! non, je t'en supplie, sois bien froid pour toutes les femmes, ou tu me feras mourir.

Je veux que tu m'écrives jour par jour, heure par heure, tout ce que tu fais, tout ce que tu penses ; je le veux, entends-tu ? et j'espère que tu ne te fâcheras pas de cet acte de despotisme.

Quant à moi, triste le matin, triste le soir, voilà l'histoire de ma vie. Quant à ma pensée, toi, toujours toi ; aujourd'hui, demain et toujours, jusqu'à mon dernier soupir.

Ton amie dévouée.

---

EUGÉNIE A LÉON.

Tu veux donc, Léon, faire mourir ton amie ? il me semble que l'amour dont je t'ai donné tant de preuves devrait t'inspirer plus d'égards, plus de soins, plus d'exactitude que tu n'en as. Vraiment, si tu continues, je serai obligée de croire que tu ne m'aimes plus. Que t'ai-je donc fait ? Est-ce que vous autres, hommes, vous auriez pour maxime d'aimer d'autant moins qu'on vous aime d'autant plus ? Je dois le croire, car à l'époque où je ne t'avais pas encore avoué combien je t'aimais, où tu pouvais craindre de ne pas me plaire, oh ! que tu étais aimable et aimant !

Faut-il donc, mon ami, que j'en sois réduite à des souvenirs ? Je t'en supplie, redeviens ce que tu étais, et cesse, par ta froideur et par ta négligence, de porter le désespoir dans le cœur de celle qui a mis tout son bonheur en toi.

Adieu, je suis, pour la vie, ton amie.

---

ADOLPHE A ANAÏS.

Quel doux souvenir ! oh ! pourquoi se séparer quand on est si heureux ! Hier je pressais tendrement votre main chérie, je vous aimais ! oh ! je

---

vous aimais. J'ai toujours devant les yeux ce beau regard, ce regard plein de tendresse où l'amour se peint avec tant de charme, j'entends encore ces accents flatteurs, ces paroles douces et touchantes. Que ne puis-je, ma chère Anaïs, être sans cesse auprès de vous, je voudrais que tous les instants de ma vie soient remplis par le plaisir de vous entendre, de vous aimer. Mais huit jours sans vous voir, sans vous entendre, que vais-je devenir ? que cela est dur pour un cœur habitué aux plus tendres soins, aux épanchements les plus délicieux !

Mon amitié, mon espérance pourront seules me donner la force d'attendre.

Adieu, mon Anaïs.

---

ANAÏS A ADOLPHE.

Je suis triste, bien triste, mon cher Adolphe, et tout me le paraît depuis que je ne vous vois plus. L'homme que l'on aime embellit tout, il répand l'agrément sur les lieux qu'il habite, il prête de la grâce aux objets qui nous environnent, le charme inexprimable attaché à sa personne rend tout plus aimable et plus riant. Mais son absence sème l'ennui en suspendant la gaieté. Le jour paraît long, il dure, passe, finit et rien ne l'a marqué.

Quand vous reverrai-je, mon cher Adolphe, je commence à m'alarmer si je pense que les distractions que vous trouvez peuvent me ravir vos pensées tendres. Que deviendrais-je, hélas ! si vous cessiez de m'aimer ! Moi qui sens que toutes les affections de mon cœur sont réunies en vous. Votre absence me fait vivement sentir combien vous êtes devenu nécessaire à mon repos, à mon bonheur, à mon existence même.

Q'avez-vous donc fait pour me lier si fortement à vous, et m'arracher à tout ce qui n'est point vous ?

---

JULIE A CAMILLE.

J'ai reçu votre lettre charmante, mon cher Camille, avec quel transport je l'ai lue ! Ah ! quels que soient vos sentiments, soyez assuré qu'ils ne peuvent l'emporter sur la vivacité des miens.

Je vous verrai ce soir, je vous verrai aussi longtemps qu'hier. Je vous verrai, je sentirai votre main presser la mienne. Vous me ferez encore une fois trouver en vous la source du bonheur. Mon amour est mon bien le plus cher, je l'ai pris dans vos yeux, dans votre cœur.

Oh imprudente ! pourquoi ne point vous cacher mon amour ? pourquoi vous exprimer avec tant de naïveté tous les sentiments que mon cœur ressent ? Je compte sur l'honnêteté et la loyauté dont vous m'avez donné tant de preuves, pour ne point abuser de si tendres et si sincères aveux.

---

LUCIE A ALFRED.

Vous me priez de penser à vous ; j'y pense trop, hélas ! car vous m'occupez sans cesse ; une foule d'idées m'embarrassent et m'affligent ; mon cœur adopte toutes celles qui vous sont favorables.

Je suis restée hier à la place où vous m'avez laissée ; j'y suis restée longtemps. Quelques larmes tombées sur mes mains m'ont tirée de ma rêverie. Des larmes !... Oui mon cher Alfred, oui, mon aimable ami, je remets en vos mains ma tranquillité, mon bonheur, soyez-en l'arbitre. Vous méritez bien que je consacre tous mes soins à vous aimer, à vous plaire, tous mes désirs à vous rendre heureux.

Adieu, etc.

---

## ACHILLE A HORTENSE.

Il y a deux heures je vous voyais encore, chère Hortense, et ce plaisir n'est point effacé de mon cœur. Je vois des yeux où l'amour se peint et dont le feu me pénètre ; je sens cette main chérie qui presse doucement la mienne ; j'entends le son enchanteur de cette voix qui me plaît tant... Est-il bien vrai que vous m'aimez ? Je ne puis croire que l'amour me comble de ses biens ! Que l'aménité, l'agrément de votre conversation m'ont charmé ! Est-il rien de plus aimable que cet air de confiance et d'intimité avec lequel vous m'avez parlé.

Qu'il est doux, qu'il est satisfaisant de penser à ce qu'on aime ; de ne point douter de sa foi, de son cœur. Ah ! que mon âme est tranquille, que ma joie est pure, que ma confiance est entière ! vous m'estimez, vous m'aimez.

Adieu, ma charmante amie.

---

  
HORTENSE A ACHILLE.

A peine sortiez-vous de chez moi que j'ai été saisie d'une sorte de chagrin, que l'on éprouve quand on a perdu une chose bien chère et qu'on veut se dissimuler combien est sensible cette perte.

Serait-il possible que vous ne puissiez vous éloigner de moi sans que votre absence me causât de la tristesse. Je ne veux point vous aimer comme cela, mon Achille, non, je ne le veux point. J'ai reçu votre aimable lettre, qu'elle est tendre, qu'elle est vive ! qu'elle est jolie ! je la lis, je la finis, je la recommence, je voudrais l'oublier pour la relire encore. Je pense... je pense toujours. Le sommeil me fuit ; pourquoi m'obstiner à le chercher ? il peut calmer le trouble de mes sens : mais la douceur du repos vaut-elle l'agitation que donne l'amour ?

Adieu, à demain, d'un regard, d'un sourire, d'un mot vous me rendez heureuse !

---

ALBERT A STÉPHANIE.

Que votre lettre m'a charmé, ma chère amie ! que tout ce qui vient de vous me plaît ! que votre amour m'est cher ! Puisse tous les instants de ma vie être remplis par le plaisir de vous voir, de vous entendre, de vous aimer.

Mon âme est agitée, inquiète, émue ; le désordre où je vous ai vue, vos plaintes ne m'ont que trop touché. Est-il possible que vous doutiez de ma tendresse ? Ah ! ne m'accusez pas d'une cruelle insensibilité, vous ne pouvez juger ce que je sens.

Osez-vous me dire que rien ne vous assure de mon cœur ? Vous comptez donc pour rien les assurances réitérées de mon amour, mes lettres. Est-il des liens plus sûrs, plus forts que ceux du sentiment ? Est-il un sentiment plus tendre que celui qui m'attache à vous ? Ah ! que vous êtes injuste.

Adieu.

---

STÉPHANIE A ALBERT.

Où êtes-vous à présent, mon cher Albert ? songez-vous à celle qui ne respire que pour vous aimer ? me rappeler nos tendres entretiens, relire vos lettres, en attendre, en désirer, vous écrire, voilà ce qui va remplir tous les instants de votre absence. Que j'aime à vous suivre, à voyager avec vous toujours présent à mon idée. Vous me souhaitez un bonheur que rien ne trouble, mais avez-vous oublié que dans l'absence de ce qu'il aime, le cœur tendre ne peut goûter de bonheur. Vous aimer, vous plaire, est le seul que je puisse espérer ; je n'en veux point d'autre. Ah ! que n'êtes-vous là pour entendre toutes les expressions d'un cœur qui vous est si tendrement attaché ! Je vous désire en vain, je vous appelle et vous ne venez pas. Mais je m'égare dans d'inutiles souhaits.

Adieu !

---

LETTRES  
D'INVITATION ET DE FAIRE PART

POUR

SOIREES, BALS, DINERS ET MARIAGES

---

AVERTISSEMENT.

Les lettres d'invitation sont toujours très courtes ; ce sont de simples billets dont la formule est à peu près invariable, ce sont de ces riens dont la mémoire la plus ingrate, le cerveau le plus étroit sont suffisamment garnis. Cependant comme les personnes qui n'ont pas l'habitude du monde pourraient, en certains cas, se trouver embarrassées à raison de la qualité ou de la position des personnages qu'elles auraient à inviter, nous avons cru devoir donner quelques modèles.

BILLET D'INVITATION A DINER.

Monsieur et Madame P... prient Monsieur X... d'agréer leurs civilités empressées, et de vouloir bien leur faire l'honneur de venir dîner chez eux dimanche prochain.

---

Madame B... fait mille compliments à Monsieur A..., et elle le prie de lui faire le plaisir de venir dîner chez elle, le 15 du courant.

---

BILLET D'INVITATION A UNE SOIRÉE.

Madame A... fait des compliments à Monsieur B..., et le prie de vouloir bien honorer de sa présence la soirée qu'elle donnera jeudi prochain.

---

*Remarques.* — Lorsque l'invitation est d'un inférieur à son supérieur, il faut dire : *M. A... présente ses respects à M. B..., et le prie très humblement, etc.* Ou bien ce qui est plus respectueux, en écrit, en forme de lettre, d'après cette formule :

Monsieur,

Votre bienveillance ordinaire me fait espérer que vous voudrez bien me faire l'honneur de venir dîner chez moi le... du courant.

Recevez, je vous prie, mes respectueuses salutations.

(*Signature.*)

(*Date.*)

Si le personnage que l'on veut inviter est haut placé, l'invitation ne s'écrit point ; on va la faire en personne. Il s'agit alors d'une visite solennelle dans laquelle, après les compliments d'usage, on formule son invitation.

Ordinairement, la date de l'invitation se mesure d'après l'importance de la solennité, du repas ou de la fête qui la motive. En général, il faut inviter à dîner, au moins quatre jours et au plus vingt jours à l'avance.

Lorsqu'on reçoit un billet d'invitation, on doit y répondre d'une manière précise ; les *si* et les *mais* doivent être bannis de la réponse ; c'est *oui* ou *non* qu'il faut dire, mais il faut le dire avec les formes les plus polies : voici quelques-unes des formules que l'on peut employer.

#### RÉPONSE A UNE INVITATION A DINER.

M. A... est désespéré de ne pouvoir accepter l'aimable invitation que Madame B... lui a fait l'honneur de lui adresser. Des engagements pris précédemment réclament tout son temps, ce jour-là. Il a l'honneur d'offrir à Madame B... ses bien vifs regrets et ses respectueux hommages. ,

---

## AUTRE RÉPONSE.

Monsieur N... a l'honneur de faire ses compliments à Monsieur X..., c'est avec un grand plaisir qu'il accepte son aimable invitation.

---

*Remarques.*— Du moment que l'on a accepté une invitation à dîner, dit un spirituel viveur, la ligne des devoirs commence.

Le premier de tous, est d'arriver à l'heure juste indiquée sur le billet : c'est un écueil également dangereux qu'arriver trop tôt ou trop tard. Dans le premier cas, on jette dans l'embarras toute une maison. Monsieur n'est pas rentré, Madame est occupée des indispensables apprêts du repas, ou des exigences de sa toilette ; les valets sont tout entiers aux soins du service, le feu n'est pas encore allumé au salon ; la salle à manger est en désordre ; on ne sait où faire attendre le convive trop pressé : et, si quelque membre de la famille se détache pour lui tenir compagnie la conversation languit bientôt, et vingt fois on vient l'interrompre pour prendre des ordres. Les convives retardataires sont peut-être encore plus insupportables, en ce qu'ils font pâlir le dîner.

Lorsque tous les convives réunis dans le salon,

ont été présentés les uns aux autres par le maître de la maison, et qu'on lui annonce qu'il est servi, il se lève, invite tout le monde à le suivre dans la salle à manger, et donne lui-même l'exemple, en passant le premier pour introduire toute la société.

Le voisin d'une dame à table devient son cavalier servant ; il doit surtout veiller le verre de sa voisine aussi attentivement que le sien propre.

Le voisin doit aide et protection à sa voisine dans le choix des morceaux ; la voisine doit respect et soumission sur cette même matière.

Il ne doit être que poli pendant le premier service ; il est tenu d'être galant au second ; il peut être tendre au dessert.

---

#### LETTRE D'INVITATION POUR MARIAGE.

Vous êtes invité à assister à la bénédiction nuptiale qui sera donnée à Monsieur N... et à Mademoiselle N..., à (*heure*) en l'église de..... et au banquet qui se célébrera en la maison de.....

De la part de.....

---

## POESIES

POUR

## LETTRES ET ALBUMS

---

### *Pressentiment.*

..... Sa présence éveille ma tristesse,  
Je n'y peux résister j'en palpité d'effroi ;  
C'est que je n'ai qu'une heure à la voir près de moi  
Et cette heure s'écoule avec tant de vitesse  
Et puis, je sais si bien quels regrets la suivront,  
La douleur est si lente et le bonheur si prompt !  
Pourquoi, mon Dieu, pourquoi cet inégal partage,  
Ce long ennui de l'homme, effrayante héritage ?  
Pourquoi, surtout, ce trouble indicible, éternel,  
Caché dans l'amour pur, amour qui vient du ciel ?  
Lorsque je vois son front couronné d'auréoles,  
Lorsque j'entends sa voix aux limpides paroles ;  
Quand mon âme savoure un aveu désiré  
Jusque dans les longueurs d'un silence adoré.  
Quand tourné vers ses yeux si charmants d'innocence  
J'écoute son regard qui parle d'espérance,  
Oh ! pourquoi même alors, pourquoi l'amer frisson  
Vient-il glacer ma lèvre, égarer ma raison ?  
Hélas ! c'est que j'éprouve un pressentiment sombre,  
J'ai beau trouver ses yeux, j'ai beau presser sa main,  
Mon cœur me dit toujours : " Tu seras seul demain."

*Fidélité.*

Ne crois pas, ne crois pas que le vent des années  
Puisse éteindre jamais la fièvre de nos cœurs,  
Nos ivresses d'amour sont trop enracinées.  
Je vivrai si tu vis, je mourrai si tu meurs.

\* \*  
\*

..... Ne sens-tu pas ton âme  
Enchaînée à mon âme avec des nœuds si forts,  
Qu'on ne saurait tenter d'arrêter cette flamme  
Sans suspendre ta vie et sans briser ton corps ?  
Ne sens-tu pas qu'il faut que nous restions ensemble,  
Se sens-tu pas qu'il faut malgré ton vague effroi  
Que tes jours, incertains comme un roseau qui tremble,  
Finissent tôt ou tard par s'appuyer sur moi ?

\* \*  
\*

.... Viens me consoler, viens, ne fut-ce qu'un jour,  
Ma suprême douleur veut ton suprême amour.  
Oh ! viens me consoler, il faut que je te vois  
Et ton aspect saura me rendre un peu de joie :  
Mon ciel redevient sombre, il me faut dans mon deuil  
Pour m'éclairer le cœur ton ravissant coup d'œil.

---

*Amour.*

Laisse, oh ! laisse sur moi rayonner toute entière  
Cette flamme d'amour qui dort sous ta paupière.

Laisse de tes beaux yeux, de tes longs cils ~~voilà~~  
 Descendre sur mon front tes regards étoilés ;  
 Livre-moi cette main dont la pression douce  
 M'attire si souvent quand ta voix me repousse.  
 Car l'amour est timide et le tien tremble encore,  
 Et la lèvre et le cœur sont rarement d'accord ;  
 Mais je connais ton âme et je ne crains rien d'elle,  
 Je sais que ton amour me restera fidèle ;  
 Et toi, mon ange, et toi tu sais qu'un nœud si beau  
 Doit traverser la vie et même le tombeau.  
 Viens donc, viens rassurer mon âme qui s'alarme,  
 Vois ma paupière où brille une dernière larme,  
 Un espoir la retient et m'aide à la cacher ;  
 Mais c'est ton regard seul qui pourra la sécher.

\* \*  
 \*

..... Adoucissant ce qu'il y de funeste  
 Dans un vide fatal, plus d'un bonheur me reste.  
 Aux espoirs consolants mon cœur n'est point fermé.  
 Qu'ai-je à craindre aujourd'hui ? Je suis encore aimé.

---

### *Chagrins.*

Mon cœur a trop souffert : pourquoi rêver encore  
 A ces traits adorés que la douceur décore,  
 A ces traits embellis d'un charme gracieux ?  
 N'ai-je point assez de mes autres chimères ?  
 Un songe encore plus douloureux !

\* \*  
 \*

Je ne veux plus penser à son touchant sourire  
Qui fit battre mon cœur et semblait tout me dire ;  
Peut être dans la foule il n'allait pas à moi ;  
Peut-être en ce moment, une image plus chère  
Lui montrait son ami dans la ville étrangère,  
Souriant d'amour et d'effroi.

\* \*  
\*

Forêts dont le vent seul tourmente les feuillages  
Laissez-moi respirer sous vos riants ombrages,  
Où des yeux indiscrets n'arrêtent point mes pas  
Que ces rameaux sont doux ! leur calme me rassure,  
La nature est charmante et j'aime la nature...  
Elle seule ne me trompe pas !

---

*A propos d'une fleur.*

Fleur pâle, fleur desséchée  
Que je ne puis ranimer,  
Fleur que sa main a touchée  
Et que je dois tant aimer ;  
Souvenir triste et fidèle  
D'un moment si doux pour moi.  
Viens encore me parler d'elle,  
Je puis pleurer devant toi.

---

*Absence.*

Le printemps et les fleurs n'ôtent rien aux ennuis  
Et les plus doux soleils passent comme des nuits,  
Mais lorsqu'on aime bien, pleurer n'est pas sans charmes  
Le cœur cherche à souffrir, l'amour aime ses larmes ;  
Quand on dit : c'est pour elle ; oh ! qui dans son malheur  
Echangerait ses jours contre un destin meilleur,  
Qui plutôt ne préfère à ce calme infidèle  
Le douloureux bonheur de souffrir auprès d'elle.  
Aimer fait tant de bien ! Quels maux ne sont absous  
Par cet aveu charmant : Je ne pense qu'à vous.

---

*J'espère.*

J'espère, mot charmant dont le pouvoir suprême  
Comme une voix du ciel est si doux quand on aime ;  
J'espère ! oh, si l'espoir n'est qu'un stérile vœu,  
Si le bonheur n'est pas, l'amour seul en tient lieu !

---

*Reproche.*

Mais vous avez changé de cœur et de patrie  
Plus que je n'avais craint, j'étais abandonné,  
Vous m'avez oublié Marie ;  
Oublié ! Je l'ai su ; mais, amante chérie.  
Si mon cœur a souffert, il vous a pardonné.

---

*Le silence.*

Au lieu de vains serments dont le vain bruit s'envole,  
 Je demande un regard, un geste, une parole  
 Que l'âme donne à l'âme et reçoit à son tour ;  
 Oui, je préfère encore à des mots sans puissance  
 Un coup d'œil, un sourire et même le silence,  
 Le doux silence de l'amour.

\* \*

Inhabile à montrer tout le feu qui l'inspire,  
 L'âme a trop de secrets qu'elle ne pourrait dire ;  
 La langue d'ici-bas n'atteint point sa hauteur,  
 Auprès de ce qu'on aime, il ne faut que se taire.  
 Ah ! le silence encore est le plus doux mystère  
 Parmi les mystères du cœur !

\* \*

Et comment révéler ces visions chéries,  
 Ces espoirs de l'amour, suaves rêveries,  
 Délices de notre âme, inexprimables vœux ;  
 Pourquoi ces vains accents d'une langue rebelle,  
 Un sourire bien tendre est une voix si belle  
 Et le regard a tant d'aveux !

*Crac, voilà que ça glisse.*

On dit que l'amour bien souvent  
 A faire des bêtises nous entraîne,  
 Source de joie et de tourments,  
 Peu de plaisir, beaucoup de peine ;

On arrive, on est plein d'espoir,  
 On voudrait que tout réussisse,  
 Le bonheur se laisse entrevoir :  
 Crac, voilà que ça glisse.

---

*En réponse à un refus.*

C'est à vous que ceci s'adresse,  
 A vous dédaigneuse beauté,  
 Qui, fier de votre richesse,  
 Dédaignez le mari qui vous est présenté.  
 Puis le jour vient, on est en peine  
 De réparer le temps perdu ;  
 Ainsi que le dit Lafontaine,  
 Vous épousez un malotru !

\* \* \*

L'amour est cette fleur si belle  
 Dont Zéphir orne les boutons,  
 Mais l'amitié, c'est l'immortelle  
 Que l'on cueille en toute saison.

---

*Fleur d'automne.*

Aimable fleur, sous tes heureux auspices,  
 Je traverserai les outrages du temps ;  
 Si les beaux jours nous offrent des prémices,  
 L'automne aussi, l'automne a ses délices :  
 Anacréon aimait en cheveux blancs.

\* \* \*

S'il est un sort désirable,  
C'est de pouvoir enflammer  
Nymphes tendre, douce, affable,  
Qui toujours sache être aimable  
Et qui toujours sache aimer.

\* \*  
\* \*

Un pauvre amant dit ce qu'il pense  
Sans trop savoir ce qu'il dit,  
Le désordre est son éloquence,  
Quand le cœur parle, adieu l'esprit.

---

*A une jeune fille.*

Blonds chérubins, blanches petites filles,  
De bluets et d'épis semez votre chemin ;  
Pour vous, il est des fleurs et jamais de faucilles,  
A vous le ciel, car Dieu vous mène par la main,

---

*Myosotis.*

Pour exprimer l'amour, ces fleurs semblent éclore !  
Leur langage est un mot, mais il est plein d'appas ;  
Dans la main des amants elles disent encore :  
Aimez-moi, ne m'oubliez pas !

---

*Violette.*

Dans tes bosquets,  
Reste ô violette chérie !  
Heureux qui répand des bienfaits  
Et, comme toi, cache sa vie !

\* \* \*

Je veux d'espérance  
Couronner ton existence,  
Dans le bonheur te sourire,  
Dans le malheur, te charmer ;  
Le matin et le soir, te dire :  
Je ne vis que pour t'aimer.

\* \* \*

Sur ces feuillets si blancs, image de ton âme,  
Plus d'une main viendra célébrer ta beauté ;  
Plus d'un va demander à ton regard de flamme  
Ce qu'il donne de joie et de félicité.

\* \* \*

Quand plus tard, tu viendras relire chaque page  
Où tes nombreux amis ont mis leurs vers, un jour,  
Dis en voyant les miens,—je demande ce gage,—  
Des uns j'eus l'amitié, de l'autre j'ai l'amour !

*Rose.*

Pare le sein de mon amie,  
Rose chérie, aimable fleur ;  
Qu'elle te donne, sur son cœur,  
La place que chacun envie.

\* \* \*

L'insecte regarde la rose,  
Les oiseaux regardent les cieux,  
Ange et reine ; mais moi je n'ose  
Contempler l'azur de vos yeux.  
Ah ! c'est qu'auprès de vous la rose  
Est sans éclat et sans couleur ;  
Et la porte du ciel m'est close  
Si vous me fermez votre cœur.

X. DE MONTÉPIN.

*L'amour.*

Aimez longtemps, aimez, madame !  
Aimez sans honte et sans affront,  
L'amour est dans une belle âme  
Comme une fleur sur un beau front.

\* \* \*

L'amour, c'est la blanche corbeille  
Où toujours on trouve une fleur ;  
Ce n'est qu'un son pour notre oreille,  
Mais c'est un chant pour notre cœur.

Aimez ! l'amour c'est la croyance ;  
 C'est un ciel presque toujours bleu !  
 C'est encore la plus belle stance  
 Du vaste poème de Dieu.

ALEX. DUMAS, FILS.

\* \* \*

D'aimer d'amour ne ferai la folie,  
 Douce amitié vaut mieux qu'amour léger.  
 Las ! tôt ou tard un amant vous oublie,  
 Mais un ami jamais ne peut changer.

MILLEVOYE.

\* \* \*

Enfant, qui que tu sois, oh ! tes yeux sont charmants,  
 Bel enfant, aime-moi ; mon cœur de mille amants  
 Rejeta mille fois la poursuite enflammée ;  
 Mais toi seul, aime-moi, j'ai besoin d'être aimé.

ANDRÉ CHENIER.

\* \* \*

.... Périsset l'amant que satisfait la crainte !  
 Périsset la beauté qui m'aime par contrainte,  
 Qui met dans ses serments une pénible loi,  
 Et n'a point de plaisir à me garder sa foi !

*Id.*

J'ai vu ton sourire et tes larmes,  
 J'ai vu ton cœur triste et joyeux :  
 Qui des deux a le plus de charmes ?  
 Dis-moi ce que j'aime le mieux :  
 Les perles de ta bouche ou celles de tes yeux ?

\* \* \*

Quand je t'aimais, pour toi j'aurais donné ma vie,  
 Mais c'est toi, de t'aimer, toi qui m'ôtas l'envie.  
 A tes pièges d'un jour on ne prendra plus ;  
 Tes ris sont maintenant et tes pleurs superflus.

\* \* \*

Il se peut qu'on oublie un rendez-vous donné,  
 Une chance, un remords et l'heure où l'on est né,  
 Et l'argent qu'on emprunte. Il se peut qu'on oublie  
 Sa femme, ses amis, son chien et sa patrie.  
 Il se peut qu'un vieillard perde jusqu'à son nom ;  
 Mais jamais l'insensé, jamais le moribond,  
 Celui qui perd l'esprit, ni celui qui rend l'âme  
 N'ont oublié la voix de la première femme  
 Qui leur a dit tout bas ces quatre mots si doux  
 Et si mystérieux : *My dear child, I love you.*

ALF. DE MUSSET.

\* \* \*

Le temps emporte sur son aile  
 Et le printemps et l'hirondelle,

Et la vie et les jours perdus ;  
 Tout s'en va comme la fumée,  
 L'espérance et la renommée,  
 Et moi qui vous ai tant aimée,  
 Et toi qui ne t'en souviens plus

*Id.*

---

*Sonnet.*

Jeune ange aux doux regards, à la douce parole,  
 Un instant près de vous je suis venu m'asseoir,  
 Et l'orage apaisé, comme l'oiseau s'envole,  
 Mon bonheur s'en alla, n'ayant duré qu'un soir.

\* \* \*

Et puis, qui voulez-vous après qui me console !  
 L'éclair laisse, en fuyant, l'horizon triste et noir.  
 Ne jugez pas ma vie insouciant et folle ;  
 Car, si j'étais joyeux, qui ne l'est à vous voir ?

\* \* \*

Hélas ! je n'oserais vous aimer, même en rêve !  
 C'est de si bas vers vous que mon regard se lève !  
 C'est de si haut sur moi que s'inclinent vos yeux !

\* \* \*

Allez, soyez heureuse ; oubliez-moi bien vite,  
 Comme le chérubin oublie le lévite  
 Qui l'avait vu passer et traverser les cieus !

## LANGAGE DU MOUCHOIR

Passé sur les lèvres	Je désire faire connaissance
Pris par le milieu	Vous demandez trop [ce
Passé sur les yeux	Chagrin et tristesse
Plié	Je désire vous parler
Passé sur la main gauche	Je vous aime
Passé sur la main droite	Vous êtes aimable
Passé d'une main à l'autre	Je vous déteste
Passé par-dessus l'épaule	Suivez-moi
Passé sur le front	On nous surveille
Placé sur l'oreille droite	Vous êtes changé
Placé sur l'oreille gauche	J'ai un message pour vous
Porté sur la bouche	Un baiser
Porté en le touchant avec les doigts	Vous êtes charmante
Laisser tomber	Nous serons amis
Passé sur la joue droite	Oui
Passé sur la joue gauche	Non
Les coins opposés dans les 2 mains	Vous êtes cruelle
Tourné dans les 2 mains	Indifférence
Tourné dans la main gauche	Je vous prie
Tourné dans la main droite	J'en ai un autre [platt
Roulé autour du poignet gauche	Votre compagnie me
Roulé autour du poignet droit	Loin de vous je languis
Autour du doigt indicateur	Je suis engagé
Autour du troisième doigt	Je suis marié
Renfermé dans la main	Discretion
Le mordre	Rage, désespoir
Le mettre dans sa poche	Vous êtes à moi.

## LANGAGE DES FLEURS.

—

Au sein d'une fleur tour à tour  
 Une douce image est placée,  
 Dans un myrte on croit voir l'amour,  
 Un souvenir dans la pensée,  
 La douce paix dans l'olivier ;  
 L'espoir dans l'iris demi-close ;  
 La victoire dans un laurier ;  
 Une femme dans une rose.

—

Absinthe	Absence, amertume
Acacia blanc	Amour platonique
Aconit	Dissimulation
Adonide	Douloureux souvenir
Alisier	Accord, harmonie
Alysse des rochers	Tranquillité
Aloès	Chagrin, douleur
Amelle	Désir de plaire.
Amandier	Etourderie
Amarante	Immortalité
Amaryllis	Fierté
Ananas	Perfection
Anémone	Abandon
Angélique	Inspiration
Apocym	Trahison
Argentine	Naïveté
Arnica	Péril. danger

Asclépias	Coquetterie
Asphodèle	Regret
Aubépine	Espérance, prudence
Baguenaudier	Amusement frivole
Balisier	Amitié passagère
Belle de jour	Coquetterie
"  de nuit	Alarme d'un cœur sensible
Blé	Abondance, richesse
Bon Henri	Affabilité, douceur
Boule de neige	Ennui, fatigue.
Bourrache	Changement
Bouton de rose	Jeune fille
"  "  "  blanche	Cœur qui ignore
"  d'or	Danger des richesses
Brise tremblante	Frivolité
Buis	Stoïcisme
Camélia	Talent modeste et vénéré
Cameline	Reconnaissance
Camomille	Calme
Capillaire	Discretion
Capucine	Feu d'amour
Centaurée (petite)	Félicité
Cerisier	Bonne éducation
Champignon	Souçon
Chanvre	Folie
Chélidoine	Lumière, clarté.
Cheveux de Vénus	Sympathie
Chèvrefeuille	Liens d'amour
Chrysanthème des prés	M'aimez-vous ?

Ciguë	Trahison
Ciste	Jalousie
Citronnier	Désir de correspondre
Clandestine	Amour caché
Colchique	Mes beaux jours sont passés
Coquelicot	Reconnaissance
Cosmiandre	Mérite caché
Coudrier	Réconciliation
Cupidone bleu	Vous m'inspirez l'amour
Cyprès	Deuil, douleur, mort
Dahlia	Reconnaissance
Dattier	Bienfait
Datura	Charmes trompeurs
Dentelaire	Causticité
Digitale pourprée	Consolation
Dionée	Cruauté inutile
Doradille	Finesse
Eglantier	Poésie
Epervière	Je surveille
Epilobe à épi	Unissons-nous
Erable	Réserve, économie
Euphorbe, réveil-matin	J'ai perdu le repos
Euphrase	J'y vois clair
Fenouil	Force
Feuilles mortes	Mélancolie
" vertes	Espérance
Ficoïde éclatante	Vous brillez entre toutes
" glaciale	Vos regards me glaçant

Figuier	Reconnaissance
Fougère	Sincérité
Foulsapate	Amour humble, malheureux
Fraise	Bonté parfaite
Fraxinelle	Je me consume d'amour
Frêne	Grandeur
Fuchsia	Grâce, gentillesse
Fucus ou algues marines	Instabilité, incertitude
Fumeterre	Fiel, amertume
Fusain	Vos charmes sont tracés dans [mon cœur
Galantine ou perce-neige	Heureux présage. premier
Genêt	Propreté [regard d'amour
Genévrier	Asile, secours
Gentiane (jeune)	Je suis à vous
Géranium	Estime
„ rosé	Préférence
Germandrée	Plus je vous vois, plus je
Giroflée des jardins	Beauté durable [vous aime
„ double	Amour propre
„ rouge	Dépit
„ jaune	Préférence
„ blanche	Simplicité
„ violette	Sociabilité
Glicine	Votre amour m'est doux et [précieux
Graminées	Dévouement, utilité
Grenade (fruit)	Indiscrétion
Groseiller	Je suis heureux partout
Gui	Je surmonte tous les obsta-
Guimauve	Bienfaisance [cles

Héliotrope	Enivrement, je vous aime
Hêtre	Prosperité
Hortensia	Vous êtes froide
Hyacinthe ou jacinthe	Jeux, divertissements
Immortelle	A jamais, toujours
Iris flambé	Flamme
Ixia	Vous faites mon tourment
Jasmin blanc	Amabilité
"    jaune	Bonheur
Jonc fleuri	Vous m'attirez
Jonquille	Désir
Julienne	Je vous attends
"    blanche	Ne nous séparons pas
"    "    et violette	Je vais vous quitter
"    double	Bonheur de vous revoir
"    simple	On vous trompe
"    rouge et lilas	Goût des voyages
"    de Mahon	Je vous vois avec plaisir
Kitaibèle	Beauté qui s'ignore
Laiche	Perfidie
Laituc-	Refroidissement
Lauréole	Coquetterie
Laurier rose	Beauté
Lierre	Amitié éternelle
Lilas	Première émotion d'amour
"    rosé	Vanité
"    blanc	Jeunesse

Lis	Majesté, pureté
Lycopode	Flamme ardente
Marguerite (grande)	Oracle
“ blanche, simple	Préférence
“ “ double	Je partage vos sentiments
“ petite	Innocence
“ Reine	Splendeur
Marjolaine	Toujours heureuse
Menthe poivrée	Chaleur de sentiment
Mille feuilles	Soulagement
Miroir de Vénus	Beauté, attrait
Monarde	Je brûle
Mouron des oiseaux	Rendez-vous
Moutarde	Vous êtes cause de mes lar-
Mousse	Amour maternel [mes
Muguet blanc	Retour du bonheur
Mûrier noir	Je ne vous survivrai pas
Myosotis	Ne m'oubliez pas
Myrte	Amour
Narcisse	Egoïsme
Nemophile	Pourquoi vous cachez-vous
Nénuphar	Froideur
Noisetier	Promenade sentimentale
Nyctambre	Rêverie mélancolique
Œillet	Caprice
“ simple	Amour vif
“ blanc	“ fidèle
“ jaune	Dédain

Œillet incarnat	Réciprocité
“ des poètes	Finesse
“ panaché	Refus d'aimer
“ giroflé	Amour pur
“ couleur chair	Sensation
“ rouge	Energie
Oignon	Larmes, pleurs
Oranger	Générosité
Oreille d'ours	Séduction
Orme	Promesse trompeuse
Ortie	Cruauté, douleur cuisante
Osier	Franchise
Ornithogale, épi de la Vierge	Pureté
Paille brisée	Rupture
Pavot	Langueur, sommeil
“ blanc	Sommeil du cœur
“ noir	Léthargie
“ panaché	Surprise
“ rose	Vivacité
“ rouge	Orgueil
Patience	Patience
Pensée	Souvenir
Pervenche	Doux souvenirs
Pied d'alouette	Légèreté
Pissenlit	Oracle
Pivoine	Vous me rendez le calme
Pommier	Préférence, discorde
Primevère	Première jeunesse
Prunier	Tenez vos promesses
Renoncule des jardins	Péril caché

Réséda odorant	Vos qualités surpassent vos [charmes
Rhododendron	Premier aveu d'amour
Rose à cent feuilles	Grâces
" de Bengale	Complaisance
" pompon	Gentillesse
" blanche	Silence, discrétion
" jaune	Infidélité
" mousseuse	Amour, volupté
" sans épines	Plaisir facile
" flétrie	Beauté flétrie
" blanche et rouge	Feu du cœur
" épanouie	Beauté passagère
Rudbeckie	Vous êtes inconstant
Safran	N'abusez pas
Sapin	Élévation
Saule pleureur	Regrets
Scabieuse	Fleurs de veuves
Sensitive	Pudeur
Sésame	Ouvrez-moi votre cœur
Sorbier	Soyez patient
Souci	Chagrin
Tamarin	Vous ne m'attraperez pas
Thym	Vous embaumez l'air où [vous respirez
Tilleul	Amour conjugal

Tubéreuse

Tulipe

Volupté

Magnificence

Verdure

Véronique

Vigne

Violette

" blanche

" jaune

" double

Bouquet de violettes

Volubilis

Espérance, joie

Votre image est gravée dans

Je perds la raison [mon cœur]

Modestie, pudeur

Innocence

Beauté passée

Amitié réciproque

Amour caché

~~Mon cœur vous embrasse~~

## BOUQUETS.

- Rose mousseuse, bleuet, œillet jaune. — *Votre amour n'a pas de durée*
- Camélia, pensée, violette. — *Votre souvenir me sera toujours précieux.*
- Lis, lilas, primevère. — *Je n'ai jamais aimé que vous.*
- Immortelle, camélia. — *Reconnaissance, elle sera éternelle.*
- Chèvrefeuille, œillet rouge et rose jaune. — *Je vous aime trop pour être infidèle.*
- Liseron, pois éternel. — *Fidélité, elle ne se démentira jamais.*
- Rose blanche, lis. — *Innocence, vous êtes son image.*
- Marguerite blanche, primevère. — *Candeur, c'est la vertu des âmes pures.*
- Myosotis, immortelle rouge. — *Souvenir, je ne vous oublierai jamais.*
- Œillet de Dieu, oculis Christi. — *Confiance, je la mets en vous.*
- Rhododendron, pervenche, lilas blanc. — *Vous souvenez-vous de moi qui vous aime et qui n'ose vous le dire.*
- Jonquille, tulipe, géranium rouge. — *Votre beauté me fait désirer d'être votre époux.*
- Sceau de Salomon, nymphe. — *Sagesse, soyez mon modèle.*
- Myosotis, coquelicot, héliotrope. — *Aimez-moi comme je vous aime.*

- Violette, coreopsis. — *Humilité, plus je m'humilie, plus je m'élève.*
- Aubépine, pensée. — *Sincérité, mes lèvres sont d'accord avec mon cœur.*
- Trois pensées. — *Attachement, le mien s'accroît chaque jour.*
- Trois tulipes. — *Admiration, qui vous connaît vous admire.*
- Croix de Jérusalem, fleur de la passion. — *Charité, la vôtre est sans bornes.*
- Alcée. — *Bonté, elle enchaîne les cœurs.*
- Fleur de Grenade, cupidone. — *Amour, qui vous connaît, vous aime.*
- Capucine, reine marguerite. — *Dévouement, il est sans bornes.*
- Fleur d'oranger, giroflée. — *Douceur, c'est le lien des âmes.*
- Fleur des champs. — *Simplicité, c'est la vertu des belles âmes.*
- Œillet rouge, ixia. — *Ardeur, elle me consume.*
- Pervenche, chèvrefeuille. — *Aimez-moi comme je vous aime.*
- Bouton de rose, renoncule. — *Espérance, ranimez mon espoir.*
- Couronne de roses. — *Récompense de la vertu.*
- Guirlande de fleurs. — *Chaîne d'amour.*
- Guirlande de lis et de violettes. — *Beauté céleste, beauté parfaite.*
-

## FLEURS SYMBOLIQUES.

---

Fleurs d'abricots	Charme
“ chêne	Force
“ impériales	Ivresse
“ limon	Constance idéale
“ marronnier	Fiorté
“ d'orange	Chasteté
“ passion	Doulour d'amour
“ pêcher	Agrément
“ pommier	Plaisir durable

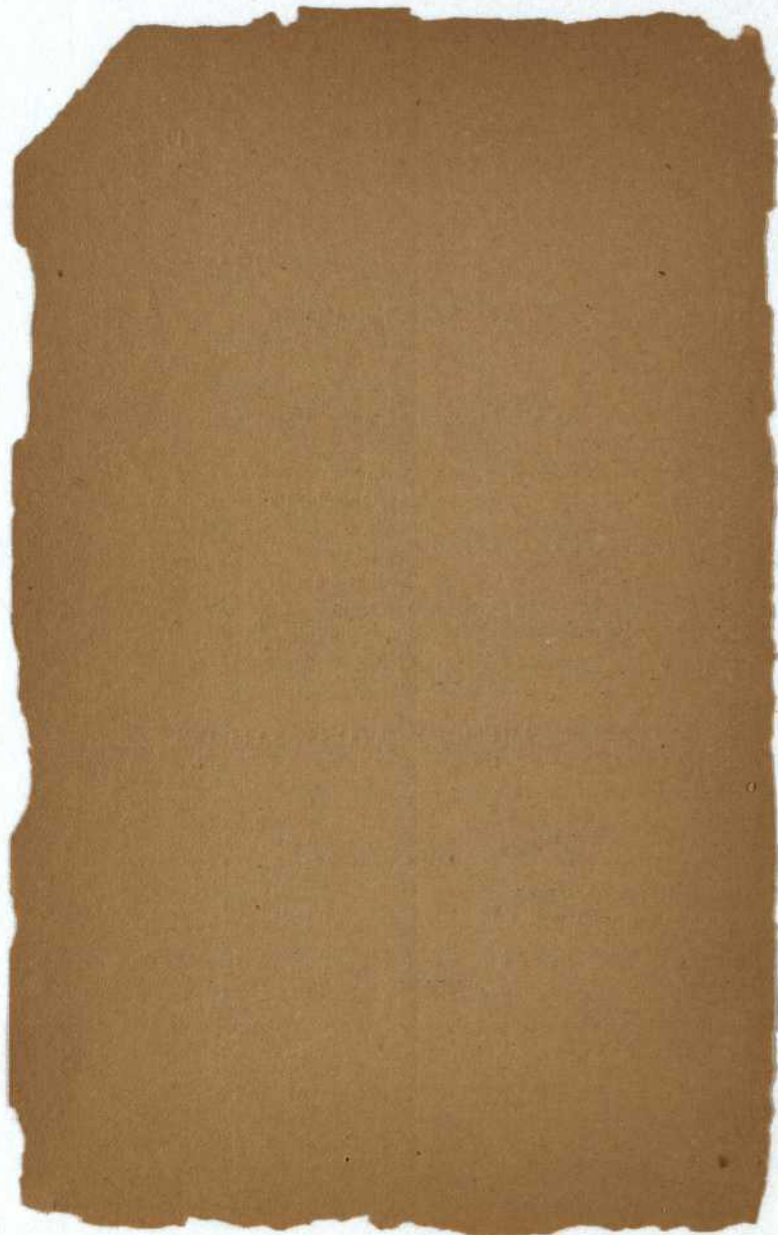
---

## COULEUR SYMBOLIQUE DES SAISONS.

---

Printemps	Vert
Eté	Rouge
Automne	Bleu
Hiver	Noir

---



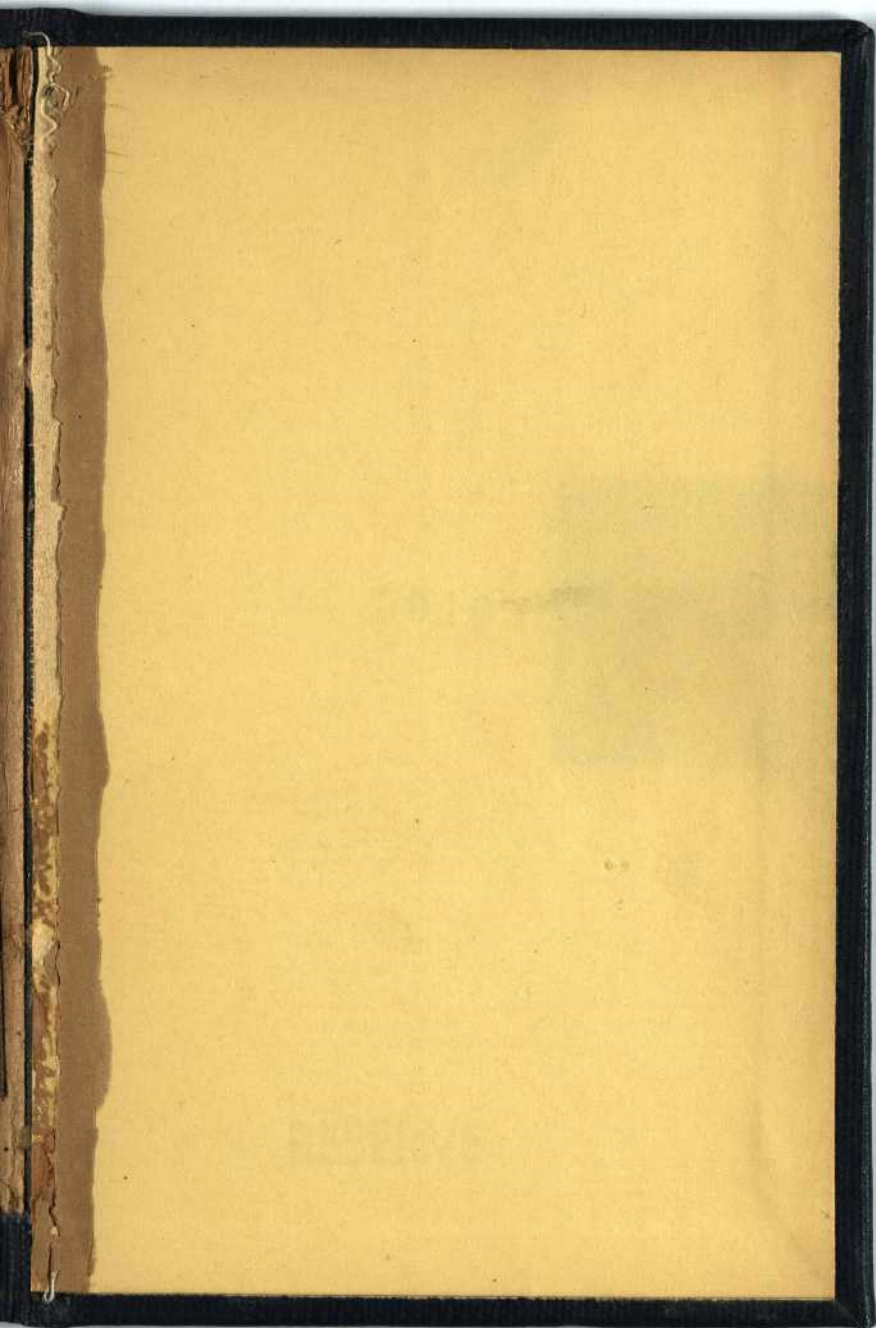
## TABLE

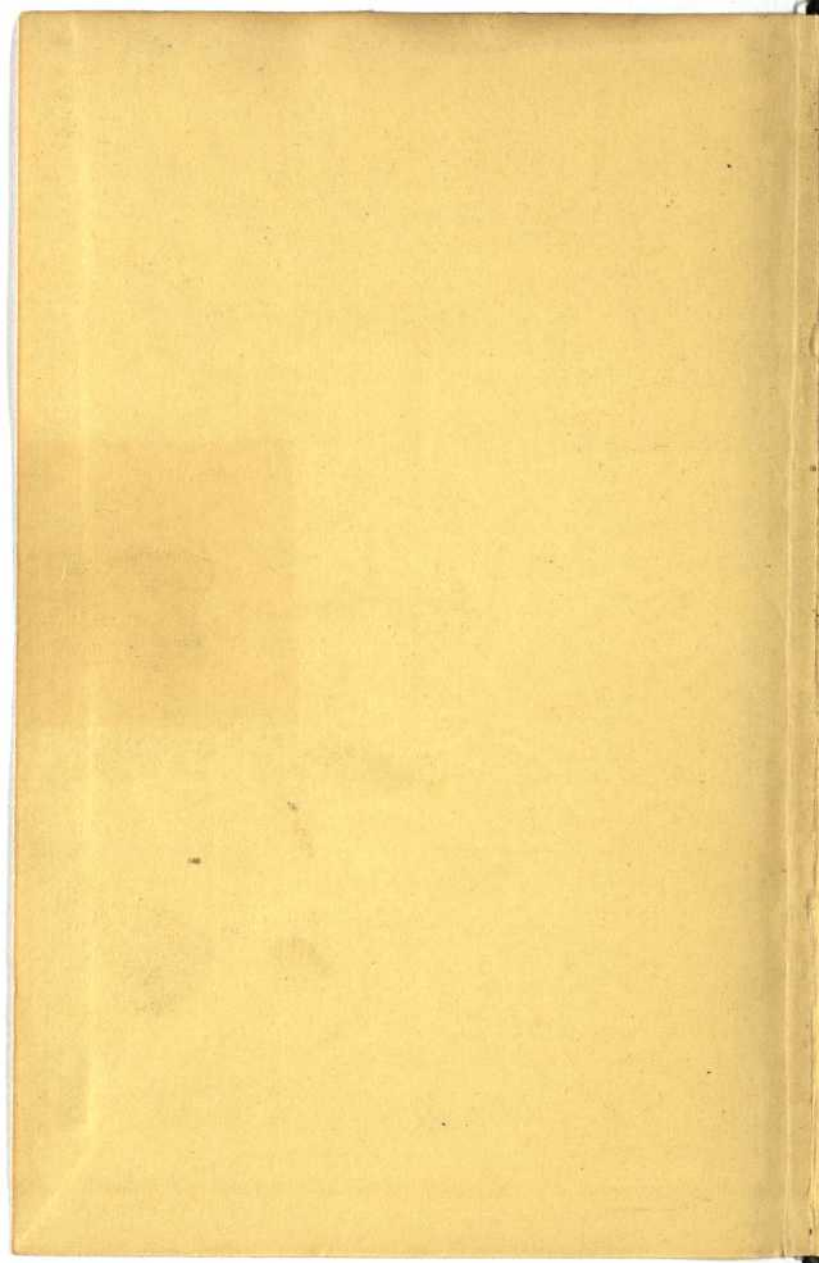
---

L'amour.....	1
Un mot sur les femmes.....	12
Mariage.....	25
Des avantages du mariage.....	27
Des inconvénients du mariage.....	29
De l'importance du choix des époux.....	36
Ce que doivent observer les hommes avant le mariage.	39
Ce que les femmes doivent considérer avant de contracter mariage.....	44
A une jeune fille, poésie.....	48
Epithalame, (poésie pour un mariage).....	49
Les lettres d'amour.....	51
Déclarations d'amour.....	55
Réponses aux déclarations d'amour.....	85
Après un aveu.....	102
Reproches.....	106
Réponses aux reproches.....	113
Ruptures.....	119
Réconciliations.....	125

Demandes en mariage et réponses.....	130
Lettres diverses relatives au mariage .....	139
Lettres d'amour. Correspondances diverses.....	147
Lettres d'invitation et de faire part pour soirées, bals, dîners et mariages. ....	219
Poésies pour lettres et albums.....	224
Langage du mouchoir.....	237
Langage des fleurs.....	238
Bouquets symboliques.....	247
Fleurs symboliques.....	249
Couleur symbolique de chaque saison.....	249
Emblème des couleurs .....	250

---







501639

RÉSERVÉ

BNQ



C 000 375 658